MEINADIER

OCIÉTÉ

IBLIQUES

10.074

BJS Marzials fils aîné

ESSAI
SUR L'INFLUENCE
DES
SOCIÉTÉS BIBLIQUES.

PAR **J.-L. MEINADIER,**

PASTEUR DE L'ÉGLISE CHRÉTIENNE RÉFORMÉE DE VALLON.

Toute l'Ecriture étant divinement inspirée, elle est utile pour instruire, pour convaincre, pour corriger, pour former à la justice, afin que l'homme de Dieu soit parfait, et qu'il ne lui manque rien pour être propre à toute bonne œuvre.
(II.e Epître à Timothée, chap. III, v. 16, 17.)

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE DE MONTAUBAN

VALENCE, IMPRIMERIE DE MARC AUREL.

PARIS,

TREUTTEL et WURTZ, rue de Bourbon, n.° 17.
H. SERVIER, rue de l'Oratoire, n.° 6.

1826.

ESSAI SUR L'INFLUENCE
DES
SOCIÉTÉS BIBLIQUES.

A MONSIEUR STAPFER,

T. D. MINISTRE DU SAINT-ÉVANGILE, ANCIEN PROFESSEUR DE THÉOLOGIE, ET VICE-PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ BIBLIQUE PROTESTANTE DE PARIS.

MONSIEUR LE PROFESSEUR,

CHER ET TRÈS-HONORÉ FRÈRE EN J.-C.,

C'est ce que vous avez écrit sur les Sociétés Bibliques, qui m'inspira le dessein d'entreprendre cet ouvrage : c'est sa méditation qui m'a soutenu tandis que j'y travaillais. J'en ai emprunté ce qu'il renferme de meilleur et de plus remarquable ; en vous l'offrant, je ne fais que vous rendre ce qui vous appartient ou vous est dû. Daignez l'agréer avec bonté, comme un sincère et juste hommage offert par la plus vive reconnaissance au mérite le plus éminent. Veuillez bien agréer aussi, avec mes vœux ardens pour l'amélioration de votre précieuse santé et la conservation de jours si utiles à la cause biblique, l'assurance des sentimens de très-haute estime et d'affection fraternelle et toute chrétienne que je vous ai voués, et avec lesquels

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur et très-honoré Frère,

Votre très-humble serviteur et bien dévoué frère en J.-C.

MEINADIER, Pasteur.

VALLON, le 15 Janvier 1826.

Rec Th 10074

ESSAI

SUR L'INFLUENCE

DES

SOCIÉTÉS BIBLIQUES.

PAR **J.-L. MEINADIER,**

PASTEUR DE L'ÉGLISE CHRÉTIENNE RÉFORMÉE DE VALLON.

Toute l'Ecriture étant divinement inspirée, elle est utile pour instruire, pour convaincre, pour corriger, pour former à la justice, afin que l'homme de Dieu soit parfait, et qu'il ne lui manque rien pour être propre à toute bonne œuvre.
(II.e Epitre à Timothée, chap. III, v. 16, 17.)

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE DE MONTAUBAN

VALENCE, IMPRIMERIE DE MARC AUREL.

PARIS,

TREUTTEL et WURTZ, rue de Bourbon, n.° 17.

H. SERVIER, rue de l'Oratoire, n.° 6.

1826.

Préface.

La formation des Sociétés Bibliques est sans contredit l'événement le plus remarquable de ce siècle, celui dont l'influence doit être la plus grande, la plus salutaire, la plus durable. Les siècles à venir placeront, nous n'en doutons point, cet événement au rang des plus heureux pour le christianisme et la civilisation des peuples. Mais la génération contemporaine est loin de s'en faire d'aussi grandes et d'aussi justes idées. Combien de chrétiens de nos jours ignorent, méconnaissent, ou dédaignent cette institution bienfaisante! et combien d'autres, plus coupables encore, comptant sur l'ignorance et les préventions de ceux à qui ils s'adressent, l'attaquent et cherchent à la décrier par tous les moyens possibles!

Dans de telles circonstances, il importe, il devient nécessaire que ses amis, dont le nombre, déjà très-considérable, s'accroît encore tous les jours, s'attachent à exposer ses bienfaits et à la défendre contre ses injustes

détracteurs. Des ouvrages qui tendent plus ou moins directement à ce but, ont été publiés et favorablement accueillis dans d'autres parties de l'Europe. Notre patrie, qui peut se glorifier à si juste titre d'avoir les *Discours* de M. Stapfer, insérés dans les premiers *rapports* de la Société Biblique protestante de Paris, n'avait point encore d'ouvrage proprement dit sur cet intéressant sujet. On devait cependant s'apercevoir qu'un ouvrage de ce genre n'y était pas moins utile, y était peut-être plus utile, plus nécessaire que partout ailleurs. C'est sans doute ce qu'avait remarqué le généreux *Ami de la Bible,* qui proposa le sujet que nous avons essayé de traiter, et le prix pour lequel nous avons concouru.

Plein de déférence pour le Comité de la Société Biblique de Paris, qui avait bien voulu *l'y engager,* l'auteur de cet *Essai* avait d'abord eu le projet de le publier immédiatement après le concours. Mais considérant ensuite qu'il était possible que la publication du mémoire couronné rendit en quelque sorte celle du sien inutile, il crut devoir différer et attendre encore. Après avoir lu attentivement et avec beaucoup d'intérêt l'important ouvrage de M. de Félice, il lui a paru

qu'il n'en était pas tout-à-fait ainsi; et son jugement à cet égard se trouvant parfaitement d'accord avec celui de personnes dignes de toute sa confiance, et dont l'opinion est pour lui du plus grand poids, il s'est décidé à le communiquer aux amis de la cause biblique et de la religion, par la voie de la presse.

On reconnaîtra sans peine qu'il aurait pu entrer dans plus de détails, et montrer l'influence des Sociétés Bibliques à d'autres égards; mais il a craint de s'écarter ainsi du but qu'il s'était proposé, et qui n'a cessé d'être présent à sa pensée, celui de faire un ouvrage populaire, par conséquent court et simple. L'important, à son avis, dans les circonstances où nous nous trouvons, étant de *populariser* l'institution biblique, il lui a semblé qu'on ne pouvait y réussir, qu'en exposant ses bienfaits, et en combattant les préventions dont elle est encore l'objet, d'une manière qui fût à la portée du peuple. C'est là uniquement ce qu'il a eu dessein de faire. Il serait inutile d'ajouter qu'il eût voulu être en état de mieux remplir cette importante tâche. Qu'il lui soit toutefois permis d'observer que d'autres étaient plus con-

venablement placés et avaient plus de ressources pour bien traiter cet intéressant sujet. Il suffit, pour s'en convaincre, de penser à la position et aux circonstances dans lesquelles il se trouve. Il applaudit de bon cœur au succès de celui de ses concurrens dont l'ouvrage a été couronné, et il ne fait pas difficulté d'avouer que celui qu'il a obtenu lui-même, a dépassé en quelque sorte ses espérances. Il croit ne pouvoir rien faire de mieux, pour donner une idée de son travail, que de reproduire ici ce qu'en a dit le très-honorable membre du Comité de la Société de Paris, chargé du *rapport sur le concours*, M. Stapfer. Il croit le devoir d'autant plus, que le savant Rapporteur a daigné quelquefois développer, avec son rare talent, des idées importantes que l'auteur n'avait fait qu'indiquer, et quelquefois aussi appuyer de son imposant suffrage ce que ce dernier avait avancé de très-bonne foi, mais avec une juste défiance de lui-même.

Après avoir fait un bel éloge du mémoire couronné, le Rapporteur exprime le regret de n'avoir pu admettre au rang de compétiteur pour le prix, l'estimable auteur d'un écrit assez étendu, et qui méritait une men-

tion : « Comme il n'a point touché à la seconde partie de la question mise au concours, son travail, pour lequel nous lui offrons, ajoute-t-il, des remercîmens, n'a pu être pris en considération par le Comité. »

« Entre les mémoires qui ont pu l'être, nous devons particulièrement un témoignage d'estime à ceux qui ont pour devises, l'un un passage de Saint Chrysostôme : *C'est là l'origine de tous les maux, que les écritures sont mises en oubli ;* l'autre les versets 16 et 17 du troisième chapitre de la deuxième épitre de Saint Paul à Timothée. »

« Le concurrent qui a tiré son épigraphe de Saint Chrysostôme, a examiné avec un grand soin les préventions dont les Sociétés Bibliques sont encore l'objet ; il en a accompagné la réfutation de beaucoup de remarques instructives et de rapprochemens piquans. Dans la première partie, qui traite de l'influence de l'Ecriture-Sainte sur le perfectionnement de l'homme, l'auteur ajoute quelques données intéressantes, résultat de ses recherches personnelles, aux nombreux faits qui mettent en évidence la supériorité morale des peuples qui puisent immédiatement à la source pure du code sacré, sur

ceux à qui il est défendu d'en approcher, faits qu'offrent, aux yeux même des personnes qui n'appartiennent pas à notre communion, l'Espagne comparée avec l'Angleterre, le Portugal avec l'Ecosse, les protestans de l'Irlande avec la population catholique de cette île, la Belgique avec la Hollande, l'Italie avec la Saxe, les états d'Autriche avec la Prusse, le Hanovre, la Hesse et le Wurtemberg, la Sicile avec la Suisse, la Sardaigne avec les îles de Fionie et de Zélande, la Suède avec la Pologne, les Etats-Unis de l'Amérique avec d'autres régions de ce continent, les établissemens Portugais dans l'Inde avec ceux de l'Empire Britannique dans les deux hémisphères. D'après des renseignemens fournis par des autorités irrécusables, et que nous engageons l'auteur à publier, sur dix procès qui se plaident au tribunal d'un arrondissement partagé à-peu-près également entre les deux communions, on en compte au moins neuf qui concernent les adhérens du culte romain; et dans un autre département où un peu plus d'un huitième de la population est attachée à la religion réformée, sur un grand nombre de malfaiteurs condamnés à la peine capitale, depuis le commencement de ce siè-

cle, il ne se trouve qu'un seul protestant. La proportion des détenus des deux communions dans les prisons de ce département, offre les mêmes résultats. Ah! il ne peut exister de doute. L'histoire parle trop haut. L'œuvre des Sociétés Bibliques est une œuvre de paix, de délivrance et de moralité. L'amour de l'ordre, l'industrie, l'activité calme et persévérante, source de toute prospérité domestique et nationale, sont ses innocentes et salutaires conquêtes. Qu'elles poursuivent leur noble tâche, et les bagnes, les cachots, les maisons de débauche et les lieux d'amusemens, écoles de vices où l'oisiveté prélude aux excès et médite le crime, seront progressivement abandonnés, et nous verrons la population qui les alimentait, heureuse dans le sein des familles, et active dans les champs et les ateliers. »

« Que si des masses on passe aux individus, on n'y trouvera pas de moins frappantes preuves de l'influence des Saintes Lettres sur le caractère et la conduite de ceux qui en ont été imbus dans leur première jeunesse. Ici, l'auteur du mémoire sur lequel nous avons appelé votre attention, cite à juste titre les bienfaiteurs de l'humanité, les Howard, les Clarkson, les Wilberforce, les Owen, les

Teignmouth, tous ayant fait et faisant leurs délices de la lecture des livres sacrés. A ces noms, l'auteur du mémoire cite celui d'une femme déjà célèbre dans les deux hémisphères par l'heureuse impulsion qu'elle a donnée à ses contemporains vers l'amélioration morale des prisonniers, de madame Fry, de cette amie céleste des créatures les plus dégradées, de cet ange, sous la figure d'une femme, qui apparut dans le séjour de la dépravation et du malheur, avec le généreux dessein de le changer en une demeure de repentir et de consolation religieuse. Brûlant d'inspirer aux victimes de la corruption la crainte de Dieu et quelque pitié pour elles-mêmes, madame Fry aborde les infortunées prisonnières de Newgate, sans autre arme que le volume sacré qu'elle leur montre comme ses lettres de créance, comme renfermant sa mission auprès d'elles, arme faible en apparence, mais *plus tranchante qu'une épée, et pénétrant jusque dans le fond de l'âme, jusque dans les jointures et dans les moëlles* (Hébr. IV, 12). Elle ouvre ce code de miséricorde, elle annonce à ces êtres avilis et sans espérance, qu'il en est encore temps, que le jour n'est pas fini, que le Maître reçoit des ouvriers

jusqu'à la neuvième heure, sans retrancher un denier du salaire de la journée. Bientôt leur surprise fait place à l'attendrissement; leurs cœurs endurcis s'amollissent; leurs yeux s'ouvrent à la clarté céleste qui rayonne autour du Livre de Vie; elles ne tardent pas à reculer devant l'abîme qui les attend. »

« Mais quittons ce qu'il y a de plus abject et de plus malheureux sur la terre, pour ce qu'elle offre de plus noble aux regards des cieux, et suivons l'auteur dans son énumération des exemples éclatans de l'influence de la Parole divine. Après avoir signalé des hommes nés dans les contrées où l'étude de l'Ecriture-Sainte forme une partie essentielle de l'éducation, l'auteur, restituant à la même influence les vertus trascendantes qui ont illustré les pays où la Bible est moins inséparablement liée à l'instruction religieuse, il soutient que c'est à la méditation habituelle des livres sacrés que la France est redevable de ses Vincent-de-Paul et de ses Fénélon. »

« Je crois que ce sentiment est bien fondé, mais peut-être l'auteur trouvera-t-il moins de contradicteurs, lorsqu'il affirme que c'est à la lecture précoce et assidue des Saintes-Ecritures, que les Français doivent le meil-

leur de leurs rois, les plus intègres et les plus fidèles de leurs ministres, le plus sage de leurs guerriers, le plus pur et le plus honorable de leurs hommes de cour. Les noms chéris et révérés de Henri IV, de Sully, de Mornay, de Turenne et de Montausier, se sont déjà, Messieurs, présentés à votre esprit. Je regrette qu'un nom plus récent, mais immortel aussi dans les annales de la monarchie et de la religion, ne soit pas venu se placer sous la plume de l'auteur, à côté de ces grands hommes de l'avant-dernier siècle. Je l'avoue, comme j'ai besoin de croire au triomphe de la vertu et de la vérité, j'aime à penser qu'à une époque peu éloignée, mais plus distante de celle de nos malheurs et de nos injustices, le souvenir des peuples qui, plus que les individus, ont la mémoire du cœur, associera involontairement à ces noms, élevés maintenant par la justice des siècles au-dessus des préventions de parti et de l'irritation des vanités contemporaines, le nom d'un ministre homme de bien, interprète éloquent des Saintes-Ecritures et de la cause du christianisme, qui est, de même que l'illustre Mornay, dignement représenté ici par un noble descendant, ami de la bible comme son

aïeul, et, à son exemple, défenseur des doctrines évangéliques (1). »

« A ceux qui demanderaient si c'est à bon droit que nous réclamons Turenne et Montausier, il suffira de rappeler qu'ils eurent les mêmes maîtres, et reçurent une éducation toute pareille; et qui ne sait que ce sont les impressions de l'âge tendre, les soins consacrés à la première jeunesse, qui donnent l'impulsion à la volonté, qui forment le caractère, qui fortifient les tendances, étouffent les penchans, développent les germes de toute qualité aux dépens les unes des autres? Ecoutons un témoin non suspect, le prélat qui fut l'ami de Montausier et son panégyriste : il atteste (2) que *Montausier avait lu cent treize fois le Nouveau Testament de Jésus-Christ, avec application et avec respect.* »

« Si nous n'étions pas forcés de nous refuser le plaisir de transcrire textuellement des passages du mémoire qui nous occupe,

(1) Plusieurs des ouvrages les plus remarquables de M. Necker, prouvent combien l'Ecriture-Sainte lui était familière.

(2) Oraison funèbre de Fléchier, tom. 2, pag. 118 et 119. (Edition de Renouard, 1802.)

nous citerions volontiers celui où l'auteur s'adresse aux femmes pour les engager à se former en Associations bibliques. Il leur rappelle sous quelle humiliante dégradation, sous quelle oppression cruelle leur sexe gémit dans tous les pays où la Bible qui est la *charte de leurs libertés*, n'est pas connue, à quel état d'avilissement et de misère elles sont condamnées sur les trois-quarts du globe. »

« Qu'il me soit permis d'ajouter qu'aucun autre livre ne fait jouer aux femmes un rôle si digne de leur destination, si conforme à leur position sociale, si dégagé de toute exaltation romanesque; qu'aucun autre ne présente à leur sexe des modèles plus variés, plus touchans, plus remplis de naturel et de simplicité; qu'aucune histoire, aucune fiction ne les montre, soit exerçant au sein de leurs familles, soit déployant pour le bien des nations entières, plus de constance dans l'amitié, un dévouement plus héroïque à leurs devoirs, des vertus plus touchantes, plus exemptes d'exagération ou de fausse grandeur, et mieux appropriées à leur situation ainsi qu'à celle des êtres dont le bonheur leur est confié, et qui, sans l'influence propice de leurs qualités distinctives, ne sauraient

atteindre le degré de perfection morale et de félicité auquel ils sont appelés par l'organisation de leur nature. »

« Qu'elles nous aident donc, ces consolatrices de toutes les souffrances, ces protectrices naturelles de l'innocence et de la pureté; qu'à l'exemple des femmes les plus distingués de l'Angleterre et de la Suède, elles nous aident à répandre ce volume sacré, qui, mieux que tout autre, peut inspirer à leur sexe le courage d'accomplir les plus pénibles devoirs dans les circonstances les plus difficiles, ce livre qui a replacé ce sexe dans le rang qu'il ne saurait perdre sans nous faire descendre du nôtre; ce livre qui l'a élevé à un si haut degré de gloire par la destinée de celle qui a porté dans son sein le Sauveur du monde, et qui s'est dévouée à la douleur ineffable de venir le voir expirer sur la croix pour la délivrance de tous nos maux. La délicatesse, la faiblesse de leur organisation les exposent à tous les abus de la force et à toutes les exigeances d'un égoïsme cruel; leur seule défense est dans une affection fondée sur la vertu; elles ont donc un puissant intérêt à rendre de plus en plus générale et fructueuse l'étude du livre qui excite

et nourrit, mieux que tout autre, les sentimens qui sont les seuls protecteurs efficaces de leurs droits et de leur dignité. »

ESSAI

SUR L'INFLUENCE

DES

SOCIÉTÉS BIBLIQUES.

Hoc malorum omnium causa est, quod scripturæ ignorantur.

C'est là l'origine de tous les maux, que les Ecritures sont mises en oubli.

S. Chrisostôme.

INTRODUCTION.

Si, comme on l'a dit (1), « une foule de jours vulgaires s'écoulent, où *rien de nouveau ne se fait sous le soleil*, » (Ecclés. 1, v. 9.) il en arrive dans le cours des siècles qui voient éclore des événemens et se former des institutions qui exercent une grande influence sur les destinées du genre humain. Ces jours, ou plutôt les événemens qui les signalent, les institutions qu'ils voient

(1) M. Henri, Pasteur de Berlin, dans son sermon pour la fête séculaire de la Réformation, sur Apocal. III, v. 11.

se former, tiennent pour l'ordinaire à des causes qui semblent toutes naturelles; mais en considérant l'époque où ils arrivent, les circonstances qui les accompagnent, les merveilleux effets qu'ils produisent, les personnes attentives et pieuses ne tardent pas à reconnaître qu'ils sont préordonnés dans les conseils du Très-Haut. Au nombre de ces événemens mémorables et de ces institutions à jamais salutaires, nous pouvons déjà placer, et la postérité placera, sans doute, la *formation des Sociétés Bibliques.*

Vingt ans se sont à peine écoulés depuis que dans un royaume séparé du reste du monde (1), quelques hommes pieux se réunirent pour faciliter l'acquisition des Saintes-Ecritures à ceux de leurs compatriotes chez lesquels la privation s'en fesait particulièrement sentir. Ils n'avaient d'abord en vue qu'une province d'Angleterre. Ils ne tardèrent pas à reconnaître que le manque des Saintes-Ecritures qu'on y remarquait surtout, existait ailleurs, et qu'une pareille institution devait embrasser les trois royaumes dont se compose celui de la Grande-Bretagne. Bientôt on fut conduit à penser qu'il serait infiniment avantageux de l'étendre au reste du monde; et les fondemens de la grande *Société Biblique Britannique et Etrangère* furent jetés. C'est du jour où cette

(1) *Et penitùs toto divisos orbe Britannos.* Virg.

pensée éminemment chrétienne fut émise dans cette réunion d'amis des Saintes-Ecritures et de l'humanité, qu'elle date son existence (1).

Comme toutes les découvertes et toutes les institutions utiles, la Société Biblique, à son origine, trouva de nombreux adversaires et rencontra de puissans obstacles, dans le pays même qui s'honore aujourd'hui, à si juste titre, de l'avoir vu naître. Ses fondateurs n'en furent ni effrayés, ni découragés. Ces obstacles ne purent diminuer leur zèle, ni ralentir leurs travaux. Ils savaient, ils avaient lu dans le code des révélations divines, que *toute chair est comme l'herbe, et toute la gloire de l'homme comme la fleur de l'herbe; que l'herbe sèche et que la fleur tombe; mais que la parole du Seigneur demeure éternellement.* (1.re Pierre 1, v. 24, 25.) Et c'est cette parole qu'ils se proposaient de répandre.

L'époque où la Société Biblique Britannique et Etrangère fut fondée, paraissait, d'un autre côté, peu favorable à ses progrès. Les guerres qui troublaient et désolaient alors l'Europe, absorbaient uniquement l'attention, et ne permettaient guère, ce semble, de former, avec quelque espoir de succès, des associations paisibles qui devaient s'occuper exclusivement d'objets religieux. Cepen-

(1) Voyez l'*Histoire des dix premières années de la Société Biblique Britannique et Etrangère*, par J. Owen, au commencement.

dant ces circonstances ne lui opposèrent que de faibles, que d'impuissans obstacles; et l'institution biblique, telle qu'une jeune plante placée dans un terrain fertile et souvent arrosée des pluies du ciel, crût, se fortifia malgré les orages, et devint déjà un grand arbre dont les bienfaisans rameaux commencèrent à s'étendre sur l'Europe et le reste du monde, et à nourrir leurs habitans de ses fruits.

Peu d'années après, le *Dieu des armées*, comme au premier temps du christianisme, a fait cesser la discorde et la guerre. Le temple de Janus a été encore une fois fermé; et l'Europe, le monde entier a joui tout-à-coup d'une profonde paix. Les pensées et les méditations des hommes se sont alors dirigées vers les idées et les intérêts que la paix favorise. Les nouvelles relations qui se sont établies entre les différens peuples, ont permis aux publications des Sociétés Bibliques et à leurs envoyés de se répandre sans obstacle en Europe et dans le reste du monde; et partout ces publications ont été accueillies avec empressement et avec joie, et ces envoyés ont trouvé des personnes disposées à s'associer à leurs travaux et à coopérer à leur œuvre. La première Société Biblique compte à peine vingt ans d'existence, et déjà de pareilles institutions se sont formées, fleurissent sur toute la surface du globe, et s'y multiplient de jour en jour. Par leurs soins,

les Saintes-Ecritures, traduites et imprimées en *cent trente-neuf langues*, ont été répandues au nombre de près de *cinq millions* d'exemplaires! Et ces résultats, obtenus en si peu de temps, ne doivent être considérés que comme de faibles prémices de ce que de telles institutions opéreront dans la suite! Ceux de leurs premiers fondateurs qui vivent encore doivent être eux-mêmes étonnés, ravis de leurs succès; et dans l'admiration et la joie que leur causent les rapides progrès et les merveilleux résultats de leur œuvre, s'écrier, avec des sentimens bien différens de ceux qui animaient autrefois les enchanteurs de l'Egypte : « *C'est ici le doigt de Dieu!* (Exod. VIII, v. 19) et nous adorons son ouvrage. »

Quand on pense en effet aux merveilleux succès des Sociétés Bibliques et à l'étonnante rapidité avec laquelle elles se sont propagées dans le monde, on croit voir cet *ange* dont il est parlé au XIV.e chapitre de l'Apocalypse, *qui porte l'Evangile éternel, pour l'annoncer aux habitans de la terre, à toute nation, tribu, langue et peuple*, partir du lieu où elles ont pris naissance, et *voler* de là sur toute la face du globe. Par elles est en quelque sorte renouvelé le miracle du *don des langues :* les divers peuples du monde *entendent publier, chacun en celle du pays qu'il habite, les merveilles de Dieu!* (Actes II, v. 8, 9.) On croit entendre cet ange qui *porte l'Evangile*

éternel, crier à haute voix, à tous les habitans de la terre: *Craignez Dieu*, et *donnez-lui gloire; adorez celui qui a fait le ciel, la terre, la mer* et *les sources d'eau vive.* (Apocal. XIV, v. 7.)

Quel est le disciple de Jésus et de l'Evangile qui, à la vue de ces merveilleux résultats et de ces étonnans succès, ne se féliciterait et ne s'estimerait heureux de pouvoir coopérer à une œuvre si excellente, si *agréable à Dieu notre Sauveur, qui veut que tous les hommes parviennent à la connaissance de la vérité*, (1.re Timoth. II, v. 3, 4.) et qui la protège de nos jours d'une manière si visible, si éclatante!

Pour répondre aux honorables intentions du généreux *Ami de la Bible*, qui a « proposé un » prix pour le *meilleur mémoire en faveur des* » *Sociétés Bibliques*, » nous avons « à faire voir » les avantages qui peuvent résulter de la distri- » bution et de la lecture des Ecritures-Saintes, » et à réfuter les préventions dont ces Sociétés » sont encore l'objet. » Et telle est aussi la marche que nous nous proposons de suivre dans cet Essai. Nous examinerons et nous exposerons d'abord l'*influence* que les Sociétés Bibliques nous paraissent devoir exercer sur le perfectionnement intellectuel, religieux et moral, et par là même sur le bonheur des hommes. Nous nous attacherons ensuite à combattre les objections que l'on fait et se plaît à reproduire contre ces Sociétés,

et à dissiper les préventions dont elles sont encore l'objet.

Jamais, nous aimons à le reconnaître, cause plus noble et plus importante ne nous fut confiée. Puissions-nous la plaider comme elle le mérite! Et veuille *celui qui produit en nous la volonté et l'exécution, selon sa bienveillance*, (Philip. II, v. 13.) et qui nous en a inspiré le dessein, nous en donner les moyens!

PREMIÈRE PARTIE.

INFLUENCE DES SOCIÉTÉS BIBLIQUES.

En méditant sur ce vaste et si intéressant sujet, les Sociétés Bibliques nous ont paru contribuer de tant de manières et sous tant de rapports au perfectionnement et au bonheur des hommes, qu'il nous serait impossible de les présenter tous avec quelque étendue; nous allons nous borner aux plus intéressans.

Je n'ignore pas qu'en général l'on est disposé à considérer la profession qu'on a embrassée, l'art qu'on exerce, la science qu'on cultive, le corps auquel on appartient, les opinions et les systèmes qu'on professe, comme fort utiles à la société. Chacun s'exagère l'importance des services qu'il lui rend. Si c'était ici le lieu de l'établir, les exemples et les citations s'offriraient en foule.

Ceux même qui exercent les arts les plus vains, les professions les plus futiles, je pourrais dire les plus funestes, ne s'excluent pas de ce nombre. Il n'est pas jusqu'aux fauteurs et aux ministres du vice eux-mêmes qui n'affectent cette prétention. S'il est incontestable que les prétentions de ces deux classes de personnes, hélas! si nombreuses, sont tout-à-fait mal fondées, et les idées sur lesquelles elles s'appuient, entièrement fausses, il n'en est pas moins vrai que quiconque s'occupe de quelque chose d'utile, contribue plus ou moins au bien de l'espèce humaine. On doit cependant reconnaître que la plupart des hommes n'exercent aucune influence sur son perfectionnement, et qu'une influence infiniment bornée sur son bonheur. Ce qui influe véritablement sur le perfectionnement et le bonheur des hommes, c'est ce qui les éclaire, ce qui dissipe leurs préjugés et leurs erreurs, ce qui leur donne de justes idées d'eux-mêmes, de leurs devoirs et de leurs droits, ce qui élève leur âme et agrandit leurs espérances, ce qui les unit, les dispose à s'aimer, à se secourir et à s'entr'aider, ce qui les détourne du mal et les porte au bien, ce qui les soutient dans le malheur et les console dans la souffrance, en un mot, ce qui les rend à tous égards plus instruits et meilleurs; et c'est ce que les Sociétés Bibliques nous semblent très-propres à opérer.

PREMIÈRE SECTION.

SUR L'INSTRUCTION DES HOMMES.

Il serait, je pense, superflu de s'arrêter à établir l'utilité de l'instruction et des lumières. Des personnes prévenues ou de mauvaise foi peuvent seules la révoquer en doute. Les hommes sages, éclairés et sincères, de tous les pays et de tous les siècles, se sont accordés et s'accordent à reconnaître et à publier qu'elles sont nécessaires à l'homme; et l'expérience prouve qu'elles sont un besoin pour lui.

Observez l'enfant au sortir du berceau, vous le verrez, avide de s'instruire, chercher à connaître tout ce qui l'environne. Vous l'entendrez fatiguer de ses questions ceux qui l'entourent. Il semble que le désir d'apprendre est *inné* avec lui. Et quiconque est persuadé que Dieu ne fait jamais rien sans but, doit reconnaître que ce désir, ou plutôt ce besoin, nous a été donné par le créateur, parce que l'instruction nous est absolument nécessaire. Ce n'est en effet que par elle, quoiqu'on en dise, que nous parvenons à distinguer ce qui nous est avantageux de ce qui peut nous nuire, ce que nous devons rechercher, de ce que nous devons fuir, ce qui nous procure des sentimens et des idées agréables et con-

tribue par-là même à notre bien, de ce qui nous en cause de pénibles, de douloureuses, et nous rend malheureux. Plus nous sommes instruits à ces divers égards, et moins nous sommes sujets à nous tromper sur les choses que nous devons rechercher ou fuir, qui peuvent nous être funestes ou contribuer à *notre véritable paix*. Cela me paraît ne pouvoir être raisonnablement contesté.

Mais (et je me hâte de le reconnaître) s'il importe essentiellement à l'homme d'être instruit, il ne lui importe pas moins de recevoir des instructions sages qui, au lieu de l'induire en erreur ou de lui apprendre des choses qu'il lui est indifférent de savoir ou d'ignorer, lui enseignent la vérité, et ce qu'il a un intérêt réel à connaître. La même expérience qui prouve qu'une instruction sage lui est nécessaire, prouve aussi que, bien loin de lui être utiles et de contribuer à son bonheur, une instruction mal dirigée et de fausses lumières, lui sont ordinairement funestes et ne servent qu'à le rendre misérable.

Où puiserons-nous cette instruction sage et véritablement nécessaire? cette instruction qui, sans jamais nous égarer, nous apprend ce qu'il nous importe surtout de savoir et ce que nous avons un intérêt réel à connaître? Il n'en est point de source plus abondante et plus pure que les Saintes-Ecritures. L'*Ecriture divinement inspirée*, dit Saint Paul, *est utile pour instruire*. (II Tim. III, 16).

Les auteurs sacrés disent de Jésus-Christ qu'*il est la lumière des hommes.* (Jean I, v. 4). Lui-même a dit : *Je suis la lumière du monde.* (Idem VIII, 12). Sa doctrine, consignée dans les Saintes-Ecritures, est *la vraie lumière* destinée à *éclairer tout homme qui vient au monde*, (Idem I, v. 9.) et à lui apprendre ce qu'il lui importe surtout de savoir, sans jamais l'induire en erreur. Car, qu'est-ce qu'il nous importe essentiellement de savoir, et que désirons-nous surtout de connaître? N'est-ce pas d'où nous venons? ce que nous sommes? quelle conduite nous devons tenir et ce que nous avons à faire pour nous rendre heureux pendant cette vie? ce que nous avons à attendre et ce que nous deviendrons après la mort?... Voilà, je crois, en substance, ce dont il nous importe d'être instruits, et ce que nous avons un intérêt réel, incontestable à connaître.

Où pourrons-nous nous en instruire et l'apprendre? Sera-ce dans les enseignemens et les ouvrages des hommes? Sera-ce dans ce qui nous reste des écrits des sages et des philosophes de l'antiquité?.. Mais l'on peut dire à la lettre que *c'étaient*, pour me servir des expressions de l'Evangile, *des aveugles qui servaient de guides à d'autres aveugles.* (Matth. XV, v. 14). *Leur esprit était rempli de ténèbres* à ces divers égards; et pourrait-il en être autrement de leurs écrits : *Se*

croyant sages, dit St.-Paul, *ils étaient insensés.* (Rom. I, v. 22, 23). Ils ne savaient et ne pouvaient par conséquent rien enseigner de positif sur notre origine, nos devoirs et notre destination. Ils n'étaient point d'accord entr'eux. Les uns professaient un système et les autres un autre, souvent opposé. Il n'est pas rare de les voir et de les entendre se contredire eux-mêmes. Ce que leurs enseignemens et leurs écrits offrent de plus sage et de plus satisfaisant, est mêlé d'une multitude d'erreurs. Au fond de leurs enseignemens et de tous leurs systèmes est un doute rongeur, dont leurs disciples ne peuvent jamais se délivrer. Les hommes qui vécurent et vivent sous de tels maîtres, étaient et *sont* encore *dans les ténèbres, sans Dieu*, et *sans espérance dans le monde.* (Ephés. II, v. 12).

Les savans, les prétendus sages et les soi-disant philosophes modernes nous apprendront-ils quelque chose de plus satisfaisant et de plus positif sur ce que nous désirons, et qu'il nous importe surtout de savoir? Oui, s'*ils ont été avec Jésus*, (Actes IV, 13.) s'ils ont puisé leur doctrine et leurs enseignemens dans les Saintes-Ecritures. Non, s'ils s'en sont éloignés, et n'ont pas voulu profiter des lumières qu'elles ont répandues sur notre origine, notre nature, notre destination, et *les secrets du monde à venir.* S'ils *n'ont pas été enseignés de Dieu*, (Jean VI, v. 45.) s'ils

n'ont pas voulu faire usage des instructions de *celui qui est la lumière du monde*, ils ne sont ni de plus habiles docteurs, ni de meilleurs guides que les savans et les philosophes qui vécurent avant eux. Ils sont encore dans les ténèbres à ces divers égards, et des aveugles qui s'offrent pour guides à d'autres aveugles. *Marchant* ainsi *dans les ténèbres*, *ils ne savent* ni d'où ils *viennent*, ni *où ils vont*. (Jean XII, 35). Comment pourraient-ils connaître la route qu'ils doivent tenir, se préserver de ce qui peut leur nuire? Comment éviteraient-ils de tomber dans des précipices, et de se perdre avec ceux qui les suivent?

Où donc pourrons-nous apprendre ce que nous désirons et qu'il nous importe surtout de savoir? Dans les *Saintes-Ecritures*. C'est là, et là seulement que nous est enseigné d'une manière claire, positive et sans mélange d'erreur, ce qui peut dissiper notre ignorance, fixer nos doutes, et nous *procurer* une *véritable paix*. L'Ancien et le Nouveau Testament forment à cet égard un ouvrage unique, et méritent à juste titre d'être appelés le *Livre par excellence*. Ce qu'ils nous enseignent sur Dieu, ses attributs et sa Providence, sur l'homme, sa nature, ses devoirs, sa destination et son bonheur, sur le monde présent et le monde à venir, on le chercherait vainement ailleurs. C'est là, et là seulement, que

nous apprenons à connaître le *vrai Dieu.* Tout ce que les hommes, livrés à eux-mêmes, avaient découvert ou imaginé pour le représenter, n'est que faiblesse, *vanité,* et, comme s'expriment les auteurs sacrés, qu'*une œuvre de leurs mains;* (Ps. CXV, 4.) mais n'a aucune ressemblance avec le *Dieu vivant* et *vrai.* Les Saintes-Ecritures *nous font* seules *connaître le véritable.* (1 Jean V, 20). Elles seules lui assignent une nature et des attributs vraiment divins. Elles seules le font penser, parler et agir en Dieu, *ne lui attribuent* jamais *rien d'indigne de lui.* (Job I, 22). Ensorte qu'en considérant l'état dans lequel se trouvaient autrefois et se trouvent de nos jours les Gentils, à l'égard de la connaissance de Dieu, on peut dire qu'ils étaient et *sont* encore dans les ténèbres; tandis que les chrétiens qui *ont été enseignés de Dieu,* sont et marchent, sous ce rapport, *dans une merveilleuse lumière.* (1.re Pierre II, v. 19). On peut ajouter ici avec St. Paul, que *par la sagesse de ce monde, le monde n'a point connu Dieu;* (1 Cor. I, 21.) et que *les étrangers aux alliances,* et *à la connaissance des saintes lettres,* étaient et *sont* encore *sans Dieu dans le monde.* (Ephés. II, v. 12).

C'est dans les Saintes-Ecritures, et là seulement que nous est enseignée une satisfaisante *origine des Cieux et de la Terre.* (Genèse I. Héb. XI, 3, 11. Pierre III, 5). Ce sont elles, et elles seules

qui, après nous avoir fait connaître l'origine de toutes choses et celui qui les créa, nous instruisent aussi de la nôtre. Elles nous apprennent que nous *sommes* aussi *l'ouvrage* de celui qui a fait le monde, et que nous sommes son ouvrage par excellence; qu'il *nous créa à son image et à sa ressemblance*, et *nous établit dominateurs sur les œuvres de ses mains;* (Genèse I, 26, 27.) qu'il *forma notre corps du limon de la terre*, qu'*il l'anima ensuite d'un soufle* de sa bouche, et *nous fit avec une âme qui doit vivre* éternellement; (Idem II, 7.) qu'il *nous fit tous d'un seul sang pour habiter cette terre;* (Act. XVII, 26.) et qu'il *nous a* comme *créés* de nouveau *par Jésus-Christ, pour les bonnes œuvres auxquelles il nous a préparés, afin que nous les pratiquions*, (Ephés. II, 10.) et nous rendions par ce moyen dignes de *participer un jour à sa sainteté;* (Héb. XII, 10). que sa main bienfaisante nous a placés sur cette terre, comme en un lieu d'épreuve; que ce n'est pas *notre* véritable *patrie*; que nous n'y *sommes que comme des étrangers et des voyageurs;* (Héb. XI, 13 14.) mais que nous sommes fondés à *attendre de nouveaux cieux et une nouvelle terre;* (II. Pierre III, 13.) que tout ne finit par conséquent pas pour nous à la mort; que si, à l'heure où *Dieu* nous retire *la respiration de vie qu'il souffla au-dedans de nous, notre corps est rendu à la terre, d'où il fut tiré, notre âme retourne*

à Dieu qui nous l'a donnée. (Ecclés. XII, 9). Ces connaissances si simples, que nous possédons tous et que nous avons acquises dès nos plus tendres années, ce ne sont point les hommes, *ce n'est ni la chair ni le sang qui nous les ont révélées;* mais *notre Père céleste;* et *nous sommes bien heureux!* (Matth. XVI, 17.) Combien de nos semblables qui ne jouissent pas des mêmes avantages, et auxquels Dieu n'a pas fait les mêmes grâces!

Les Saintes-Ecritures, et les Saintes-Ecritures seules, nous expliquent ce qui sans elles aurait été et serait toujours inexplicable pour nous; ce mélange de grandeur et de bassesse que nous remarquons en nous; ces traces augustes d'une origine céleste, et ces sentimens quelquefois si rampans et si vils; cette approbation, ces éloges que nous donnons spontanément à *tout ce qui est honnête*, à *tout ce qui est juste*, à *tout ce qui est pur*, à *tout ce qui est vertu et digne de louange;* (Philip. IV, 8.) et ces penchans qui nous entraînent avec tant de force vers ce que nous ne pouvons nous empêcher de condamner. —Elles seules nous révèlent la cause de ces combats, quelquefois si violens, que la *chair* et *l'esprit* se livrent au-dedans de nous, et qui *font* à *notre âme une guerre* si cruelle. (I Pierre II, 11). Ce sont elles, et elles seules, qui nous donnent, si je puis m'exprimer ainsi, le mot des énigmes

si nombreuses que notre nature nous offre, et qui, sans elles, seraient indéchiffrables pour nous.

Nos devoirs envers Dieu, envers nous-mêmes et envers nos semblables, selon les diverses relations que nous soutenons avec eux, et les différentes circonstances où nous pouvons nous trouver, ne sont nulle part exposés d'une manière si claire, si exacte, si complète et si positive. On ne trouve nulle part, sur ce sujet, la même précision, la même simplicité, la même étendue, la même vérité, la même perfection. Qu'on examine avec soin les livres des hommes, qu'ils sont imparfaits sous ce rapport, comme à tous les autres, auprès de celui-là! Que d'idées fausses! que de devoirs mal établis! que d'obligations essentielles passées sous silence! que de choses importantes à ajouter! et combien de choses superflues à retrancher! en un mot, que de corrections à faire! Mais *la loi de l'Eternel est parfaite, et son témoignage assuré; ils donnent la sagesse aux simples.* (Ps. XIX, v. 8). Les Saintes-Ecritures forment un tout complet, auquel il n'y a rien à *ajouter,* et dont rien ne saurait être *impunément retranché.* (Apoc. XXII, 18, 19). « L'Evangile seul, comme l'a dit un » grand écrivain, est, quant à la morale, tou- » jours *sûr,* toujours *vrai,* toujours *unique,* tou- » jours *semblable à lui-même;* » j'ajouterai, toujours *inimitable.*

Où apprendrons-nous à calmer les agitations, le trouble, l'inquiétude et les tourmens d'une conscience en proie au remords? et à nous délivrer de ces *peines du péché*, si nombreuses et quelquefois *si grandes qu'on ne peut les porter?* (Genèse IV., 13). Ce n'est que dans les Saintes-Ecritures. Elles seules nous disent que, si *nous avons péché, nous avons un avocat auprès du souverain juge, Jésus-Christ le juste, qui est la victime qui a expié nos péchés.* (I Jean II, 12). Dès-lors nous reconnaissons qu'ils peuvent nous être pardonnés; et que, sous la loi de grâce, il n'est point de faute, de crime inexpiable (1).

Qui nous révélera le grand, l'unique moyen de

(1) « La religion païenne, dit Montesquieu, qui ne défendait que quelques crimes grossiers, qui arrêtait la main et abandonnait le cœur, pouvait avoir de crimes inexpiables; mais une religion qui enveloppe toutes les passions, qui n'est pas plus jalouse des actions que des désirs et des pensées; qui ne nous tient point attachés par quelques chaînes, mais par un nombre innombrable de fils; qui laisse derrière elle la justice humaine, et commence une autre justice; qui est faite pour mener sans cesse du repentir à l'amour, et de l'amour au repentir; qui met entre le juge et le criminel un *grand médiateur*, entre le juste et le médiateur, un grand juge; une telle religion ne doit point avoir de *crimes inexpiables.* Mais quoiqu'elle donne des craintes et des espérances à tous, elle fait assez sentir que, s'il n'y a point de crime qui par sa nature soit inexpiable, toute une vie peut l'être; qu'il serait très-dangereux de tourmenter sans cesse la miséricorde par de nouveaux crimes et de nouvelles expiations; qu'inquiets sur les anciennes dettes, jamais quittes envers le Seigneur, nous devons craindre d'en contracter de nouvelles, de combler la mesure, et d'aller jusqu'au terme où la bonté paternelle finit. »

De l'esprit des lois. Loi XXIV, chap. XIII.

salut réservé à l'homme pécheur, et celui d'échapper à *ce que mérite le péché, qui est la mort?* (Rom. VI, 23). Les Saintes-Ecritures, et les Saintes-Ecritures seules. Ce sont elles qui *nous donnent la connaissance du salut, par la rémission des péchés.* (Luc I, 77). Elles seules qui *manifestent ce salut que Dieu avait préparé pour être offert à toutes les nations.* (Idem II, 30, 31). Elles seules qui enseignent, *comme une vérité certaine et digne d'une entière croyance,* que *Jésus-Christ est venu dans le monde pour sauver les pécheurs.* (1 Tim. I, 15). Elles seules qui nous invitent et nous exhortent *à aller à lui, pour avoir la vie.* (Jean V, 40). Elles seules qui nous l'offrent avec toutes ses grâces, et qui nous disent: *Voici votre Roi qui vient à vous plein de bonté.* (Matth. XXI, 5). *Voilà l'agneau de Dieu qui ôte le péché du monde.* (Jean I, 29). Elles seules qui nous engagent à nous dépouiller de tout espoir de salut obtenu par nous-mêmes, et à mettre toute notre confiance en *celui qui nous a été fait de la part de Dieu sagesse, justice, sanctification et rédemption.* (1 Cor. I, 30). Elles seules, enfin, qui nous assurent qu'*il n'y a plus désormais de condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ, qui ne vivent point selon la chair, mais selon l'esprit.* (Rom VIII, 1). C'est surtout sous ce rapport qu'elles sont d'un prix inexprimable, et que rien, non rien ne saurait en tenir lieu.

Toutes les idées, toutes les connaissances que nous avons et qu'il nous est donné d'avoir sur le monde à venir, nous ne les puisons et ne pouvons les puiser que dans les Saintes-Ecritures. Hors d'elles, tout n'est qu'ignorance, qu'obscurité et que ténèbres profondes à cet égard. Elles seules soulèvent un peu le voile qui dérobe à nos yeux la *Cité du Dieu vivant, la nouvelle Jérusalem.* Elles seules nous révèlent une petite portion des *secrets* du monde à venir, secrets qui sans elles auraient été toujours cachés et impénétrables pour nous.

Répandre le volume sacré, c'est donc répandre les instructions les plus sages, les connaissances les plus utiles, les plus importantes, les seules qui soient sans mélange d'erreur, qui ne trompent jamais, et qu'on chercherait vainement ailleurs. Les Saintes-Ecritures sont la *vraie lumière* destinée à *éclairer tous les hommes.* (Jean I). *La parole de Dieu est la vérité.* (Idem XVII, 17). Dans cette parole ne se trouvent ni contradiction ni mensonge. Elle n'enseigne jamais le *oui* et le *non* sur le même sujet, comme les ouvrages des hommes. L'auteur d'un des livres humains les plus utiles qui existent, puisqu'il a pour but de convaincre les plus simples et les moins instruits d'entre les hommes de la *divinité de l'Evangile,* a posé comme une vérité incontestable, qu'*il n'y a point de principes faux dans*

le Nouveau-Testament (1); et l'on peut en dire autant de l'Ancien.

« Lorsque je lis, dit cet estimable auteur, » les ouvrages des Historiens, des Orateurs, des » Poètes et des Philosophes de l'antiquité, qui » jouissent d'une si haute réputation, qu'ils sont » devenus les livres classiques de l'éducation » moderne, je vois avec peine la multitude de » faux principes dont ils abondent. *L'ambition* » est nourrie et recommandée. *L'amour de la* » *renommée* est encouragé. *La gloire militaire* » est présentée aux jeunes gens dans les écoles, » sous les couleurs les plus propres à faire illu- » sion; et l'on fait envisager comme les héros » de l'espèce humaine, ceux qui rapportent des » lauriers d'un champ de bataille couvert de » sang. On caresse l'*orgueil littéraire*. On offre » de l'encens aux *adeptes dans les sciences*. On » excite l'admiration des distinctions et de la for- » tune, et le *profanum vulgus* (le pauvre peuple), » on n'en parle que comme d'un objet de haine » et de mépris. »

« De ces auteurs révérés, j'ai presque dit » *idolâtrés*, je retourne au Nouveau-Testament, » et je me trouve dans un autre monde. Quelle » différence dans les affections de l'esprit et du

(1) David Bogue: *Essai sur la divine autorité du Nouveau-Testament*. Chap. II, 2.e section.

» cœur ! Je n'aperçois pas le moindre trait de » ressemblance avec les autres livres. Il m'est » impossible de noter un seul faux principe, » depuis le commencement jusqu'à la fin. Si l'on » m'accuse de partialité, je défie le mécréant le » plus subtil de parcourir le Nouveau-Testament » dans cette vue ; et s'il remarque un seul faux » principe, qui y soit posé dans un sens appro- » batif, et dont la pratique soit recommandée, » je cesse de croire à son autorité divine. Mais » il est impossible d'y en trouver de tel. »

Le même auteur observe que c'est là un caractère qui distingue l'Evangile de tous autres livres anciens et modernes. Il ajoute de plus, que « les disciples les plus éclairés de Jésus-Christ, qui sont maintenant l'ornement de son Eglise et la gloire de la chrétienté, seraient hors d'état, même en puisant dans ce livre qui ne renferme aucun faux principe, d'écrire un ouvrage de la même étendue, sans mélange d'erreur. » Tant il est vrai que l'erreur est le partage de l'humanité ; que la vérité pure ne se trouve que dans le Livre qui vient de Dieu, et que *sa parole* seule *est la vérité.*

En distribuant les Saintes-Ecritures, les Sociétés Bibliques contribuent et contribueront toujours plus à l'avenir, sous un rapport particulier, à l'instruction des hommes : et ce point de vue, qui n'a pas encore été, que je sache,

observé et développé, mérite cependant bien de l'être.

Les nouvelles méthodes d'enseignement, récemment découvertes et adoptées, ont déjà beaucoup accru le nombre des personnes qui apprennent et qui apprendront à lire. Parmi celles qui ont reçu jusqu'à présent l'instruction élémentaire, combien ne s'en est-il pas trouvé et n'en est-il pas encore qui distraites par leurs occupations, livrées aux travaux du corps, et n'ayant point de livre à leur portée qui les intéressât, ont négligé de faire usage de l'instruction qu'elles avaient reçue, et tout-à-fait perdu de vue ce qu'elles avaient appris dans leurs tendres années! Il n'est pas rare d'en voir qui, après avoir fréquenté les écoles et su lire dans leur enfance, faute de cultiver ce qu'elles savaient, se trouvent avoir tout oublié, qui ne savent même plus lire. Si ces personnes avaient eu de bons livres à leur portée qui les intéressassent, il est très-vraisemblable que, loin d'oublier ce qu'elles avaient appris, elles auraient perfectionné leur instruction à peine ébauchée, et auraient ainsi accru la somme, hélas! si bornée, de leurs connaissances.

La Bible est de tous les livres le plus à la portée du peuple, et le plus propre à l'intéresser. Ce livre admirable, qui captive l'attention des plus beaux génies, et dont la méditation absorbe toutes les facultés des hommes les plus

instruits et les plus exercés, est en même temps, comme on l'a observé, *le livre le plus populaire qui existe* (1). S'il n'excitait l'admiration des savans et des génies du premier ordre, par la profondeur et la sublimité des idées qu'il renferme, on serait tenté de croire qu'il n'a été écrit que pour le commun peuple. Il n'y a point d'art dans ce livre, qui est cependant le plus parfait de tous. « L'idiome dans lequel il a été écrit a » cela de particulier qu'il n'y a pas de périodes » artificielles, pas même cette habitude d'analyse » qui, depuis les Grecs, a pénétré et façonné » toutes les langues des peuples civilisés. » On n'y remarque point cette suite de raisonnemens et de pensées qu'on trouve dans les ouvrages humains, même les plus simples, qui fait qu'on ne saurait les comprendre, si l'on ne les lit de suite, si l'on vient à en perdre le fil. Ce sont des histoires racontées avec une naïveté et une simplicité telles qu'elles sont à la portée des esprits même les plus vulgaires. Ce sont des maximes

(1) Un Pape lui-même a dit : « Si l'Ecriture renferme des mystères » capables d'exercer les plus éclairés, elle contient aussi des vérités » simples propres à nourrir les humbles et les moins savans ; elle porte » à l'extérieur de quoi alaiter les enfans, et dans ses plus secrets re- » plis, de quoi saisir les esprits les plus sublimes : semblable à un » fleuve dont les eaux sont si basses en certains endroits, qu'un agneau » pourrait y passer, et en d'autres si profondes, qu'un éléphant y na- » gerait. » Et ce Pape est *Saint Grégoire-le-Grand !*

détachées, exprimées par des images et des figures empruntées des objets physiques, qui frappent les sens, saisissent l'imagination et se gravent aisément dans la mémoire. L'économie de ce livre et le style dans lequel il est écrit, le rendent digne d'être à jamais cité comme modèle d'un livre populaire. Le répandre, c'est donc contribuer de la manière la plus efficace à l'instruction des hommes, surtout à celle de cette classe partout si nombreuse, que les savans du monde affectent quelquefois de mépriser, et pour laquelle ils dédaignent souvent d'écrire. C'est cependant cette classe si nombreuse, si intéressante, qui a le plus besoin d'instruction, et à laquelle une instruction sage est surtout nécessaire.

Mais ce qui peut arriver de plus fâcheux à ceux qui reçoivent l'instruction élémentaire, ce n'est pas d'oublier ce qu'ils ont appris, c'est au contraire de conserver le désir de l'instruction et le goût de la lecture, s'ils n'ont que des guides ignorans ou perfides qui les trompent, et des livres inutiles ou dangereux qui les égarent et les corrompent. Et qu'ils sont nombreux dans le monde, ces guides ignorans ou perfides qui trompent leurs confians et malheureux disciples! Qu'ils sont multipliés, et avec quelle profusion ils sont répandus, ces livres inutiles ou dangereux qui séduisent, égarent et corrompent ceux

qui les lisent !... Quand on y réfléchit attentivement, on en est effrayé; et l'on recule d'effroi à la vue de cette multitude innombrable d'enfans des hommes qui vont puiser à cette source empoisonnée le doute, l'inquiétude, le mécontentement de leur état, le vice et la mort. Que l'espèce humaine serait à plaindre, si, au milieu de tant de faux guides qui l'égarent, de tant de lumières trompeuses qui la font fourvoyer, il n'existait un guide fidèle qui la dirigeât, une lumière véritable et toujours sûre, qui éclairât sa marche à travers les écueils et les dangers de ce monde !

« Qu'on se figure un instant, a dit un des » plus profonds et des plus éloquens apologistes » des Sociétés Bibliques, la quantité toujours » croissante de livres qu'enfanteront les sciences » et les arts, le désœuvrement, la folie et la » sagesse humaine. L'imagination est saisie d'éton- » nement et l'âme de crainte devant cette mul- » titude d'écrits de toutes les tendances que la » presse accumulera d'âge en âge. Mais qu'on » se représente le genre humain sans Bible, en » présence de cet entassement incalculable. Pas » de guide, pas de point de ralliement dans ce » labyrinthe d'opinions extrêmes, au milieu de » ces projets et de ces systèmes aussi divers » qu'innombrables! On recule d'effroi devant une » telle possibilité, et on se hâte de féliciter les

» enfans d'Adam de ce que la raison éternelle » s'est fait entendre dans ce dédale inextricable » d'essais contraires, tentés par leur raison on- » doyante » (1).

Pour répandre en tous lieux, comme elles se le proposent, la connaissance des Saintes-Ecritures, les Sociétés Bibliques ont déjà été et seront encore obligées de les faire traduire et imprimer dans les langues et les dialectes de divers peuples, parmi lesquels il n'existe encore aucune espèce de livres, et dont les idiomes, encore très-imparfaits, ne sont parlés que d'une manière peu uniforme, et ne furent jamais écrits. Elles ont dû et devront par conséquent former leur langage, le fixer, et leur faciliter par-là même les moyens de se communiquer, de s'entendre et de s'instruire, qu'ils n'avaient pas auparavant. Et quels services n'ont-elles pas déjà rendus et ne rendront-elles pas dans la suite à ces peuples? Qui pourrait exprimer combien elles ont déjà contribué et contribueront encore, par cela seul, à l'instruction du genre humain? On peut affirmer sans crainte qu'aucune institution humaine n'avait jamais exercé à cet égard une pareille influence, et si bien mérité des hommes (2).

(1) Discours de M. Stapfer, prononcé dans l'assemblée générale du 4 décembre 1820, et inséré dans le 11.e *Rapport* de la Société Biblique protestante de Paris, page 85.

(2) « Les Sociétés Bibliques, dit un savant non moins distingué par

En répandant les Saintes-Écritures, et par elles la connaissance des vérités les plus importantes, les Sociétés Bibliques attaquent de la manière la plus efficace et la plus propre à la détruire et à la faire disparaître, cette masse énorme de préjugés, de superstitions et d'erreurs qui règnent encore sur toute la face de notre globe, qui opposent tant d'obstacles au perfectionnement, et sont si contraires au bonheur de l'espèce humaine.

Telle que cette *pierre* mystérieuse, *détachée sans main*, qui *vint frapper les pieds* de la colossale *statue* qu'avait vu en songe Nébucadnetsar, et *la mit en pièces*, de telle sorte que *le fer*, *la terre*, *l'argile*, *l'airain*, *l'argent* et *l'or* dont elle était composée *furent brisés ensemble*, *devinrent comme la paille menue que le vent emporte hors de l'aire*, *pendant l'été*, et *disparurent sans qu'il s'en trouvât plus en aucun lieu; mais qui devint elle-même une grande montagne et remplit toute la terre;* (Daniel II, v. 31, 36.) la Bible, en attaquant sans effort, et par une force cachée, mais irrésistible, la base du colosse *effroyable*, et *encore debout*, des préjugés, des supers-

» ses qualités personnelles que par ses rares talens, destinées, avec l'aide » de Dieu, à terminer un jour le grand œuvre de la prédication de » l'Evangile, auraient encore bien mérité du genre humain, quand elles » n'auraient été qu'un instrument utile à l'instruction universelle. »

(Voyez le 1.er *Rapport de la Société Biblique de Nîmes*, page 34.)

titions et des erreurs qui règnent parmi les hommes, doit le renverser, le réduire en poudre et le faire disparaître, ensorte qu'il n'en existe plus en aucun lieu; s'élever elle-même à sa place, et devenir comme le phare auguste, dont la bienfaisante lumière se répandra un jour sur toute la terre habitable, pour éclairer et réjouir tous les peuples du monde. Elle a déjà commencé à produire cet heureux effet : dans les pays qui sont éclairés de sa vive et pure lumière, elle a déjà détruit et fait disparaître une multitude de préjugés, de superstitions et d'erreurs; et ceux qui s'y trouvent encore, malgré leur force et leur tenacité, après lui avoir opposé plus ou moins de résistance, doivent finir par tomber, se dissiper et disparaître devant son inévitable et irrésistible puissance.

Parmi les paisibles et glorieux trophées de la grande Société Biblique britannique et étrangère, sur lesquels se portent et se fixent, avec des sentimens difficiles à rendre, les regards des amis des Saintes-Ecritures et de l'humanité, se trouvent déjà les idoles de quelques peuples. Et ces idoles ne sont que la moindre partie de celles que la Bible a renversées, et qu'après avoir renversées elle a fait jeter à la mer et entièrement disparaître. Et ce qu'elle a déjà opéré à cet égard ne doit être considéré que comme de faibles prémices de ce qu'elle opérera dans la

suite. Par elle, les idoles de toutes les nations, comme la statue que vit en songe Nébucadnetsar, seront tôt ou tard *brisées*, *deviendront* comme de *la bale que le vent emporte hors de l'aire, pendant l'été*, et *disparaîtront* de telle sorte qu'il n'*en existera plus en aucun lieu.* C'est elle qui amènera l'accomplissement des prophéties qui annoncent que cela doit arriver ainsi. (Esaïe II, 18, 20). Par elle, avec ces idoles, disparaîtront aussi les cérémonies superstitieuses qu'on célèbre en leur honneur, et le culte trop souvent barbare qu'on leur rend. Par son moyen, *le Dieu des cieux*, lorsque le temps en sera venu, *suscitera ce royaume qui ne sera jamais détruit, ce royaume qui ne passera point à un autre peuple, mais qui, après avoir renversé* et *fait cesser tous les autres, subsistera éternellement.* (Daniel II, 44). Ce sont les Saintes-Ecritures qui doivent amener et qui amèneront inévitablement ces merveilleux résultats. Car *l'Evangile sera prêché sur toute la terre habitable, pour servir de témoignage à toutes les nations. Que celui qui lit ceci y fasse attention.* (Matth. XXIV, v. 14, 15).

En faisant disparaître les nombreuses idoles qui subsistent encore dans le monde, et le culte superstitieux et trop souvent barbare que d'ignorans et aveugles humains leur rendent, les Saintes-Ecritures dissiperont en même temps une multitude de croyances et d'erreurs qui les dégradent

et les avilissent. De l'état d'ignorance, d'esclavage, d'avilissement et de dégradation où ils sont tombés, et dans lequel ils croupissent, elles les feront passer à celui d'hommes intelligens et libres, les élèveront à la glorieuse qualité d'*enfans de Dieu* et d'êtres destinés à l'immortalité. On peut juger des changemens et des améliorations qu'elles opèreront chez les peuples qui *sont encore dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort*, par ceux qu'elles ont déjà opérés, dans les pays et parmi les peuples qui sont éclairés de leur pure et bienfaisante lumière. L'expérience démontre que plus les Saintes-Ecritures sont répandues, méditées, et en honneur chez une nation, et plus cette nation est éclairée; plus ceux qui la composent sentent leur dignité et ont de justes idées de leurs devoirs et de leurs droits; plus la superstition et le fanatisme y sont rares, les institutions sages, les Gouvernemens doux et protecteurs, les sujets dévoués et fidèles, les établissemens utiles nombreux, tout ce qui peut contribuer au perfectionnement et au bonheur des hommes recommandé et en honneur. L'Europe, le monde entier sont là pour servir de preuve à ce que nous avançons. — Mais n'anticipons point sur un sujet qui doit trouver place ailleurs, et que nous devons traiter plus tard.

SECONDE SECTION.

SUR LEUR RÉFORMATION.

Utile, et infiniment plus utile qu'aucun autre livre *pour instruire, l'Ecriture divinement inspirée* l'est encore *pour convaincre* et *pour corriger.*

Soit qu'il nous ait été transmis par nos premiers parens, comme les Saints Livres l'enseignent, et comme je le crois, soit qu'il résulte de notre organisation, comme quelques-uns le veulent, il est incontestable que nous avons tous un penchant funeste au mal. Quiconque s'étudie et s'observe attentivement lui-même, ne tarde pas à le reconnaître. Chacun de nous trouve en quelque sorte, comme deux hommes en lui, l'un qui *approuve la loi de Dieu*, et l'autre qui *s'oppose* pour l'ordinaire à ce que *nous l'accomplissions.* Ensorte qu'il nous arrive à tous de *ne pas faire* ce que nous reconnaissons *être bien*, et *que nous voudrions*, et *de faire* souvent ce que nous ne pouvons nous empêcher de condamner, et *que nous ne voudrions point.* (Rom. VII).

D'où vient, au-dedans de nous, cette lutte opiniâtre entre *la chair* et *l'esprit*, entre *l'homme intérieur* et *l'homme charnel?* N'est-ce pas de cette disposition et de ce penchant funestes que

nous avons au mal? de cette *loi qui est dans nos membres, qui combat contre la loi de notre esprit, qui nous rend esclaves de la loi du péché*, et nous force à nous écrier avec l'Apôtre, dans ce sentiment de notre misère et de notre corruption naturelles: *Misérable que je suis! Qui me délivrera de ce corps de mort?* (Rom. VII, v. 21, 25).

Aucun, non aucun autre livre n'est aussi propre que les divines Écritures à nous dévoiler nous-mêmes à nous-mêmes, à dissiper nos illusions, à humilier notre orgueil, à nous faire connaître nos misères spirituelles, à nous pénétrer du sentiment de notre faiblesse et de notre corruption, et à nous convaincre de péché, et non-seulement de péché, mais encore de disposition à pécher. Et cette connaissance, ce sentiment et cette conviction sont bien essentiels à acquérir, et bien salutaires par les effets qu'ils produisent.

Lorsqu'on ne se croit point malade, on ne pense pas avoir besoin de médecin et de remèdes, et l'on ne songe nullement à appeler l'un et à faire usage des autres. On est même tenté de les regarder comme parfaitement inutiles. Mais lorsqu'on reconnaît que sa santé est altérée, lorsqu'on sent les atteintes d'un mal intérieur, lorsqu'on porte partout le sentiment de son déplorable état, lorsqu'on est surtout bien convaincu de la gravité du mal auquel on

est en proie, alors on appelle à grands cris des médecins et l'on demande avec instance des remèdes. Alors on ne craint pas de leur dévoiler son état; on craint toujours, au contraire, qu'il ne leur soit pas assez connu, pour qu'ils puissent administrer les remèdes convenables. Alors on s'en rapporte et s'abandonne entièrement à eux. On ne fait pas difficulté de leur dire qu'on met en eux toute sa confiance, et qu'on attend d'eux sa guérison. Et rien ne leur est plus agréable que cette confiance pleine et entière.—Voilà quels sont les effets que produit toujours le sentiment de la douleur corporelle, et comme on en use, pour l'ordinaire, dans les maladies du corps, vis-à-vis des médecins du corps et de cette vie; et voilà aussi quel serait l'effet que produirait le sentiment de nos infirmités spirituelles, et comme nous devrions en user dans les maladies de l'âme, à l'égard du grand *médecin des âmes.*

Lorsque, comme l'*Ange de l'église de Laodicée*, on se *dit* à soi-même : *Je suis riche, je suis comblé de biens, et rien ne me manque;* (Apoc. III, v. 17.) on ne pense pas avoir besoin de rien acquérir, et l'on ne cherche pas en effet à acquérir la moindre chose. Mais lorsqu'on sent que l'*on est*, comme il l'était lui-même, *sans le savoir* et sans le croire, *pauvre, misérable, aveugle* et *nu;* alors on cherche à *acquérir de l'or*,

afin de pourvoir d'abord à ses pressans besoins, et ensuite de *devenir riche ;* à se procurer *des vêtemens*, afin *que la honte de sa nudité ne paraisse point;* à *oindre ses yeux*, *afin qu'ils voient.* (Idem, v. 18). Alors on a recours à celui qui peut non-seulement soulager notre misère, mais encore *nous enrichir*, non-seulement nous donner de quoi nous *vêtir*, mais encore nous *parer*, non-seulement faire que *nos yeux voient*, mais encore qu'ils soient éclairés de sa vive lumière et ne se ferment plus. Lorsque nous nous sentons « pé-» cheurs, enclins au mal, incapables par nous-» mêmes de faire le bien, alors nous le recon-» naissons et nous le confessons devant Dieu; » nous recourons humblement à sa grâce et à » sa miséricorde; nous le supplions de subvenir » à notre misère, d'avoir pitié de nous, de nous » pardonner nos péchés, au nom et par les mé-» rites de Jésus-Christ notre Sauveur; de nous » délivrer du mal; de nous accorder et de nous » augmenter de jour en jour ses grâces, afin que, » reconnaissant de plus en plus nos fautes, notre » misère et notre corruption, nous les déplorions » sincèrement et nous nous efforcions de les sur-» monter par son secours qui *nous fortifie.* » Lorsque nous sommes convaincus que nous ne saurions nous sauver nous-mêmes, nous allons à *Celui qui peut sauver pleinement ceux qui s'approchent de Dieu par lui.* (Héb. VII, 25).

Le sentiment intime de notre misère et de notre corruption naturelles est encore bien propre à nous faire revêtir les dispositions et à nous placer dans l'état où il faut être, pour obtenir le secours et les grâces du Seigneur; car *Dieu résiste aux orgueilleux, mais il accorde sa grâce aux humbles.* (Jacq. IV, 6). Pour y avoir part, il faut donc avant tout sentir le besoin qu'on a de ce secours et de ces grâces, et les demander. Sans cela qu'*on ne se flatte point de les obtenir.* (Jacq. I, v. 7). Mais comment les demanderait-on avec cette ardeur et cette humilité qui peuvent seules nous les faire obtenir, si l'on ne croit pas en avoir besoin? Et comment les obtiendrait-on, si l'on *ne les demande pas*, ou *si on les demande mal?* (Jacq. IV, 2, 3). La disposition fondamentale, indispensable où il faut que nous soyons pour obtenir le secours et les grâces du Seigneur, est donc d'être bien pénétrés du besoin que nous en avons. Et rien n'est plus propre à produire en nous ce sentiment profond que les Saintes-Ecritures. Presque tous les autres livres, comme presque tout ce qui nous entoure, nous donnent de fausses idées de nous-mêmes : elles seules nous convainquent pleinement de notre misère et de notre corruption, nous font par conséquent désirer d'en être délivrés, nous placent dans les dispositions où il faut être, et nous portent à faire usage des moyens qu'il faut employer pour obtenir cette délivrance.

Cette même *Ecriture*, *divinement inspirée*, qui est si *utile pour* nous *convaincre* de notre corruption et de notre état de péché, nous enseigne en même temps que cette disposition et ce penchant funestes que nous avons au mal, sont réveillés et excités en nous par la présence de certains objets que le monde nous offre, par les mauvais exemples, les funestes leçons et les perfides sollicitations des amis du monde et des ouvriers d'iniquité. Elle nous apprend que, si l'on ne s'oppose à leur influence, et ne cherche à leur résister, à les combattre et à les vaincre, ils peuvent nous entraîner à toutes sortes d'excès. Mais elles nous apprend aussi quels sont les moyens que nous devons employer et les armes dont nous devons faire usage pour les combattre avec succès, et en rester vainqueurs. Ces moyens sont *la vigilance* et *la prière*, et ces armes, *la parole de Dieu.* (Marc XIV. Ephés. VI). C'est d'elle que Jésus se servit pour résister à toutes les provocations et repousser toutes les offres et toutes les promesses du tentateur. (Matth. IV). Ses disciples peuvent y puiser les mêmes forces et en retirer les mêmes secours. *Par quel moyen le jeune homme rendra-t-il sa vie pure? Ce sera*, dit le Roi-prophète, *en y prenant garde selon la parole de Dieu.* (Ps. CXIX, v. 9). *Cette parole sera comme une lampe qui éclairera ses pas*, et comme *une lumière qui luira dans son sentier.*

(Idem, v. 105). Elle dirigera sa marche au milieu des écueils et des dangers du monde. Si les faux guides dont il est entouré, se prévalant de sa faiblesse, *veulent* le détourner de la voie de la justice et l'*attirer à eux*, cette parole l'avertira, et lui criera, de *ne pas y consentir.* (Prov. 1, 10). Elle l'exhortera à se défier de lui-même, à être toujours en garde contre sa faiblesse, à ne *pas trop présumer de ses forces*, à *veiller et à prier, afin de ne pas succomber aux tentations; car l'esprit est prompt, mais la chair est faible.* (Marc XIV, v. 38). S'il arrive que ses passions ou le monde l'aient entraîné et jeté dans quelques écarts, elle l'invitera *à examiner attentivement sa voie;* elle le pressera de *rebrousser vers les témoignages de l'Eternel, de se hâter* et *de ne pas différer de garder ses commandemens.* (Ps. CXIX, 59, 60). Par les exhortations les plus tendres, par les motifs les plus pressans, les plus propres à faire impression sur son cœur, elle cherchera à le détourner du mal, et le déterminera, s'il peut l'être, à sortir de *la voie qui mène à la perdition*, et dont *toutes les issues aboutissent à la mort et au sépulcre*, pour entrer dans *la voie qui conduit à la vie, et persévérer à la suivre jusqu'à la fin.* (Matth. VII, 13, 14; XXIV, 13).

La plupart des hommes, comme on l'a observé, ne se laissent entraîner et ne se livrent au vice

et au mal que par ignorance ou par erreur; que parce qu'ils ne connaissent pas leurs dangers et leurs suites funestes, ou se font illusion à cet égard. *Le méchant fait toujours une œuvre qui le trompe.* (Prov. XI, 18). Il ne trouve jamais dans le vice les plaisirs et les jouissances qu'il avait osé s'en promettre. Il y trouve toujours au contraire des peines, des douleurs et des maux qu'il n'avait pas prévus, et auxquels il ne s'attendait pas. En l'éclairant sur les dangereux effets et les suites funestes du vice et des excès auxquels il entraîne, souvent sans qu'on le veuille et qu'on s'en doute, les Saintes-Ecritures contribuent donc efficacement à le détourner du mal.

Elles y contribuent encore d'une manière plus directe et plus efficace, en se déclarant en guerre ouverte, en irréconciliable inimitié avec tous les penchans vicieux du cœur de l'homme. Elles n'en tolèrent aucun. Elles les proscrivent tous sans exception. Il semble que les auteurs sacrés ne puissent assez exprimer l'horreur que leur inspirent les grands péchés, tels que l'avarice, l'impureté, l'ivrognerie, l'injustice, l'adultère, le meurtre. Ils disent que *ces péchés ne devraient pas même être nommés parmi les Chrétiens.* (Eph. V, 3).

Mais les Saintes-Ecritures ne se bornent pas, comme on l'a dit de la religion païenne, « à arrêter la main, » et comme les lois humaines, à interdire les actions coupables. Elles descendent

au fond du cœur, elles en pénètrent les replis, elles y portent une main habile et ferme, pour en retrancher la cause du mal et en extirper tous les germes de méchanceté qui, en y prenant racine, souilleraient l'âme et couvriraient la vie d'opprobre.

Plusieurs maximes qui, dans le monde, autorisent l'ambition, l'avarice, l'amour du plaisir, la vengeance, l'orgueil, la cupidité des richesses, *source de tous les maux*, (1 Tim. VI, 10.) sont hautement condamnées et irrévocablement proscrites par les Saintes-Ecritures. Aux yeux du monde, et d'après ces principes, ces sentimens, quelque dangereux qu'ils soient, passent pour innocens, et ne laissent pas d'être approuvés dans plusieurs circonstances. Les Saintes-Ecritures les condamnent et les proscrivent sous quelque forme qu'ils se présentent, sous quelque nom qu'ils cherchent à se déguiser, et à quelque degré qu'on les porte. Elles en prohibent même l'indulgence dans la pensée. Elles veulent, elles ordonnent que leur première impulsion soit arrêtée dès sa naissance. Les yeux, la main, la langue, l'esprit, le cœur, tout ce qui est en nous doit être exempt d'iniquité. Elles insistent surtout sur *la pureté du cœur*, comme étant la source de la chasteté des désirs, de la pureté des actions et de la sainteté de la vie. (Matth. V, XV). Elles commandent de retrancher, sans ménagement,

tout ce qui peut être pour nous un sujet de scandale et une occasion de péché. Rien de ce qui peut servir d'amorce ou d'instrument au mal, ne doit être épargné, fût-il aussi précieux que l'œil, aussi nécessaire que la main. *Si votre main vous fait broncher, coupez-la, et la jetez loin de vous. Si votre œil vous est une occasion de chûte, arrachez-le, et le jetez loin de vous.* (Matth. XVIII, v. 8, 9).

Bien différentes des hommes qui, en reprenant et cherchant à corriger, le font trop souvent avec orgueil, avec un ton d'autorité qui blesse, et un air de suffisance et de supériorité qui révolte, les Saintes-Ecritures, reprennent avec douceur, et cherchent à corriger d'un ton qui prévient et avec une charité qui captive. Elles peuvent être comparées à une mère tendre, éclairée et ferme, qui commence par gagner le cœur de ses enfans, en leur persuadant qu'elle les aime sincèrement et n'a en vue que leur bonheur; qui, après les avoir instruits de leurs devoirs, lorsqu'ils s'en écartent, les reprend avec douceur et avec le plus tendre intérêt; et qui, alors même qu'elle leur reproche le plus vivement leurs torts, et les menace avec le plus de sévérité, le fait encore du ton et avec le cœur d'une mère qui n'attend que l'aveu de leur faute, que leur repentir, leur résolution de se corriger, et leur promesse de changer de conduite, pour les rece-

voir en grâce, les encourager, leur prodiguer ses conseils, leur rendre toute sa tendresse, et presque un redoublement de sollicitude et d'amour. Aussi les Saintes-Ecritures réussissent-elles mieux qu'aucun autre livre à corriger. L'expérience le prouve : tous les autres livres ensemble, quelque nombreux et quelque variés qu'ils soient, n'ont jamais autant fait pour la réformation des hommes, que la Bible seule. Encore a-t-elle été presque toujours entravée, contrariée dans sa divine et souveraine influence. Il semble, on dirait, que les hommes se défiant de sa suprême puissance, aient cru devoir y substituer, ou du moins y joindre la leur. Vains et inutiles efforts! Insensées et souvent coupables tentatives ! Au lieu de servir son action et d'accroître son influence, ils lui ont presque toujours *nui*. C'est lorsqu'elle était dans la primitive église, et depuis qu'elle a été de nos jours livrée à elle-même, qu'elle a produit les plus heureux comme les plus admirables effets. Et si, comme ce livre le promet, et la tendance des choses humaines l'annonce, la réformation religieuse et la régénération morale de notre espèce sont un jour opérées, ce n'est ni aux écrits des sages et des philosophes, ni aux théories et aux systèmes des publicistes, ni aux travaux et aux veilles des prédicateurs, ni à aucun pouvoir humain, mais à la *Bible* qu'on en sera redevable. *C'est là* qu'a

été déposée par l'auteur des choses la *semence incorruptible*, et que se trouve la *source permanente de notre régénération.* (1 Pierre, 1, 23). En faciliter l'acquisition et la lecture, la répandre parmi les hommes, c'est donc employer le moyen le plus efficace pour les convaincre de leur état de péché, et pour les arracher à son funeste empire.

TROISIÈME SECTION.

SUR LEUR MORALITÉ.

Mais l'*Ecriture divinement inspirée*, la *Bible*, ne se borne pas à combattre et à chercher à déraciner tout ce qu'il peut y avoir de vicieux dans le cœur de l'homme : telle qu'un cultivateur soigneux, dont la main laborieuse ne se contente pas de retrancher toute herbe inutile, après avoir arraché de notre cœur toute *racine d'amertume* et de méchanceté, elle y répand des semences de sagesse, de vertu et de sanctification. Elle ne nous enseigne et ne nous exhorte pas seulement à renoncer au vice, *à ôter de devant les yeux de l'Eternel la malice de nos actions*, comme s'exprime un auteur sacré, *à cesser de mal faire;* elle a encore pour but de nous *apprendre* et de nous disposer *à bien faire.* (Esaïe, 1, 10, 17). Utile pour instruire, pour convaincre

et pour corriger, elle l'est de plus pour *former à la justice, afin que l'homme de Dieu soit parfait*, et *bien disposé pour toute bonne œuvre.*

Bien différente des lois et des institutions humaines qui s'attachent surtout et presque uniquement à prévenir et a réprimer le mal, la Bible se propose de plus, et a surtout pour but, de produire le bien. C'est vers ce but excellent que tendent ses instructions, ses préceptes, les exemples qu'elle nous offre, les conseils qu'elle nous donne, ses promesses, ses menaces, tous les moyens si nombreux et si divers dont elle dispose et qu'elle met en œuvre. C'est vers ce but, comme vers un centre unique, que sont dirigées et viennent se réunir toutes les forces et toute l'efficacité de ces moyens divers. On peut dire avec assurance et sans crainte de se tromper, qu'elle ne néglige aucun de ceux qui peuvent produire l'effet qu'elle a en vue et conduire au but qu'elle se propose d'atteindre. Instructions claires et faciles à retenir, préceptes simples et d'une grande étendue, exemples nombreux, divers et propres à faire impression sur nous, motifs puissans, promesses attrayantes, menaces terribles, secours efficaces, rien de ce qui peut agir sur notre esprit et notre cœur n'est oublié, tout est au contraire mis à contribution dans le *Livre par excellence.* Et ce qui seul peut démontrer l'influence et l'effet d'un système, d'un

corps de doctrine, d'une institution quelconque, l'expérience établit d'une manière incontestable l'efficacité des moyens que les Saintes-Ecritures emploient pour *former à la justice*, pour *perfectionner le moral de l'homme* et le *disposer à toute bonne œuvre.*

Pour constater et rendre sensibles les résultats de *cette maîtresse de la vie*, comme l'appelle un ancien auteur, n'allons pas consulter ceux qui se sont faits les ennemis des révélations divines, et qui, comme les juifs le divin Auteur de l'Evangile, *les haïssent sans cause.* (Jean, XV, 25). Ils nient hautement, malgré les faits qui l'établissent, leur salutaire influence. Ne nous adressons pas non plus à ceux qui, sans en avoir le droit, croient pouvoir en interdire la lecture: ils ne se font pas scrupule d'affirmer, contre l'évidence, qu'elle « a produit et continue à produire « plus de mal que de bien » (1). Il n'est pas juste non plus que nous nous en rapportions aux amis de la Bible, qui s'attachent à la répandre et qui en recommandent la lecture : ils sont intéressés

(1) *Cum experimento manifestum sit, si sacra Biblia vulgari linguâ, passim sine discrimine permittantur, plus inde, ob hominum temeritatem, detrimenti quam utilitatis oriri. Index librorum prohibitorum, cum Regulis*, etc. *Regula* IV, imprimé à la suite du Concile de Trente. Voyez aussi la *Lettre encyclique du Pape Léon XII, à tous les Patriarches, Primats, Archevêques et Evêques*, édit. de Paris 1824, chez Adrien Leclere, pages 22, 23.

à dire qu'*elle instruit*, qu'*elle corrige*, qu'*elle forme à la justice et dispose à toute bonne œuvre ;* et ils ne peuvent parler autrement sans se mettre en contradiction avec eux-mêmes. Considérons attentivement ce qui existe autour de nous, et parmi nous ; que notre patrie, l'Europe et le monde entier deviennent l'objet de nos observations. Comparons les pays, les peuples et les individus qui ne connaissent point encore, ou qui ne connaissent qu'imparfaitement les Saintes-Ecritures, avec les pays, les peuples et les individus qui sont éclairés de leur divine lumière, et parmi lesquels leur lecture et leur méditation sont recommandées et en honneur. Cette comparaison suffira seule pour établir leur salutaire influence sur les mœurs (1).

Les voyageurs des divers pays et les missionnaires envoyés chez les peuples païens, pour leur annoncer la *bonne nouvelle*, et les amener à la *connaissance du seul vrai Dieu et de celui qu'il*

(1) « Pour prouver que la sagesse découle des codes sacrés, il suf-» firait, dit un savant professeur, de rappeler l'admiration avec laquelle » cette philosophie si douce, si utile, si propre à tous les besoins, » fut reçue par les Païens eux-mêmes, lorsqu'elle se répandit pour la » première fois ; de comparer les nations qui puisent immédiatement » à cette source pure avec celles à qui il est défendu d'en appro-» cher ; de se souvenir des vertus de nos pères ; enfin, devant des » Français, de citer les noms de Jeanne d'Albret et de Henri IV. » (Discours de M. Alexandre Vincent, dans le premier *Rapport de la Société Biblique de Nismes page* 37).

a envoyé, Jésus-Christ, (Jean XVII, 2.) s'accordent à nous les représenter, nous les montrent, si je puis m'exprimer ainsi, comme plongés dans les plus affreuses superstitions, vivant dans la plus profonde ignorance, même des choses les plus usuelles et les plus nécessaires à la vie, et surtout comme adonnés et se livrant sans retenue à toute sorte de vices. On ne trouve chez eux aucun frein qui réprime les appétis charnels et les passions brutales, aucun lien qui les unisse, aucune loi qui leur commande et qui leur empêche de se détruire. La force parmi eux tient lieu de droit et de justice. Ce que les hommes ont de plus précieux, la liberté et la vie, ne sont comptées pour rien. Ensorte que les Gentils de nos jours sont encore tout-à-fait semblables à ceux du temps de St. Paul. Comme du temps de St. Paul, ils sont encore *remplis de toute injustice, d'impureté, de méchanceté, d'avarice, de malice, pleins d'envie, de meurtre, de querelles, de fraude, de mauvaises mœurs; médisans, calomniateurs, violens, orgueilleux, vains, habiles à inventer de nouveaux moyens de faire le mal, désobéissans à leurs pères et à leurs mères, sans intelligence, sans fidélité, sans affection pour leurs proches, implacables, sans miséricorde. Lesquels*, bien qu'ils aient quelque idée de justice, et qu'ils n'ignorent pas *que ceux qui commettent de telles choses sont dignes de*

mort, non-seulement les font eux-mêmes, mais encore approuvent ceux qui les commettent. (Rom. I, v. 29, 32). Ainsi, comme on l'a dit, l'ignorance et l'erreur, à l'égard de la nature du vrai Dieu et du culte qu'on doit lui rendre, sont toujours accompagnées de l'ignorance des devoirs de l'homme et d'une horrible dépravation de mœurs.

Si des peuples et des individus qui sont encore tout-à-fait *étrangers aux alliances et sans Dieu dans le monde*, nous passons à ceux qui sont éclairés par la révélation, nous reconnaîtrons que leurs lumières, leur civilisation, la sagesse des institutions qui existent parmi eux, et surtout la pureté de leurs mœurs, sont toujours en proportion de la connaissance qu'ils ont des Saintes-Ecritures et des principes régénérateurs qu'elles renferment. Que l'on jette les yeux et fixe son attention sur l'état des divers peuples de l'Europe, et l'on sera de suite frappé de la justesse et de la vérité de cette observation.

Dans cette partie du monde, sans contredit la plus remarquable par ses arts, sa civilisation et ses lumières, se trouve encore un seul peuple qui n'a que quelques notions tronquées et quelques idées défigurées et rendues méconnaissables des Saintes-Ecritures et des vérités qu'elles enseignent; et ce peuple est, de l'aveu de tous les hommes instruits, le plus ignorant, le plus su-

perstitieux, le plus cruel, le plus barbare et le plus dépravé des peuples de l'Europe; celui chez lequel les institutions religieuses et le Gouvernement sont les plus imparfaits, les plus défectueux, et, je ne crains pas de le dire, les moins propres à faire le bonheur du peuple qu'ils régissent.

Un examen attentif et impartial de l'état politique, religieux et moral des autres peuples de l'Europe, auquel nous ne croyons pas devoir nous livrer en ce moment, prouve avec évidence que la sagesse de leurs institutions, la pureté de leur croyance et surtout de leurs mœurs, sont toujours en proportion de la connaissance plus ou moins approfondie qu'ils ont des Saintes-Ecritures et des principes qu'elles renferment. Vainement on tenterait de contester la vérité de cette assertion. Les pièces de conviction sont devant les yeux de tout le monde : les faits parlent, et ils parlent plus haut et d'une manière plus convaincante que ne sauraient le faire ceux qui chercheraient à combattre et voudraient nier une vérité que l'état de l'Europe et du monde entier proclame.

Pour être convaincu de l'heureuse influence qu'exerce la connaissance des *Saintes-Lettres* sur les lumières, les institutions et les mœurs des peuples, on n'a qu'à considérer l'état actuel de l'Angleterre, de la Hollande et de la France, et

à le comparer avec la situation de ces mêmes contrées, il y a trois cents ans. Quiconque fera cette comparaison, sans prévention et avec les connaissances qu'elle exige, sera frappé des progrès rapides qu'elles ont faits, et d'une amélioration sensible et toujours croissante, dans leurs institutions et dans leurs mœurs. A quoi ces progrès et cette amélioration, qu'on ne saurait révoquer en doute, doivent-ils être attribués? si ce n'est à une connaissance plus généralement répandue et plus approfondie des Saintes-Ecritures et des principes qu'elles renferment, qui ont pénétré leurs institutions et sont devenus usuels dans leurs mœurs? (1).

Déjà des écrivains catholiques n'ont pas hésité à dire que les mœurs des chrétiens qui puisent leur croyance dans les Saintes-Ecritures et auxquels leur lecture est recommandée, sont, en général, plus pures que celles de ceux qui la reçoivent des hommes, et auxquels cette lecture est interdite. Ecoutons *Charles Villers;* ce qu'il

(1) « La Bible, dit M. Stapfer, a été jusqu'à ce jour constamment » entravée dans son action bienfaisante; son influence ne s'est libre- » ment exercée que depuis trois siècles, dans une très-petite partie du » globe; et cependant quels prodigieux changemens n'a-t-elle pas opérés » déjà dans la condition intellectuelle, morale et industrielle des peu- » ples qui ont le bonheur de se nourrir de son étude? Et c'est un » faible commencement du bien immense qu'elle promet aux générations » futures. » (11.e *Rapport annuel de la Société Biblique Protestante de Paris*, page 84).

a écrit sur ce sujet, quoique souvent cité, n'est pas encore assez connu, et mérite cependant bien de l'être. Nous allons rapporter ce morceau en entier, parce qu'il est décisif dans la question qui nous occupe.

« Une vérité incontestable, dit-il, c'est qu'il se commet plus de crimes dans les pays catholiques que dans les pays protestans. L'auteur cite beaucoup de faits qu'il a recueillis à cet égard. Il a habité pendant plusieurs années une ville libre de l'Allemagne protestante; à peine a-t-il entendu parler d'un vol ou d'un meurtre dans cette ville et dans le territoire assez étendu qui en dépend. Mais à chaque fois que, durant cet intervalle, il est allé visiter sa famille dans une ville catholique, à-peu-près du même nombre d'habitans, il y a constamment vu le tribunal criminel (présidé par un de ses proches parens) encombré de causes horribles, d'assassinats, de parricides, de faux, de larcins. Au contraire, le duc de *Brunswick* (ceci est écrit en 1805), pendant vingt-cinq ans de règne, n'a pas eu à signer une seule sentence de mort dans ses états, dont la population équivaut à-peu-près à celle d'un département de France. M. *Rebmann*, président du tribunal spécial de Mayence, dans son *Coup-d'œil sur l'état des quatre départemens du Rhin*, assure que le nombre des malfaiteurs, dans les cantons catholiques et protestans, est dans la

proportion de quatre, et même de six à un. A Augsbourg, dont le territoire offre mélange des deux religions, sur 946 malfaiteurs jugés dans le cours de dix années, il ne s'est trouvé que 184 protestans, c'est-à-dire, moins d'un sur cinq. M. *Ferri de St. Constant* dit, en parlant des Quakers : « Leur caractère moral est très-recom-» mandable et digne d'imitation. Il n'y a presque » pas d'exemple de Quaker condamné à mort ou » à des peines infamantes. En 1791, il y avait » plus de vingt ans qu'aucun Quaker n'avait été » assigné à Old-Bayley. » (*Londres et les Anglais*, tom. IV, page 94).

« Telles sont les mœurs des chrétiens évangéliques; on n'en peut dire autant de tous les pays catholiques. L'Italie moderne, on le sait, est comme la patrie de l'assassinat, et Rome en est le chef-lieu ! On imprime de temps à autre, dans cette ville, la liste des malfaiteurs condamnés par les tribunaux, avec leurs noms, leur lieu natal, le genre de leurs crimes, etc. Il vient de me tomber entre les mains une de ces listes, qui comprend du 15 juin au 13 juillet 1805, un peu moins d'un mois. Pendant ce court espace de temps, quatre-vingt-six malfaiteurs ont été condamnés, les uns pour vol, d'autres pour meurtre, viol, etc.; ce qui est effrayant, quand surtout on considère en outre le nombre de crimes qui restent impunis dans l'état romain.

Le célèbre philanthrope *Howard* a remarqué que les prisons d'Italie regorgeaient sans cesse de malfaiteurs. A Venise, il a vu trois ou quatre cents prisonniers dans la prison principale; à Naples, 980 dans la seule prison succursale appelée *Vicaria;* tandis qu'il assure que les prisons de Berne sont presque toujours vides : qu'il n'avait trouvé personne dans celles de Lausanne ni de Bâle, et seulement trois individus en arrestation à Schaffouse. Même observation relativement aux prisons du nord de l'Allemagne et de la Hollande.... « Dans les sept provinces unies, » ajoute-t-il, on compte à peine quatre à six exé- » cutions par année; à Amsterdam, depuis plus » d'un siècle, une seule par an, bien que cette » ville soit peuplée d'environ 250,000 âmes; et » même, dans le cours des deux dernières années, » aucune n'avait eu lieu. » Voilà des faits : « je » m'abstiens, dit M. Villers, et nous nous abste- » nons aussi, d'en tirer la conclusion. » (*Essai sur l'Esprit et l'Influence de la Réformation de Luther*, note sur la page 237 de la 3.e édition).

« Déjà M. Charles Villers, dit un autre écri- » vain, aussi catholique, prouve d'une manière » évidente, qu'en général les mœurs des peuples » protestans sont beaucoup plus pures que celles » des catholiques; c'est aussi ce que m'a confirmé » l'observation la plus impartiale. J'ai eu occasion » de comparer les unes avec les autres, et le » résultat a été en l'honneur des protestans. »

« Cet exemple, non équivoque de bonnes » mœurs, je l'ai vu moi-même, ajoute-t-il, après « avoir cité Villers, sur le territoire français. » L'arrondissement d'Uzès, département du Gard, » se trouve divisé en deux parties bien distinctes, » quant à la religion ; l'une catholique, vers le » Rhône, l'autre protestante, vers la rivière du » Gard. J'eus occasion, en 1806, d'y faire quel- » que séjour ; le Président du tribunal de cet » arrondissement m'apprit que sur dix procès, » il y en avait au moins neuf concernant les » catholiques. Quelle différence glorieuse! » (*Vœux d'un Solitaire des Pyrénées, pour la réunion des cultes*, par M. de *Saint-Amand*, page 182).

Si aux faits déjà recueillis, aux observations déjà enregistrées, et au témoignage de ces hommes non suspects sur cette matière, il nous était permis de joindre les nôtres, nous dirions que le département que nous habitons donne lieu à des observations analogues : Sa population est de 300,000 âmes ; 40 mille environ professent la religion réformée ; et cependant, sur 169 malfaiteurs condamnés à la peine capitale, depuis le commencement de ce siècle, on ne compte qu'un seul protestant. Les prisons nouvellement construites au chef-lieu, sur 45 détenus, n'en renferment qu'un seul qui appartienne à ce culte (1). D'après ce calcul, on peut supposer

(1) Encore est-il étranger au département et n'a-t-il été condamné

que, si ce département n'était habité que par des protestans, le nombre des condamnés à la peine de mort, depuis vingt-deux ans, au lieu d'être de 169, serait beaucoup moindre, et celui des détenus, au lieu d'être de quarante-cinq, ne serait que de sept à huit. Notable et glorieuse différence! A quoi devrait-elle attribuée? A la lecture, à la connaissance des *Saintes-Lettres*, et aux principes sanctifians de cette *Ecriture divinement inspirée, qui est utile pour instruire, pour convaincre, pour corriger, pour former à la justice, et pour disposer à toute bonne œuvre.* Encore s'en faut-il de beaucoup que la lecture et la connaissance des Saintes-Ecritures soient aussi générales parmi les Protestans de cette contrée, qu'il serait à désirer qu'elles le fussent. S'il en était ainsi, nous sommes persuadés qu'au lieu de sept à huit détenus, il y en aurait beaucoup moins; et qu'il n'y aurait vraisemblablement pas eu une seule condamnation à la peine de mort (1).

qu'à quelques mois de prison, pour avoir, étant ivre, manqué aux justes égards qu'il devait à un Maire de campagne, sans le reconnaître. (Mars 1823).

(1) Le Procureur du Roi près la cour d'assises de ce même département disait, il y a quelque temps, à l'un de mes amis, qui me l'a rapporté tout récemment : « Je ne connais pas d'une manière exacte » le canton que vous habitez; mais ce que je sais bien, c'est qu'il n'en » est pas un autre dans l'Ardèche qui offre si peu d'affaires criminelles. » Depuis que j'exerce ici les fonctions du ministère public, il ne s'en

Les faits que nous venons de citer et le calcul que nous venons de faire sont faciles à vérifier : s'ils sont faux ou seulement inexacts, rien n'est plus aisé que d'en démontrer la fausseté ou l'inexactitude. Nous ne craignons pas de provoquer à cet égard les recherches, l'examen et la décision des personnes instruites et impartiales.

Si, après avoir considéré l'influence de la lecture et de la connaissance des Saintes-Ecritures sur les mœurs des associations et des peuples, nous considérons cette influence sur celles des particuliers, trouverons-nous les mêmes résultats? Cela doit être : ce qui influe en bien sur les nations en masse, doit influer de même sur les individus qui les composent. Seulement cette influence est plus difficile à reconnaître et à constater. Essayons cependant de l'établir, en nous appuyant encore sur l'expérience.

Je ne pense pas qu'on puisse nier, d'abord, que ce qu'il y a jamais eu de plus recommandable parmi les chrétiens de tous les siècles, ne se soit fait remarquer par la lecture des Saintes-Ecritures et par une connaissance plus ou moins

» est présenté qu'une seule. » Après avoir entendu les observations de cet ami, sur les circonstances atténuantes de cette affaire.... « Cela est » si vrai, ajouta-t-il, que j'ai conclu moi-même à l'acquittement de » l'accusé. » Il est remarquable que les Protestans sont peut-être, proportion gardée, plus nombreux dans ce canton que dans aucun autre du département.

approfondie des vérités qu'elles enseignent, des devoirs qu'elles prescrivent, des craintes qu'elles inspirent, des espérances qu'elles donnent. Aussi long-temps qu'on ne pourra citer une seule exception, je croirai que c'est à cette source de tout bien que les hommes les plus vertueux, les plus célèbres par les beaux exemples qu'ils donnèrent et les services qu'ils rendirent à l'humanité ou à leur patrie, ont puisé leurs lumières les plus pures, leurs principes les plus sages, leurs inspirations les plus sublimes. Jusqu'à ce qu'on en ait indiqué une autre cause satisfaisante, je croirai que c'est dans les motifs que le christianisme fournit, et dans les espérances qu'il donne, qu'ils puisèrent leur héroïque constance à *poursuivre*, souvent au travers de nombreux et puissans obstacles, *la course* qu'ils s'étaient proposée, ou plutôt *qui leur était proposée dans l'Evangile.* (Héb. XII, 1). Je crois, par exemple, que c'est à la lecture assidue et à une profonde *connaissance des Saintes-Lettres,* que la France est redevable de ses Vincent de Paul, de ses Fénélon, de ses Belsunce; et l'Angleterre de ses Howard, de ses Clarkson, de ses Bogue, de ses Owen, de ses Hughe, de ses Teigmouth, de ses Wilberforce, et de leurs nombreux imitateurs. Je crois que c'est à elles que nous devons en particulier, nous Français, le meilleur de nos Rois, les plus intègres et les plus fidèles de nos Minis-

tres, le plus sage de nos Guerriers, le plus pur et le plus honorable de nos Hommes de Cour. Ceci pourrait surprendre quelques personnes, leur sembler difficile à croire, et serait peut-être révoqué en doute par d'autres, si nous ne nous hâtions d'en fornir les preuves. Heureusement cela est aisé, et ces preuves sont incontestables.

L'illustre, la digne mère et les sages instituteurs de notre bon, de notre grand, de notre sublime Henri ! l'élevèrent, dès ses plus tendres années, *dans la connaissance des Saintes-Lettres* et dans les principes du plus pur christianisme (1). Et nous pensons, et n'hésitons pas à dire que c'est à cette éducation, digne d'être à jamais proposée pour modèle de l'éducation des Princes, que doivent être attribuées, en grande partie, ses excellentes qualités et surtout la sage, l'admirable et si glorieuse conduite qu'il tint lorsqu'il était à la tête des armées, et pendant le

(1) On sait que Henri IV fut élevé sous les yeux de Jeanne d'Albret, son illustre mère, par un protestant plein de zèle, ou, comme dit Péréfixe, *tout-à-fait Huguenot*. Il se nommait *Florent Chrétien*. Le même historien dit de Henri IV : « Il *avait lu et étudié l'Ecriture-* » *Sainte. Il prenait plaisir à l'ouïr expliquer*, et *souvent il en tirait* » *des comparaisons dans ses discours.* » Voyez son *Histoire*, à l'article ayant pour titre : *Recueil de quelques belles actions et paroles mémorables du Roi Henri-le-Grand, lesquelles n'ont point été insérées en sa vie*, qui se trouve à la fin de cette histoire.

temps hélas ! trop court qu'il occupa le beau trône de France.

Ses deux plus illustres amis, *Sully* et *Mornay*, furent élevés d'après la même méthode et dans les mêmes principes. L'un et l'autre firent, jusqu'à la fin de leur vie, une lecture assidue et une étude attentive des Saintes-Ecritures; et jusqu'à ce qu'on leur ait assigné une autre cause plus légitime, et montré que c'est à elle qu'on doit les attribuer, je ne saurais m'empêcher de croire que c'est dans cette lecture et dans cette étude qu'ils puisèrent ce zèle pour le bien public, cette intégrité et cette fidélité à toute épreuve, dont ils donnèrent de si glorieux et de si constans exemples, qui les ont rendus dignes d'être proposés pour modèles à tous leurs successeurs.

Personne n'ignore que notre grand *Turenne* fut élevé, un peu plus tard, dans les mêmes principes, et reçut une éducation pareille à celle de Henri IV et de ses deux illustres amis. Les Saintes-Ecritures qu'on lui avait fait étudier et qu'on l'avait exhorté à lire dans son enfance, furent, jusqu'à sa mort, le sujet de ses lectures et l'objet de ses méditations; et, jusqu'à la preuve du contraire, je croirai que c'est à son éducation et à cette lecture qu'on doit surtout faire honneur de ses vertus si pures, à-la-fois si modestes et si éclatantes, et qui sont devenues si célèbres par le talent de ses panégyristes.

On sait que *Montausier* avait eu les mêmes maîtres, et reçu une éducation pareille à celle de Turenne, avec lequel il eut plus d'un trait de ressemblance. Nul doute que ce ne soit à cette éducation et à la lecture habituelle et constante des Saintes-Ecritures que doivent être attribuées les honorables dispositions, la noble conduite et les vertus qui le firent remarquer de son siècle et l'ont rendu recommandable à la postérité. Mais si l'on ne partageait pas cette opinion, qu'on ouvre l'*Oraison funèbre* de cet illustre seigneur, par l'éloquent prélat, qui fut au nombre de ses amis, on y lira, sur la fin, ce passage très-remarquable : « D'où puisait-il » toutes ses lumières? De la loi qui en est la » source éternelle. *Il avait lu cent treize fois le Nouveau-Testament de Jésus-Christ avec applica-* » *tion et avec respect*..... Les premiers chrétiens » faisaient autrefois enterrer avec eux les livres » des évangiles, portant jusque dans le tombeau » le trésor de leur foi et le gage de leur résur- » rection éternelle ; et celui que nous louons au- » jourd'hui les tint jusqu'à sa mort entre ses » mains, et voulut expirer, pour ainsi dire, dans » le sein de la vérité et de la miséricorde de » Jésus-Christ. »

Je sais qu'on a reproché et presque voulu faire un crime à ces hommes illustres, d'être nés dans le sein de la réforme, et d'avoir été

élevés dans les principes de ce qu'on appelait et appelle encore aujourd'hui l'*Hérésie* (1). Ils n'ont point à en rougir, et leur mémoire n'a point à s'en plaindre, puisque c'est à leur éducation et aux doctrines qu'on leur inculqua, dès leur enfance, qu'ils doivent en grande partie leurs plus beaux titres de gloire. Heureuse *hérésie*, que celle qui inspire à ceux qui naissent dans son sein et sont élevés d'après ses principes, de si beaux sentimens et une si louable conduite ! S'il existe une hérésie qui exerce sur ses élèves et ses disciples une si salutaire influence, il est à désirer qu'elle se propage de plus en plus, et devienne générale parmi les hommes !

Si telle a été l'influence de la lecture et de la connaissance des Saintes-Ecritures sur les sentimens, la conduite et les mœurs de ces grands du monde, dont les noms et les exemples sont « conservés dans des monumens publics, et vivent dans l'histoire ; » cette influence doit être la même sur les sentimens, la conduite et les mœurs du simple peuple et du commun des hommes. Mais cette influence est beaucoup plus difficile à constater, parce que, comme on l'a dit, « leurs vices ou leurs vertus sont obscurs com-

(1) Voyez les *Oraisons funèbres de Montausier et de Turenne*, par Fléchier, au commencement.

» me leur destinée, et meurent d'ordinaire avec » eux » (1). Nous pouvons toutefois juger des heureux effets que cette lecture et cette connaissance ont déjà produits et produiront à l'avenir, par ceux qu'elles produisent de nos jours. Partout on se loue de l'heureuse influence des Sociétés Bibliques sur les mœurs. En répandant les Saintes-Ecritures, elles semblent répandre toutes les qualités et toutes les vertus qu'elles recommandent, « la fermeté résignée dans le malheur, la « modération qui cherche à rendre la prospérité » utile aux autres, la sage économie qui pros- » crit le luxe et dirige le travail, et la libérale » charité qui, de ses mains ouvertes, laisse échap- » per les bienfaits, la sérénité de l'âme, la con- » corde, l'ordre, la sagesse, en un mot tout ce » qui peut rendre l'homme utile à lui-même et » aux autres, tout ce qui peut former de bons » pères, de bons fils, de bons citoyens » (2).

Qui n'a pas ouï parler des heureux effets produits par la lecture des Saintes-Ecritures, dans les prisons en Angleterre? Qui n'a pas admiré les merveilleux changemens que cette lecture a opérés dans celle de Newgate, à Londres, par

(1) Massillon, *Petit Carême*, dans le sermon sur *les exemples des grands*, qui est le premier.

(2) Voyez le premier *Rapport de la Société Biblique de Nismes*, page 36.

les soins d'une femme pieuse, ou plutôt d'un ange sous la figure d'une femme, de Madame *Fry* (1)? Il n'est pas jusque dans nos bagnes où l'on n'ait reconnu la salutaire influence de cette lecture sur la conduite de ceux que la justice humaine y envoie expier leurs crimes (2). Tant il est vrai que *nous sommes régénérés*, comme dit St. Pierre, *non par une semence corruptible*, par aucun principe, aucune institution et aucun secours humains, mais *par une semence incorruptible, par la parole de Dieu, qui vit et subsiste à toujours.* (1 Pierre I, v. 23).

« Sur cette matière inépuisable, rien de mieux n'a été dit que la réponse donnée par un juif à un des 650 commissaires-collecteurs, gratuitement employés en 1814, pour la cause biblique, dans la capitale de l'Angleterre. En tournée pour visiter les habitans de son quartier, et pour s'enquérir spécialement des besoins de Bibles parmi les pauvres, ainsi que de leur disposition à y satisfaire, chacun selon ses moyens, un des commissaires de la Société Biblique auxiliaire de Southwark n'avait pu s'empêcher de témoigner à un membre de la Synagogue sa surprise de

(1) Voyez l'*Histoire de la secte des Amis, par Mad. Adèle Duthon*, et en particulier le morceau très-intéressant qui termine cet ouvrage.

(2) Voyez l'*Appendice* du III.e Rapport de la Société Biblique de Paris, pag. 55 et 56.

l'empressement avec lequel il avait contribué à une œuvre si peu conforme en apparence à ses principes et à ses intérêts; l'Israélite répliqua avec vivacité: « Je souscris très-volontiers, parce » que je me suis aperçu que les Chrétiens qui » lisent leur Bible, sont de meilleures gens que » ceux qui ne la lisent pas » (1).

Quel est le chrétien de bonne foi, à portée d'observer l'influence de la lecture des Saintes-Ecritures, qui ne partage l'opinion et n'appuie de son suffrage la réponse de ce membre de la Synagogue?

Et l'on ne doit pas être surpris que cette influence soit telle. Ce qui serait surprenant et devrait véritablement étonner, c'est qu'elle fût autre. Mais tandis qu'il est, et qu'on cite une multitude de personnes de toutes les classes sur lesquelles la lecture des Saintes Ecritures a exercé et exerce journellement la plus heureuse influence, on ne peut en citer une seule sur laquelle cette lecture ait influé en mal. Et s'il est vrai qu'il en existe de telles, ce ne sont que des personnes dont l'esprit était déjà gâté, le cœur déjà corrompu, et dont *le Dieu de ce siècle avait aveuglé l'entendement, afin qu'elles ne fussent pas éclairées par l'éclatante lumière du glorieux Evangile de Jésus-Christ, qui est l'image de Dieu.*

(1) Voyez le II.e *Rapport de la Société Biblique de Paris*, p. 91, 92.

(11 Cor. IV, v. 3, 4). Ce n'est que pour de telles personnes que les *Saintes-Ecritures* en général et l'*Evangile* en particulier, *qui sont la bonne odeur de Christ à Dieu, à l'égard de ceux qui se sauvent, deviennent un poison mortel qui les tue.* (11 Cor. II, 15, 116). Quant à ceux qui les lisent, qui *les méditent*, et *persévèrent dans cette lecture et dans cette méditation*, sans prévention et sans dispositions qui leur soient contraires, les Saintes-Ecritures sont pour eux un remède efficace qui guérit leurs âmes, un aliment salutaire *qui les fait vivre*, et la *semence de leur régénération.* Elles éclairent leur esprit, elles échauffent et purifient leur cœur, elles les remplissent d'amour pour Dieu et de charité pour les hommes. Après les avoir *convaincus* de leur état de péché et de corruption naturelle, non-seulement elles *les corrigent*, mais encore elles *les forment à la justice et les disposent à toute bonne œuvre.* Après leur avoir appris à *renoncer à la superstition, à l'impiété* et *aux passions du monde, elles leur enseignent et les disposent à vivre dans ce présent siècle, selon la tempérance, la justice et la piété, dans l'attente du bonheur qu'elles nous font espérer, et de la glorieuse apparition du grand Dieu et de Jésus-Christ notre Sauveur*, qu'elles nous annoncent. (Tite II, v. 12, 13).

Et qu'ils sont admirables les sentimens, la

conduite et les mœurs de celui qui prend toujours les Saintes-Ecritures pour son guide et son régulateur ! On n'en trouve le modèle que dans l'auteur de l'Evangile, et, autant que le comporte notre nature, dans ses premiers disciples. Un tel homme est plein d'*horreur pour le mal*, et s'attache fortement, *se colle*, selon l'expression de l'Apôtre, *au bien.* (Rom. XII, 9). Il s'applique à bannir de son cœur tout ce qui pourrait être pour lui une occasion de péché et une amorce au mal. Convaincu de sa faiblesse, il est attentif sur lui-même, et toujours en garde contre elle. *Il veille et prie, afin de ne pas s'exposer aux tentations, de peur d'y succomber.* (Marc XIV, 38). *Il recherche l'Éternel et sa force ; il cherche continuellement sa face.* (Ps. CV, 4). Il ne cesse d'implorer son puissant secours. *Il aime Dieu de tout son cœur, de toute son âme et de toute sa pensée.* (Matth. XXII, 37). *S'approcher de lui est son plus grand bien.* (Ps. LXXIII, 28). Lui plaire et se rendre agréable à ses yeux est le grand but qu'il se propose. Ses plus douces jouissances *sont de faire sa volonté ;* (Jean IV, 34.) *et garder ses commandemens est son tout.* (Ecclés. XII, 13). Il est plein de reconnaissance pour les biens que Dieu lui envoie. Dans les épreuves qu'il lui dispense, il est résigné, et *la confiance qu'il a mise en lui* ne l'abandonne jamais. On l'entend dire alors : *C'est*

l'Eternel, qu'il fasse ce qui lui semblera bon! (1 Samuel III, 18). *Et quoi! nous recevrions les biens de la main de Dieu, et nous n'en recevrions pas les maux?* (Job II, v. 10). *Mon Père! s'il est possible que ce calice passe loin de moi! Toutefois, non point comme je veux, mais comme tu veux! Que ta volonté soit faite!* (Matth. XXVI, 39, 42). Alors, comme dans toutes les circonstances, il *porte les yeux sur l'auteur et le consommateur de sa foi;* (Héb. XII, 2.) et, les regards fixés sur ce divin modèle, il s'efforce, avec une constante application, de suivre ses immortelles traces.

Plein d'amour et de reconnaissance pour Dieu, *qui est le Père de tous les hommes*, (Ephés. IV, 6.) il les considère tous comme ses frères, et les *aime*, selon que ce Père commun le veut et l'ordonne, *comme lui-même.* (Matth. XXII, 39). Non-seulement il évite de leur faire aucun mal, mais encore il leur fait et leur souhaite toute sorte de biens, selon les diverses circonstances où ils se trouvent. Il compâtit à leurs maux, et prend part au bien qui leur arrive. *Joyeux avec ceux qui sont dans la joie, il pleure avec ceux qui pleurent.* (Rom. XII, 15). *Il fait part de son pain à ceux qui ont faim,* et *donne à boire à celui qui a soif.* Il *recueille celui qui est étranger,* et *revêt celui qui est nu.* Il *prend soin des malades* et *visite les prisonniers.* (Matth. XXV). Les

veuves et *les orphelins, dans leurs afflictions, ont* aussi *part à ses secours* et *à ses soins.* (Jacq. I, 27). Il *ne rend à personne le mal pour le mal;* (Rom. XII, 17.) au contraire, il *pardonne sincèrement*, comme il désire d'*être pardonné.* (Matth. XVIII, 35). *Quand on lui dit des injures, il n'en rend point;* et, *lorsqu'on lui fait du mal, il n'use point de menaces, mais s'en remet à celui qui juge justement.* (1 Pierre II, 23). Sa charité s'étend à tous les hommes et les embrasse tous, sans exception. Les différences de pays, de croyance, de culte et de condition, qui divisèrent trop long-temps les hommes et les rendirent étrangers les uns aux autres, n'existent plus pour lui. Il n'y a plus pour lui *ni Grec, ni Juif; ni circoncis, ni incirconcis; ni barbare, ni Scythe*; *ni esclave, ni libre.* (Colos. III, 11). Partout où il existe des hommes, il y voit des frères, souvent moins favorisés par le Père commun que lui-même; et il éprouve le désir, il brûle, en quelque sorte, de les rendre participans des faveurs et des biens qu'il en a reçus, et de ceux qu'il en attend. Le bien qu'il leur souhaite et cherche à leur faire n'a donc pas uniquement pour objet le *corps qui se corrompt, et cette vie qui passe*, mais aussi *l'âme* qui subsiste à toujours, et la vie qui ne doit jamais finir.

Tandis qu'il est animé de pareils sentimens et tient une telle conduite envers ses semblables,

il ne néglige point ce qui le touche personnellement. Tout ce qui peut accroître le contentement de son esprit, la joie de son cœur et faire du bien à son âme, est l'objet de ses recherches et de ses vœux. Convaincu qu'*il n'y a point de paix pour le méchant*, (Esaïe XLVIII, v. 22.) qu'*il est* au contraire *poussé loin et n'a point de consolation dans ses maux*, (Prov.) il évite avec le plus grand soin ce qui pourrait nuire aussi essentiellement à son bonheur. Sachant aussi par sa propre expérience, que *c'est une joie au juste de faire ce qui est droit*; (Prov. XXI, 15.) et qu'*il y a un grand salaire dans l'observation des lois divines*, (Ps. XIX, 12.) rien n'est capable de le détourner des sentiers de la justice. Plein d'aversion pour le péché, *il aime mieux souffrir avec les enfans de Dieu*, que *de jouir pour un peu de temps de ses prétendues délices.* (Héb. XI, 25). Il préférerait même plutôt mourir que d'abandonner la route du devoir et de la vertu, qu'il sait être celle de la joie, de la paix et du bonheur.

On dira peut-être, qu'un tel homme n'a jamais existé. Il se peut. Mais on ne saurait nier que les Saintes-Ecritures n'aient pour but d'en former de semblables et qu'elles n'y soient propres; que Jésus-Christ n'ait réalisé cet idéal de perfection, et que ses disciples n'en aient approché, autant du moins que cela est possible aux hommes.

C'est vers cette perfection qu'ont tendu, avec plus ou moins de succès, une multitude de chrétiens, dans tous les âges. C'est à *cet état d'un homme parfait, à cette hauteur de la parfaite stature de Christ*, que de milliers de ses disciples s'efforcent de nos jours *de parvenir*. (Ephés. IV, 12). Mais le monde ne les connaît point, parce qu'ils vivent pour l'ordinaire dans le silence et la retraite. Un bien plus grand nombre s'y appliqueront encore dans la suite des siècles; et le monde ne les connaîtra pas non plus, parce que, de même que le vice se plaît au grand jour, et que la méchanceté aime le fracas, de même aussi la piété chérit le calme, et la vertu se plaît et s'exerce dans le silence. « Les éclairs et » le tonnerre du ciel s'annoncent à la terre par » leur étincellement et leur bruit : le soleil pour- » suit sans ébranlement sa carrière, et répand » silencieusement ses bienfaits. »

QUATRIÈME SECTION.

SUR LEUR BONHEUR.

Avoir montré que les Saintes-Ecritures sont très-propres à rendre les hommes plus instruits et meilleurs, c'est déjà avoir prouvé par là même qu'elles contribuent puissamment à leur

bonheur. Mais afin de mettre cette vérité dans un plus grand jour, et de la rendre plus sensible pour tous, arrêtons-nous encore quelques instans à considérer l'influence que les lumières qu'elles donnent, les dispositions qu'elles inspirent, les vertus qu'elles recommandent, en un mot *le caractère* qu'elles ont pour but de former aurait sur le bonheur du genre humain, s'il venait à prévaloir. Qu'il me soit permis de transcrire ici un fragment de l'ouvrage si estimable du docteur Bogue, où cet intéressant sujet se trouve traité avec une supériorité de talent et de vues que je ne saurais atteindre.

« Que dans l'individu qui est moulé sur ce caractère, (celui que les Saintes-Ecritures ont pour but de former) il doive produire la tranquillité, la satisfaction, la paix, sentimens qui résultent de son espérance en l'amour de Dieu, de l'empire qu'il a pris sur ses mauvais penchans, de l'exercice des affections saintes et de la pratique des plus nobles principes, c'est ce que tout homme en état de juger de la nature du cœur humain, accordera sans peine (1). Que tous les membres d'une famille soient animés de ces dispositions, elle devient le séjour de l'amour et de la joie. Une ville, remplie de citoyens de la même

(1) Je me sers de la traduction imprimée à Paris, en 1803, la seule je crois, qui existe dans notre langue.

trempe, sera une sainte confrérie, où l'harmonie règnera, et un commerce réciproque de bons offices donnera aux relations de société et de voisinage, un agrément indicible. Une contrée qui serait peuplée d'habitans de ce caractère, offrirait le tableau d'une scène de félicité telle que le monde n'en vit jamais de pareille. Tous rempliraient avec fidélité les devoirs de leur situation respective; tous feraient paraître leur intégrité dans leurs affaires, chercheraient le bien général, et feraient ensorte de le faire résulter du bien de chacun. Là, seraient la paix, l'union, l'abondance, le contentement, l'amour de l'ordre, et la vénération pour les institutions sociales, parce qu'elles sont fondées sur l'équité, et qu'elles tendent également au bien de tous. Là, seraient le respect et l'affection pour les chefs du Gouvernement, parce qu'amis de la justice, ils gouverneraient dans la crainte de Dieu. Là, seraient inconnues la tyrannie, l'insubordination, l'anarchie. »

« Oh! que l'Europe n'est-elle peuplée d'hommes de ce caractère! On y disputerait à qui serait le premier à détruire toute nouvelle occasion de guerre, à qui aurait l'honneur de poser les fondemens d'une réconciliation perpétuelle. La paix deviendrait inébranlable; car l'orgueil, l'avarice, l'ambition, le ressentiment, l'amour de la gloire, la frénésie de la domination, ne siégeraient plus

dans les cabinets. La droiture, la bienveillance, la compassion pour le malheur, seules assises dans les conseils, parleraient sans cesse le langage de la philanthropie. Les hommes s'embrasseraient comme frères, toutes les semences de guerre seraient neutralisées dans le cœur humain, et le vœu constant de l'Evangile se trouverait accompli. »

« S'abstenir de toute injustice ne suffirait pas à des hommes de cette trempe. N'étant plus possédés du mauvais démon faussement appelé patriotisme, qui leur a appris et les a poussés à chercher l'élévation de leur propre pays dans la ruine des autres, ils regarderaient comme un devoir, comme un plaisir d'aider à leur bonheur et à leur prospérité réciproques. Au lieu d'être, comme nous l'avons vu naguère, l'une pour l'autre un sujet de malédiction, les nations se béniraient tour-à-tour, et, suivant l'esprit de l'Evangile, elles auraient pour le pays de leurs voisins le même amour que pour le leur propre. Lorsqu'il se présenterait de nouveau quelqu'une de ces causes qui ont assez récemment inondé l'Europe d'un déluge de sang, l'amour du christianisme, une indulgence réciproque, l'oubli des injures, le retour du bien pour le mal, et les représailles des bienfaits pour les injustices, rendraient les liens de la paix et de l'amitié plus serrés, plus forts qu'ils ne l'étaient auparavant. »

« Mais l'influence de ces divins principes s'étendrait encore bien plus loin. L'Asie, l'Afrique, l'Amérique se réjouiraient de cette métamorphose opérée dans les Européens. Au lieu de voir des étrangers exclusivement avides de lucre, ne cherchant, par tous les moyens, qu'à étendre leur puissance et leur commerce, les Peuples de ces pays ne verraient que des hommes qui agiraient en frères, aussi empressés de procurer aux autres des avantages que d'en recevoir eux-mêmes, et plus occupés de leur faire du bien que d'envahir leurs richesses. Ils seraient étonnés de cet agréable changement, et ils concluraient que les principes qui portent les hommes à se conduire ainsi, émanent de Dieu. Pendant que les bienveillans Européens travailleraient à leur faire du bien et à les rendre heureux, ils demanderaient avec empressement: « D'où procède un » changement aussi remarquable. Au commen- » cement vous n'étiez que des brigands. Nous » ne vous voyons qu'avec horreur. Vous nous » enleviez notre or, notre territoire, même nos » personnes. Maintenant, vous êtes des Anges. » Votre but principal est de répandre sur nous » vos bienfaits. D'où avez-vous tiré ces principes » qui vous ont rendus de nouvelles créatures? » Les Européens répliqueraient : « Lisez ce livre, » (en leur mettant la Bible entre les mains). Nous » l'avons traduit en votre langue, afin que vous

» puissiez, comme nous, puiser, dans l'usage » que vous en ferez, la sagesse, la vertu et le » bonheur. » Sur-le-champ ils saisiraient ce livre; ils le liraient, ils deviendraient aussi *sages à salut, par la foi en Jésus-Christ;* et le bonheur que ce livre répand, le monde entier en jouirait. Les armes ne seraient plus nécessaires. Les magasins se rempliraient, les arsenaux se videraient. « Que nos yeux, diraient-ils, ne voient plus ce » spectacle qui déchire le cœur. » Convertissez ces épouvantables canons en instrumens d'agriculture; ces balles meurtrières en bêches et en hoyaux. De ces épées, faites-en des socs; de ces lances, faites-en des faucilles. Que le genre humain vive en paix! Les relations, en s'étendant, donnent de l'intensité aux affections. Partout où un homme rencontre un homme, il rencontre un frère. Lorsque l'amour de Dieu et l'amour des hommes règnent, ils engendrent la justice, l'harmonie, la bienveillance et la joie. »

« Dira-t-on que ce n'est ici qu'un rêve digne de l'Utopie? On accordera néanmoins que c'est un beau rêve, mais qu'il n'est pas le résultat naturel de l'influence des principes du christianisme sur le cœur. Celui qui croit à la divinité des Ecritures, ne regarde pas l'ordre des choses qui vient d'être décrit comme un tableau d'imagination. L'exacte représentation qui en a été entreprise, concorde avec les prédictions de l'an-

cien et du nouveau Testament, qui prophétisent et décrivent clairement l'entier établissement de la connaissance de Dieu, de la vertu et du bonheur sur la face de toute la terre, par le règne de l'Evangile de Jésus-Christ sur le cœur de l'homme. » Qu'on lise attentivement les chapitres II.e et XIe d'Esaïe, le IV.e de Michée, et les derniers du livre des Révélations de l'Apôtre, et l'on y verra une description prophétique très-circonstanciée d'un ordre de choses tout-à-fait semblable à celui qu'on vient de décrire. »

Il arrivera aux derniers jours, dit Esaïe, *que la montagne de la maison de l'Eternel sera affermie au sommet des montagnes, et élevée au-dessus des collines, et toutes les nations y accourront en foule. Plusieurs peuples y viendront, en disant: Venez, montons à la montagne de l'Eternel, et à la maison du Dieu de Jacob; il nous instruira de ses voies, et nous marcherons dans ses sentiers... Il jugera les nations, et convaincra d'erreur plusieurs peuples. Alors ils forgeront de leurs épées des socs, et de leurs hallebardes des faucilles. Un peuple ne tirera plus l'épée contre un autre peuple; et ils ne s'adonneront plus à la guerre. Venez, ô maison de Jacob, et marchons à la lumière de l'Eternel! L'orgueil des hommes sera humilié, et les hommes qui s'élèvent seront abaissés; et l'Eternel sera seul élevé en ce jour-là. Et quant aux idoles, elles tomberont toutes... En ce jour-là,*

l'homme jettera aux taupes et aux chauve-souris ses idoles d'or et ses statues d'argent qu'il s'était faites pour les adorer. (Esaïe II, v. 2, 5, 17, 18, 20). *Le loup demeurera avec l'agneau, et le léopard se couchera auprès du chevreau. Le veau, le lion et la brebis seront ensemble, et un petit enfant les conduira. L'enfant qui est encore à la mamelle se jouera sur le trou de l'aspic, et celui qui vient d'être sevré mettra la main au trou du basilic : on ne nuira, on ne fera aucun mal à personne dans toute l'étendue de ma sainte montagne, parce que la terre sera remplie de la connaissance de l'Eternel, comme le fond de la mer des eaux qui le couvrent. Car en ce jour-là, le rejeton d'Isaï sera exposé comme un étendard aux yeux de tous les peuples, et les nations viendront lui offrir leurs prières. Alors le Seigneur étendra encore une fois sa main, pour rassembler le résidu de son peuple, qui sera demeuré de reste en Assyrie, en Egypte, à Patros, à Cus, à Hélam, à Scinhar, à Hamatth, et dans les îles de la mer. Il élèvera l'enseigne parmi les nations; il rassemblera les fugitifs d'Israël; et recueillera des quatre coins de la terre ceux de Juda qui auront été dispersés. La jalousie d'Ephraïm sera détruite, et les ennemis de Juda périront. Ephraïm ne sera plus jaloux de de Juda, et Juda n'opprimera plus Ephraïm.* (Esaïe XI, v. 6, 13). *Chacun se reposera sous sa vigne et sous son figuier,*

sans avoir aucun ennemi à craindre : car la bouche de l'Eternel des armées a parlé. (Michée IV, 4). *Je hâterai ceci en son temps*, dit l'Eternel. (Esaïe LX, 22).

Croyons que *les choses qui ont été dites de la part du Seigneur auront leur accomplissement;* (Luc I, 45.) et regardons les Sociétés Bibliques comme le moyen le plus efficace, entre les mains de la Providence, pour amener ces jours de lumière, d'union, de justice, de paix et de bonheur qui nous sont annoncés, et si clairement décrits dans *le Livre par excellence.*

Et que n'aurions-nous pas encore à dire de l'influence des Sociétés Bibliques sur le bonheur des hommes, si nous voulions considérer en détail les consolations que les Saintes-Ecritures offrent, et que ces Sociétés mettent à la portée de chacun ! C'est bien surtout sous ce rapport, que la Bible est le *Livre par excellence.* Tous les autres livres, à moins qu'ils ne puisent dans celui-là, ne *nous donnent que des consolations vaines*, (Zacharie X, 2.) et peuvent être appelés à juste titre *des consolateurs fâcheux.* (Job XVI, 2). La Bible seule nous fournit un baume souverain pour toutes les plaies, si nombreuses et si diverses, et du cœur et de l'âme. Il n'en est aucune qu'elle n'adoucisse, et sur laquelle elle ne répande comme une huile toute divine. Quiconque la lit et la médite attentivement, dans le

but d'y puiser des consolations, ne le fait jamais envain. Après l'avoir méditée avec soin, personne ne peut dire que *ces consolations soient trop petites* et insuffisantes *pour lui.* (Job XV, 11). C'est là que se trouve *le* vrai *baume de Galaad.* (Jérémie VIII, 22). Pour adoucir les peines et calmer les douleurs de ceux qui vont puiser à cette source de toutes consolations, elle dispose non-seulement du monde présent, mais encore de *toutes les richesses du monde à venir. Venez à moi*, dit-elle à tous ceux qui souffrent, qui *sont travaillés et chargés, et je vous soulagerai, et vous trouverez un remède pour vos âmes.* (Matth. XI, 28, 29). A *ceux qui pleurent*, elle promet les *joies* du monde à venir. A ceux qui *sont injustement persécutés*, elle offre pour dédommagement *le royaume des cieux.* (Matth. V). Elle annonce à ceux à qui on fait tort et qu'on opprime, qu'ils ont un protecteur et un *vengeur dans le ciel.* (Ephés. VI, 9). Elle adresse aux Jaïrus qui pleurent une fille tendrement aimée, ce doux reproche : *Pourquoi pleurez-vous?* et leur fait cette consolante promesse : *La jeune fille n'est pas morte, mais elle dort.* (Marc V, 39). Comme autrefois Jésus à celle de Naïm, elle dit aux veuves qui *pleurent un fils unique*, et qui *semblent ne pouvoir être consolées, parce que leurs enfans ne sont plus :* (Matth. II, 18.) *Ne pleurez point. — Jeune homme, levez-vous ; et elle*

les rend ainsi, en quelque sorte, par l'espérance, *à leurs mères.* (Luc VI, 13, 14, 15). Elle dit aux *Marthes* et aux *Maries* qui mènent deuil sur un frère chéri : *Votre frère ressuscitera.* (Jean XI, 25). A ceux qui perdent leurs biens, elle en fait espérer *de plus excellens dans le ciel, et qui dureront toujours.* (Hébr. X, 34). Elle annonce à ceux qui sentent leur corps s'affaiblir et près de tomber en ruine, que si *cette tente d'argile est détruite, nous avons dans le ciel un édifice fait de la main de Dieu, une maison éternelle qui n'est point l'ouvrage des hommes.* (II Cor. V, 1). *Ne craignez point,* dit-elle à ceux que l'on condamne et fait mourir injustement, *ne craignez point ceux qui tuent le corps, mais qui ne peuvent ôter la vie de l'âme.* (Matth. X, 28). A ceux qui sont affligés, et que Dieu châtie, elle fait entendre ce doux et consolant langage : *Mon fils, ne méprise point le châtiment du Seigneur, et ne perds point courage lorsqu'il te reprend; parce que le Seigneur châtie celui qu'il aime, et frappe de ses verges ceux qu'il reconnaît pour ses enfans. Si donc vous avez des châtimens à supporter, Dieu vous traite en cela comme ses enfans : car quel est l'enfant que son père ne châtie point? Mais si vous étiez exempts de châtiment, pendant que tous les autres y participent, vous seriez donc des enfans bâtards et non pas légitimes. Et si nous avons bien été soumis à nos*

pères selon la chair, lorsqu'ils nous ont châtiés, combien plus ne devons-nous pas être soumis au Père des Esprits, afin de jouir de la vie! Car quant à ceux-là, ils nous châtiaient pour un peu de temps, selon qu'ils le jugeaient à-propos; mais celui-ci nous châtie pour notre avantage, afin de nous rendre participans de sa sainteté. Il est vrai que tout châtiment semble sur l'heure un sujet de tristesse et non de joie; mais il produit ensuite un doux fruit de justice pour ceux qui sont ainsi exercés. (Héb. XII, v. 5, 11). Et voici comment elle parle, et ce qu'elle dit à ceux qui ont péché, c'est-à-dire, à nous tous, *car il n'est point d'homme qui ne pèche :* (I Rois VIII, 46.) *Sentez votre misère.* (Jacq. IV, 9). *Celui qui confesse ses transgressions et les délaisse, obtiendra miséricorde.* (Prov. XXVIII, 13). *Repentez-vous et vous convertissez, afin que vos péchés soient effacés.* (Actes III, 19). *Si quelqu'un a péché, nous avons un Avocat auprès du Père, Jésus-Christ le Juste. C'est lui qui est la victime qui a expié nos péchés.* (I Jean II, 1 2). *En lui nous avons la rédemption par son sang, savoir, la rémission de nos péchés* (Col. I, 14). *Il peut sauver pleinement ceux qui s'approchent de Dieu par lui, étant toujours vivant pour intercéder pour eux.* (Héb. VII, 25). Enfin, forcé d'abréger et de supprimer ici une infinité de détails sur un sujet qui, à lui seul, serait plus que suffisant pour fournir

à un ouvrage bien plus étendu que celui-ci, je le répète: il n'est aucune affliction que la Bible n'adoucisse, aucune douleur qu'elle ne calme, aucune blessure du cœur, aucune plaie de l'âme, pour lesquelles elle n'ait un baume, et ne fournisse un remède. Elle offre à tous les genres d'infortunes les consolations les plus efficaces, les seules qui *le soient véritablement* et qui *le soient toujours.*

Mais gardons-nous de l'oublier: pour puiser à cette source de toutes les consolations, c'est peu de connaître les Saintes-Ecritures, il faut encore y croire. Sans la foi, ces consolations n'existent plus pour nous; et les incrédules, par quelque motif et quelque cause qu'ils le soient, les y chercheraient vainement. Cette source si pure, si abondante tarit pour eux, parce qu'ils pensent n'avoir plus rien à attendre après cette vie. Mais pour ceux qui croient, la Bible est un trésor de consolations, et un trésor qui ne s'épuise jamais. Plus ils puisent à ce trésor, et plus il est abondant, et plus il leur est facile et agréable d'y puiser.

O Bible, livre admirable, livre divin! que c'est à juste titre que tu es appelée un *trésor de lumière*, de sagesse, de consolation, d'espérance, de salut et de vie! Dans l'ignorance tu nous instruits; dans les combats que nous avons à soutenir contre le monde et contre nous-mêmes,

tu nous *revêts de toutes les armes de Dieu*, (Ephés. VI, 13.) et tu nous fais triompher. Dans les revers tu nous soutiens. Dans l'affliction tu nous consoles. A l'heure de la mort tu nous rassures; et grâces aux espérances que tu nous donnes, *ceux qui croient sont déjà passés de la mort à la vie*, (Jean V, 24) et peuvent s'écrier avec une sainte joie et une vive reconnaissance: *Où est, ô mort! ton aiguillon? Où est, ô sépulcre! ta victoire? Grâces, grâces à Dieu, qui nous a donné la victoire par notre Seigneur Jésus-Christ!* (1 Cor. XV, 55, 57). O Bible! source de lumière, *parole de sagesse*, *trésor* de consolation, d'espérance, de salut et de vie! puisses-tu ne jamais t'éloigner de nos regards! Puissions-nous toujours puiser dans ta lecture et dans ta méditation, comme à leur source pure et divine, la lumière, la sagesse, la consolation, l'espérance, le salut et la vie!

SECONDE PARTIE.

EXAMEN ET RÉFUTATION DES PRÉVENTIONS DONT LES SOCIÉTÉS BIBLIQUES SONT ENCORE L'OBJET.

Ce qui précède suffirait peut-être pour donner une idée « des avantages qui peuvent résulter » de la distribution et de la lecture des Ecritu» res-Saintes, » et pour établir l'heureuse influence des Sociétés Bibliques. Mais, comme tout ce qui est utile et nouveau, ces Sociétés bienfaisantes ont trouvé et rencontrent tous les jours des censeurs : il leur reste encore de nombreux et puissans adversaires; et, malgré le bien qu'elles ne cessent d'opérer, des préventions multipliées existent contr'elles, et sont entretenues avec soin. Nul doute qu'elles ne finissent par en triompher. Mais jusqu'à présent ces préventions ont pu, et peuvent quelque temps encore, leur être préjudiciables. C'est sans doute ce qui a engagé l'honorable *Ami de la Bible*, qui a proposé le sujet qui nous occupe, à demander, non-seulement qu'on « fit voir les avantages qui peuvent résul» ter de la distribution et de la lecture des Saintes» Ecritures, » mais encore qu'on « *réfutât les*

» *préventions dont les sociétés* qui s'attachent à » les répandre *sont encore l'objet.* »

Avant de commencer l'examen de ces préventions, d'essayer de les combattre et de tâcher de les détruire, félicitons-nous de ce qu'aucun effet funeste ne peut être attribué, jusqu'à présent, avec juste raison, aux Sociétés Bibliques. Jusqu'à présent on ne saurait affirmer qu'elles aient excité aucune querelle, occasionné aucun trouble, aucune division, produit aucune guerre, aucun scandale. L'esprit d'union, de concorde, de paix et de charité qui les anime et les dirige, en a fait jusqu'à présent le plus parfait des liens qui aient jamais existé parmi les disciples de Jésus et de l'Évangile. Au milieu de tant de causes de séparation, elles sont devenues un point de ralliement, et comme un centre commun autour duquel se réunissent les chrétiens zélés de tous les pays, de toutes les dénominations et de toutes les croyances. Cependant ces Sociétés sont tous les jours attaquées, calomniées, et de nombreuses préventions ne laissent pas d'exister contre elles. Nous allons les examiner et les combattre; puissions-nous en triompher!

Il n'est que trop vrai, comme l'a observé un digne Pasteur, en visitant son Eglise, et en faisant une collecte en faveur d'une Société Biblique particulière, « qu'on ne se forme pas, en général, une idée assez grande de ces institu-

tions et de cette entreprise éminemment chrétiennes » (1). D'où cela vient-il? Principalement, et presque uniquement, de l'ignorance où sont la plupart des chrétiens à l'égard de l'esprit, du but, des moyens et de l'influence de ces Sociétés. Les éclairer à ces divers égards, suffit pour détruire cette espèce de prévention, et leur faire regarder ces Sociétés comme l'institution la plus noble, la plus utile, la plus salutaire, dont les temps modernes puissent se glorifier. Laissons à leurs nombreux amis, et aux diverses publications de ces Sociétés respectables, le soin de remplir cette grande et importante tâche. Pour nous, attachons-nous à examiner et à combattre d'autres préventions beaucoup plus graves, dont ces Sociétés sont l'objet.

D'abord, on leur reproche « *d'être funestes à la religion.* » Les Sociétés Bibliques funestes à la religion !.... Comment, et sous quels rapports? Mais est-il bien possible, dira-t-on peut-être, qu'il en soit ainsi?

J'avoue que, si ces Sociétés n'avaient été condamnées et proscrites par un homme qui s'arroge les titres pompeux de *Vicaire de Jésus-Christ*, de *Successeur des Apôtres*, de *Gardien*, et de *Défenseur de la foi*, j'aurais peine à croire qu'une semblable calomnie eût pu être dirigée

(1) Voyez la brochure intitulée : *Organisation* et *Réglement de la Société Biblique du département de la Seine-Inférieure*, etc, pag. 11.

contr'elles ; mais le fait existe, et n'est malheureusement que trop réel. Qu'on ouvre la *Bulle adressée* par le *Pape* aujourd'hui *régnant* (1), *le* 28 *juin* 1816, à l'*Archevêque de Gnezen*, *métropolitain de Pologne*, on y lira, entr'autres choses, que « les associations formées dans une » grande partie de l'Europe, pour traduire en » langues vulgaires et répandre la Loi de Dieu, » *font horreur (horruimus)*, et tendent à renver- » ser la Religion Chrétienne jusque dans ses » fondemens; qu'il faut détruire cette peste par » tous les moyens possibles, et dévoiler les ma- » chinations impies de ces innovateurs, en pré- » venant le peuple contre des embuches dressées » pour le précipiter dans une ruine éternelle » (2).

Sans chercher à expliquer cette sainte indignation, et en laissant *à sa Sainteté* le soin de concilier ses opinions et sa conduite à cet égard, avec celles, d'abord, *des Pères de son Eglise*, qui recommandent la lectnre des Saintes-Ecritures, et qui disent : « Ignorer les Ecritures, c'est ignorer Christ. » (St. Jérôme). « Il est impie de ne pas lire ce qui a été écrit pour nous. » (Saint Augustin). « L'ignorance des Ecritures est la source de tous les maux. » (St. Chrysostôme).

(1) Ceci a été écrit en 1822.

(2) Voyez le *sixième Rapport de la Société de Bible du canton de Vaud*, page 24.

« La lecture de l'Ecriture-Sainte est un puissant rempart contre le péché; et c'est un grand précipice, un profond abîme d'ignorer l'Ecriture. » (*Le même*, Sermon 2.e sur Lazare). « Des maux graves sont résultés parmi le peuple chrétien, de ce que la lecture des Ecritures est négligée. » (St. Isidore). « L'esprit qui n'a point été nourri des Divines Ecritures ne peut porter aucun fruit, eût-il reçu mille fois les instructions du Prédicateur. » (*St. Maxime*, confesseur et Martyr). Ensuite, *de St. Paul*, dont il se dit *le Successeur*, et qui loue les *fidèles de Bérée de ce qu'ils conféraient chaque jour les Ecritures, pour voir si ce qu'on leur prêchait y était conforme;* (Actes XVII, 11.) et qui affirme que *toute l'Ecriture divinement inspirée est utile pour instruire, pour convaincre, pour corriger et pour former à la justice.* Enfin, de *Jésus-Christ* lui-même, dont il s'intitule le *Vicaire*, qui disait aux Juifs, et qui dit à tous ses Disciples: *Sondez les Ecritures, puisque c'est par elles que vous croyez avoir la vie éternelle: ce sont elles qui rendent témoignage de moi.* (Jean V, 39). Nous laissons au temps et à l'expérience à répondre à cette inculpation, et à faire justice de cette calomnie que nous nous abstenons de qualifier. Le moyen de discuter froidement un pareil sujet! de ne pas s'écarter de ce calme, de cette modération que prescrit l'Evangile, qui sied si bien aux défenseurs de la vérité, et qui

la sert d'une manière si efficace! Que penser d'une religion dont les ministres croient et disent que les Sociétés Bibliques *lui sont funestes ?* Cette Religion est-elle bien la religion de Jésus-Christ? En parlant ainsi, ces ministres ne prononcent-ils pas eux-mêmes sa condamnation et la leur? Mais passons à une prévention plus généralement répandue, et à une objection plus souvent répétée.

« En répandant les Saintes-Ecritures, *sans notes,* » *ni commentaires*, comme elles le font, et en » invitant par là même tous les chrétiens à les » lire et à y puiser leur croyance, les Sociétés » Bibliques sont propres à produire autant de » différences d'opinions religieuses, et autant de » sectes qu'il y aura de lecteurs des Livres saints. » La famille chrétienne n'est déjà que trop di- » visée, et ces divisions, ces sectes si multipliées » n'ont déjà été, et ne sont encore que trop » funestes au christianisme! »

Au sujet de cette prévention, et à l'appui de l'objection dont elle est accompagnée, on rappelle et cite avec complaisance les communions protestantes, dont la croyance a, dit-on, varié et varie sans cesse, et dans lesquelles, *comme au temps où il n'y avait point de Roi en Israël, chacun fait* à l'égard de la doctrine et croit *ce qui lui semble bon.* (Juges XXI, 25) (1).

(1) Voyez en particulier la *Lettre* qu'on a prêtée à M. *Laval, ci-devant Ministre à Condé-sur-Noireau*, qu'on a fait imprimer et qu'on distribue sous son nom, pages 10, 11.

Cette prévention est assez généralement répandue, et cette objection assez spécieuse, pour mériter d'être examinées et discutées avec soin. C'est aussi ce que nous nous proposons de faire.— Avant de les regarder comme fondées, comme *atteignant*, et devant faire condamner les Sociétés Bibliques, il faudrait qu'on prouvât d'abord que l'unité de foi, qu'on exalte comme le sublime de la perfection du christianisme, peut être établie et maintenue parmi les hommes; en second lieu, que la diversité de croyance, lorsquelle ne porte pas sur les fondemens et les points capitaux de la doctrine chrétienne, est dangereuse; enfin, que les Sociétés Bibliques sont propres à la produire. Jusqu'à ce qu'on ait établi ces trois propositions, nous ne considèrerons pas cette prévention et ce reproche comme fondés, et surtout comme devant faire condamner et proscrire ces Sociétés.

Quant au premier point, il ne nous semble pas aisé de prouver, contre l'expérience de tous les temps et de tous les lieux, que l'unité de foi puisse être établie et maintenue, et par conséquent exister parmi les hommes. On connaît la réflexion tardive, mais juste, d'un grand Prince qui avait combattu pendant long-temps pour amener cette unité, à son avis sans doute, comme à celui de tant d'autres, si désirable! « L'empereur Charles V, sur la fin de sa vie, » se retira dans un monastère; et là, dit Ro-

» bertson, il se montra très-curieux de tout ce » qui tient au mécanisme des horloges et des » montres. Et ayant reconnu, après de nombreux » essais, qu'il ne pouvait réussir à en faire mar- » cher *deux parfaitement d'accord*, il réfléchit, » avec un mélange de surprise et de douleur, » sur sa propre *folie*, lorsqu'il consumait tant » de travail et tant de sang, dans la *vaine en-* » *treprise* de ramener les hommes à une *parfaite* » *uniformité de sentimens*, sur les questions les » plus abstruses de la Religion. » D'ailleurs, un de mes honorables collégues et amis a démontré récemment, dans un ouvrage aussi remarquable par la solidité des pensées et la force des raisonnemens, que par la noble simplicité des expressions et la clarté du style, que cette *unité* tant vantée, ne peut absolument pas être établie et ne saurait être maintenue. Et ses assertions à cet égard, comme les considérations dont il les appuie, sont demeurées jusqu'à ce jour sans réponse; et tout annonce qu'elles le seront longtemps encore. Le moyen de combattre avec succès l'évidence? Je crois pouvoir renvoyer mes lecteurs à cet ouvrage (1).

(1) Il a pour titre : *Observations sur l'unité religieuse, en réponse au livre de M. de la Mennais*, intitulé : *Essai sur l'indifférence en matière de Religion, dans la partie qui attaque le Protestantisme, par J.-L.-S. Vincent*, l'un des Pasteurs de l'Eglise Réformée de Nimes. 1820.

S'il est incontestable que l'unité de foi, une parfaite uniformité d'opinions religieuses, ne peut être établie et ne saurait être conservée, il n'est pas facile de prouver qu'une diversité de croyance qui ne porte pas sur les points et les articles fondamentaux de la doctrine chrétienne, soit funeste.

Sans doute il serait à souhaiter que tous les hommes eussent la même manière de penser et de voir sur certains sujets, et sur la religion en particulier. Sans doute il serait beau, il serait satisfaisant, il serait heureux qu'il n'y eût qu'*une seule* et même *croyance*, comme il n'y a qu'*un seul Dieu*, *un seul Seigneur*, *un seul baptême*, *une seule espérance* et *un seul Evangile*. (Ephés. IV, 4, 5, 6). Mais cette unité de croyance, qu'on exalte et qu'on désirerait, n'est qu'un beau rêve qui ne peut se réaliser (1). Ce qui, d'après la nature des choses, ne peut être autrement, ne saurait être par là même dangereux et funeste. Sans cela, Dieu qui est à *l'abri de toute tentation* et *l'auteur de tout bien*, (Jacq. I, 13, 17.) serait auteur du mal; mais cette pensée est impie et blasphématoire.

(1) « L'unité de foi, a dit un écrivain catholique, est une chimère, » même pour un peuple stupide. Et chacun a sa petite religion, dans » le pays même où il n'y en a qu'une. » — Voyez l'ouvrage intitulé : *Mes Pensées*, 7.e édit., Berlin, 1753, page 211.

Je n'ignore cependant pas tous les maux que l'on se plaît à attribuer à la diversité des opinions religieuses, toutes les querelles, toutes les inimitiés, toutes les haines qu'on l'accuse d'avoir produites, toutes les guerres dont on voudrait la rendre responsable, tout le sang qu'on affirme qu'elle a fait répandre. Mais je le demande encore après tant d'autres, la diversité de croyance en matière de religion, n'a-t-elle pas été plutôt le prétexte que la véritable cause de tous ces maux? Est-ce bien à elle qu'on doit attribuer ces querelles, ces inimitiés, ces haines, ces guerres, et les flots de sang qu'elles ont fait couler? Est-ce bien elle qu'on doit en rendre responsable? Entre les diverses croyances professées parmi les chrétiens, en est-il une seule qui ordonne le mal? qui fomente les querelles? qui engendre les inimitiés? qui inspire la haine? qui recommande la guerre, la dévastation, le pillage et le meurtre? Si parmi ces croyances il s'en trouve de telles, nul doute qu'elles ne soient dangereuses, qu'elles ne méritent d'être à jamais proscrites : et nous serions les premiers à demander qu'elles le fussent.... Mais il n'en existe point de telles; et celles dont les principes mal-entendus ou exagérés pourraient conduire indirectement à la haine de ceux qui ne les partagent point, ou qui en professent de différentes, et donner lieu à des conséquences contraires à la paix et au bon ordre, se senti-

raient offensées et se récrieraient, avec juste raison, si on les accusaient de professer des principes dangereux, et de commander des actions coupables.

Les diverses sectes chrétiennes s'accordent donc à recommander l'union, la concorde, la paix, la soumission à l'autorité légitime, tout ce qui est bien, et à interdire les querelles, les inimitiés, la haine, la vengeance, la guerre et le meurtre, tout ce qui est mal. Ce n'est donc qu'en abusant de leurs principes et en violant leurs préceptes, qu'on se livre à des disputes, qu'on nourrit des haines, qu'on entretient des inimitiés, qu'on déclare des guerres et se porte à répandre *le sang*. Les passions des hommes et non leurs diverses manières de considérer la Religion, ont donc été la cause réelle de tous ces désordres, de tous ces maux, de toutes ces horreurs (1).

Il y a plus; l'expérience prouve que, loin d'être dangereuse, la diversité des opinions religieuses, qui est inévitable, lorsquelle ne tend point à détruire l'*analogie de la foi*, (Rom. XII, 6.) est utile et produit les plus heureux effets. Voyez

(1) « J'avoue que les histoires sont remplies de guerres de religion; » mais qu'on y prenne bien garde, dit Montesquieu, ce n'est pas la » multiplicité des religions qui a produit ces guerres, c'est l'esprit » d'intolérance qui animait celle qui se croyait la dominante. » *Lettres persannes*. Lettre LXXXV.

lorsque l'Eglise chrétienne était aveuglément soumise à un seul chef, soi-disant *infaillible*, et paraissait n'avoir qu'une seule et même croyance (1), les abus de toute espèce, l'ignorance la plus crasse, la plus honteuse, et la plus déshonorante corruption régnaient paisiblement dans son sein. Ce n'était plus la chaste épouse du Fils de Dieu, *n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable:* (Ephés. V, 27.) mais une vile, une infâme prostituée, digne de la colère de Dieu et de l'aversion des hommes. Depuis le *schisme* qui eut lieu au XVI.e siècle, et qu'on représente comme la source de tous les maux arrivés depuis cette mémorable époque, un changement extraordinaire s'est opéré au sein même de cette Eglise, *dans les personnes et dans les choses.* Cette Eglise ne ressemble presque plus de nos jours à ce qu'elle était autrefois; et il est bien difficile d'exposer et d'apprécier avec justesse tous les heureux effets que la Réformation a produits, par rapport à cette Eglise qui se proclame *immuable.* Les abus les plus crians ont disparu. L'ignorance s'est en partie dissipée. La corruption est devenue moins grande et moins générale.

(1) » A parler populairement, dit La Bruyère, on peut dire d'une » seule nation, qu'elle vit sous un même culte, et qu'elle n'a qu'une » seule religion; mais, à parler exactement, il est vrai qu'elle en a » plusieurs, et que chacun presque y a la sienne. » — *Caractères*, chap. XVI.

Le Saint Ministère est plus souvent ce qu'il aurait dû et devrait toujours être; je veux dire un ministère d'instruction, d'édification, de consolation, de paix et de charité. Ceux qui l'exercent se montrent plus souvent dignes de leurs saintes et si importantes fonctions. Grâces à la connaissance plus généralement répandue des principes et des préceptes du christianisme, le perfectionnement intellectuel et moral de notre espèce a plus fait de progrès depuis trois siècles, que durant tous ceux qui les précédèrent.

Mais on dira que ce n'est pas uniquement à la diversité des opinions religieuses qu'il faut l'attribuer, que beaucoup d'autres causes y ont concouru. Il se peut; mais ce qu'il est impossible de révoquer en doute, c'est que, sans la Réformation, ces causes n'eussent point existé, ou du moins est-il bien certain qu'elles n'eussent pas eu les mêmes résultats (1). Il suffit, pour en être convaincu, de lire l'ouvrage de *Charles Villers, sur l'esprit et l'influence de la Réformation de Luther.*

Ainsi donc, (et ce fait historique ne me semble pas pouvoir être contesté) pendant que l'unité de foi régnait extérieurement dans l'Eglise chrétienne, la superstition, les abus de toute espèce,

(1) « On dit, ai-je lu quelque part, que sans Descartes, Newton » n'aurait peut-être pas été; et je dis que Descartes n'aurait peut-être » pas été sans Luther et Calvin. »

l'ignorance, et sa compagne ordinaire la corruption, y régnaient paisiblement et sans trouble avec elle. Depuis que cette unité n'existe plus, la Religion, ou du moins les idées que l'on s'en fait se sont épurées; les abus ont en grande partie disparu; les lumières et les bonnes mœurs sont devenues son partage. Cette unité qu'on exalte, et à laquelle on voudrait, à tout prix, nous ramener, par des moyens si peu propres à la produire, était donc funeste; et cette diversité que l'on dit être si funeste, a donc été utile, salutaire.

D'ailleurs, Jésus-Christ n'a-t-il pas dit : *Qui n'est pas contre moi, est pour moi?* (Marc IX, 40.) et St. Paul ne dit-il pas expressément : *Qu'il faut qu'il y ait même des hérésies parmi les Chrétiens, afin que ceux d'entr'eux qui méritent d'être approuvés soient reconnus?* (1 Cor. XI, 19). Des Ecrivains profanes, très-recommandables, et qu'on cite pour leur impartialité, ont aussi remarqué et présenté les heureux effets de la diversité de croyance, et de la variété des sectes dans les pays où elles existent. Je me bornerai à un seul exemple.

« S'il faut raisonner sans prévention, je ne » sais, dit Montesquieu, s'il n'est pas bon que, » dans un état, il y ait plusieurs religions. »

« On remarque que ceux qui vivent dans des » religions tolérées se rendent ordinairement plus

» utiles à leur patrie que ceux qui vivent dans » la religion dominante, parce qu'éloignés des » honneurs, ne pouvant se distinguer que par » leur opulence et leurs richesses, ils sont portés » à en acquérir par leur travail, et à embrasser » les emplois de la société les plus pénibles. »

« D'ailleurs, comme toutes les religions con- » tiennent des préceptes utiles à la société, il » est bon qu'elles soient observées avec zèle: » or, qu'y a-t-il de plus capable d'animer ce zèle » que leur multiplicité? »

« Ce sont des rivales qui ne se pardonnent » rien. La jalousie descend jusqu'aux particuliers; » chacun se tient sur ses gardes et craint de » faire des choses qui déshonoreraient son parti, » et l'exposeraient aux mépris et aux censures » impardonnables du parti contraire. »

« Aussi a-t-on toujours remarqué qu'une secte » nouvelle, introduite dans un état, était le moyen » le plus sûr pour corriger tous les abus de l'an- » cienne. »

« On a beau dire qu'il n'est pas de l'intérêt » du prince de souffrir plusieurs religions dans » son état: quand toutes les sectes du monde » viendraient s'y rassembler, *cela ne lui porterait* » *aucun préjudice, parce qu'il n'y en a aucune* » *qui ne prescrive l'obéissance et ne prêche la* » *soumission* » (1).

(1) *Lettres Persannes.* Lettre LXXXV.

Mais serait-il vrai, comme on le prétend, que les enseignemens de *Celui* qui doit un jour *assembler tous les peuples*, (Genèse XLIX, 10.) et réunir sous son glorieux empire *tous les bouts de la terre*, (Ps. XXII, 28.) de telle sorte qu'*il n'y ait qu'un seul troupeau et un seul Pasteur*, (Jean X, 16.) fussent propres à diviser ses disciples? et que le Livre qui renferme sa doctrine contribuât à multiplier parmi eux les croyances et les sectes? Si la dissémination des Saintes-Ecritures en langues vulgaires, et leur lecture, ont produit cet effet à une certaine époque, ce n'est pas à elles qu'on doit l'attribuer, mais bien à l'état des choses et à la disposition des esprits à cette même époque. Mais qui ne voit que les circonstances ont tout-à-fait changé depuis, et que les mêmes causes ne sauraient produire de nos jours les mêmes effets?

Je sais que, comme il y eut au commencement diversité d'opinion parmi les premiers disciples de Jésus, sur certains sujets, elle exista aussi parmi les premiers réformateurs. Mais cette diversité qui ne portait pas sur *le fondement* (1 Cor. III, 11.) *qui demeurait ferme*, (II Timoth. II, 19.) et que chacun d'eux cherchait à affermir, ne saurait être attribuée à l'Ecriture-Sainte, puisqu'elle offre, non-seulement les mêmes enseignemens et le même corps de doctrine, mais encore les *mêmes expressions* à tous les hommes. On

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE DE MONTAUBAN

l'attribuerait avec plus de raison et de justice, au caractère différent des réformateurs, à la manière particulière de voir de chacun d'eux, et aux opinions qu'ils avaient embrassées avant de se séparer de la communion romaine. Et ce qui prouve avec la dernière évidence que la lecture et la connaissance des Saintes-Ecritures ne sont pas propres à multiplier les sectes et à diviser les vrais disciples de Jésus, c'est que les légères nuances qui distinguaient celles des communions chrétiennes qui les lisent et les regardent comme l'unique règle de foi, se sont effacées peu-à-peu, et que ces communions nous réjouissent aujourd'hui par le spectacle de leur réunion; tandis que l'Eglise qui en admet d'autres, et qui interdit la lecture de l'Ecriture-Sainte, se divise tous les jours. — Ne peut-on pas ajouter que les variations qu'on a reprochées et que l'on reproche sans cesse, d'un air de triomphe, aux communions évangéliques, sont comme autant de pas qu'elles s'efforcent de faire vers cette *perfection chrétienne* à laquelle tous les disciples de l'Evangile *doivent tendre* et *tâcher de parvenir?* (Ephés. IV. Philip. III).

« Il y a plus; il y a mieux : les Sociétés Bibli-
» ques, offrent, comme on l'a si bien dit, dans
» la situation actuelle de la chrétienté, le plus
» sûr moyen d'effectuer, dans un autre sens, il
» est vrai, et par d'autres voies, mais d'une ma-

» nière bien mieux adaptée aux besoins et à la » nature d'êtres intelligens et libres, ce que des » hommes tels que Bossuet et Leibnitz entrepri- » rent vainement de réaliser sur un plan mes- » quin et à des conditions inexécutables. »

« Certes, c'est en voyant des chrétiens séparés » de climats, de nations, de rites, de cérémo- » nies, j'allais dire d'étiquettes de culte, s'offrir » mutuellement et réunir leurs efforts communs » pour distribuer aux infidèles le volume sacré » qui est le fondement de notre foi; c'est alors » qu'il semble qu'on voit tout à-la-fois se mani- » fester et s'agrandir cette Eglise invisible de » notre Seigneur Jésus-Christ, qui n'est aucune- » ment renfermée dans les limites d'une secte » particulière ou d'une forme de communauté » extérieure, mais qui embrasse tous les vrais » adorateurs de Dieu et de son Fils, dispersés » sur toutes les parties de la terre habitable (1). » Il semble, aux cœurs charmés de cette perspec- » tive, que les Sociétés Bibliques sont un moyen » et le moyen le plus efficace de préparer et » d'amener l'accomplissement de ces belles pro- » messes qui nous annoncent qu'*il n'y aura qu'un* » *seul troupeau, comme il n'y a qu'un seul ber-* » *ger.* » (Jean X, 16).

(1) Voyez le Discours de M. Stapfer, dans le premier *Rapport de la Société Biblique de Paris*, page 102.

Et puis d'ailleurs, quand il serait vrai que la diversité des esprits, les différentes manières de voir et de considérer les mêmes choses, donnassent lieu à quelque divergence dans les opinions religieuses de ceux qui lisent et méditent les Saintes-Ecritures, ces divergences peu essentielles, et qui ne porteraient que sur des sujets de peu d'importance, ou difficiles à entendre, et par conséquent non nécessaires au salut, ne seraient-elles pas de beaucoup préférables au manque de foi? Et y eut-il jamais de vraie foi sans examen et sans persuasion? Est-il bien possible à un homme de croire ce qu'on lui commande de croire, par cela seul qu'on le lui ordonne? S'il croit d'après ces motifs de *crédibilité*, sa croyance ne sera-t-elle pas aveugle? Méritera-t-elle d'être appelée *foi?* et surtout en produira-t-elle les effets? Pourrait-elle même les produire?... Je ne pense pas qu'aucun homme raisonnable puisse se le persuader. — La foi vraiment digne de ce nom, dont on abuse si souvent, emporte essentiellement l'examen et la persuasion. Et il n'est au pouvoir d'aucun homme de faire cet examen pour un autre; et la persuasion ne se commande pas. Elle est libre et indépendante comme la pensée. Aucune puissance humaine n'a le droit de la commander, parce qu'elle ne saurait la produire. — En dernière analyse, on a donc à opter entre de légères nuances dans les opinions

religieuses, et le manque de foi. Le choix ne me semble pas devoir être incertain. Et si, dans ce monde et cette économie d'imperfection, le moindre des maux doit souvent être choisi, on préfèrera de beaucoup une diversité de croyance qui est utile, salutaire, à un manque de foi, qui fut et qui sera toujours funeste.

Que d'autres s'égarent, s'ils veulent, dans la recherche d'un mieux imaginaire, et qui n'exista jamais; pour nous, nous préférons la foi qui est le résultat de la lecture des Saintes-Ecritures et de l'examen, malgré ses nuances et sa diversité, à celle qu'on voudrait nous imposer, et qui, si elle pouvait exister, ne saurait produire cette unité qu'on exalte comme le sublime de la perfection du christianisme.

On répète « qu'il est dans les Saintes-Ecritures » des *choses* obscures et des endroits *difficiles à* » *entendre*, que *les ignorans et les personnes mal* » *affermies* et mal intentionnées *tordent à leur* » *propre perte.* » Et à l'appui de cette prévention, on allégue le témoignage de Saint Pierre, dans sa seconde Epitre, chapitre III, verset 16, où cela est dit des *Epitres de Saint Paul* en particulier, et *du reste des Ecritures* en général.

Il n'est que trop vrai que la corruption et la malice des hommes abusent de tout, même des meilleures choses; et les Saintes-Ecritures, quelle que soit leur excellence, ne sont pas plus que

tous les autres dons du Créateur, à l'abri de cet inconvénient inséparable de tout ce qui est à notre usage. Mais parce que la corruption et la malice humaines abusent de ce qui est véritablement utile, salutaire, faut-il pour cela le déclarer mauvais, et surtout le proscrire? Tous les jours, des hommes que *Dieu a créés à son image*, qu'il a doués de raison et d'intelligence, changent en poison mortel les alimens qui nourrissent et font vivre le reste de leurs semblables. Ces ali-alimens en sont-ils pour cela moins sains, moins nécessaires, moins indispensables, et faut-il s'en priver? Tous les jours les remèdes les plus efficaces et les plus salutaires, à cause de l'état de ceux à qui on les administre et qui en usent, peuvent produire, et produisent incontestablement de funestes effets: est-il cependant quelqu'un qui osât dire qu'on doit les proscrire, et ne plus en user? — Les Saintes-Ecritures sont à-la-fois l'aliment le plus sain, et le remède le plus efficace. Si ce qui entretient les forces, conserve ou rétablit la santé des uns et du plus grand nombre, et les fait vivre, devient pour les autres un poison mortel qui les tue; ce n'est la faute ni de l'aliment ni du remède, mais *uniquement* la leur. — Voilà ce qu'on peut dire à l'égard des mal-intentionnés qui abusent des Ecritures.

Quant aux ignorans qui ne les comprennent

pas, on est également fondé à dire, que ce n'est pas la faute de la Bible, qui est, comme nous l'avons déjà remarqué, le plus populaire de tous les livres, mais celle de l'intelligence et du peu d'instruction de ceux qui la lisent. On a reconnu et publié avant nous, que ce ne sont pas les hommes de travail et de peine, *les pauvres d'esprit*, les vrais ignorans', qui abusent des Ecritures, mais les savans, et surtout ceux qui croient l'être, et qui ne le sont point.

D'ailleurs, est-il donc absolument nécessaire de comprendre parfaitement tout ce qui est renfermé dans les Saintes-Ecritures, pour en retirer du fruit? Qui oserait dire que ce n'est qu'à cette condition que leur lecture peut être utile? S'il fallait, avant de jouir de tout ce qui est à notre usage, de tout ce qui contribue à notre bien, de tout ce qui nous est véritablement utile, et même absolument nécessaire, connaître parfaitement sa nature, de combien de choses ne serions-nous pas privés? ou plutôt, que nous resterait-il? Comprenons-nous ce que c'est que l'air dans lequel nous vivons, et sans l'aspiration duquel nous cesserions à l'instant de vivre? Ce soleil qu'il est *si agréable de voir!* (Ecclés. XI, 7.) dont la douce chaleur nous réchauffe et la vive lumière nous éclaire et nous réjouit, connaissons-nous sa nature? Avons-nous besoin de comprendre les questions que les astronomes

et le physiciens agitent à son sujet, pour sentir sa salutaire influence, et jouir de ses nombreux, de ses inappréciables bienfaits?.... Comprenons-nous l'essence de cette *respiration de vie que le Créateur souffla au-dedans de nous*, et de cette *âme vivante avec laquelle nous avons été faits?* (Genèse II, 7). N'est-ce cependant pas cette *respiration de vie* qui soutient l'admirable et frêle machine de notre corps? et *cette âme* qui la dirige et la fait mouvoir à son gré?

Ainsi donc, les choses qui nous sont les plus utiles, les plus nécessaires, qui servent le plus efficacement à nos besoins et à nos plaisirs les plus nobles et les plus purs, nous ne les connaissons qu'imparfaitement et par leurs effets. Ne peut-il pas y avoir dans les Ecritures, comme dans tous les autres ouvrages du Créateur, des choses que nous ne comprenons point, sans que cela nuise aux heureux effets que produit leur lecture? Ce qui est obscur nous empêche-t-il de profiter de ce qui est clair? Dieu exige-t-il donc de nous que nous comprenions bien tout ce qui est renfermé dans le *Livre par excellence?* Malgré *les choses difficiles à entendre* qui s'y trouvent, *toute l'Ecriture divinement inspirée ne sert-elle pas à instruire, à convaincre, à corriger, à former à la justice, à perfectionner l'homme et à le disposer à toute bonne œuvre?* Malgré ce qu'elles peuvent renfermer au-dessus de notre portée, les

Saintes-Lettres en ont-elles moins *le pouvoir de rendre sage à salut, par la foi en Jésus-Christ?* (II Timoth. III, 15). — Reconnaissons donc que l'obscurité de quelques passages des divines Ecritures ne nuit point à leur efficacité, et n'empêche nullement que leur distribution et leur lecture ne produisent les plus admirables, comme aussi les plus salutaires et les plus heureux effets.

Mais on ne se borne pas à dire qu'il est dans la Bible des choses obscures et difficiles à entendre, dont on abuse; on ajoute qu'il *s'y en trouve dont la lecture est dangereuse.*

Quelque grave que soit cette prévention, elle n'en est pas moins assez généralement répandue. Ce ne sont pas seulement les incrédules et les mauvais chrétiens qui répètent cette accusation, en l'appuyant de leur suffrage. Des personnes auxquelles on ne saurait refuser des lumières et d'excellentes intentions, partagent quelquefois et trop souvent cette croyance. — Mais ceux qui pensent et parlent ainsi, ne cèdent-ils pas le plus souvent, comme on l'a dit, sans le vouloir et sans le croire, à d'injustes préventions? N'est-ce pas plutôt dans les écrits des incrédules qu'ils ont puisé cette croyance, que dans la lecture et la méditation de nos Saints Livres? J'en appelle à eux-mêmes; s'ils veulent être sincères, ils conviendront que c'est à l'école des ennemis du christianisme, qui traduisent, interprètent, com-

mentent, tronquent, mutilent et défigurent nos Saints Livres, pour les faire paraître ridicules, en extraire du poison et les rendre odieux, qu'ils ont acquis cette opinion et se sont fait cette croyance (1). Mais est-ce bien a de tels hommes

(1) Nous croyons faire une chose à-la-fois utile et agréable pour nos lecteurs, en transcrivant ici en entier une *Lettre* sur ce sujet, qui nous a été adressée par un des meilleurs amis, et sans contredit un des plus profonds et des plus éloquens apologistes des Sociétés Bibliques et de la lecture des Livres saints: c'est presque avoir nommé M. Stapfer. Ce qu'il y a de bien sûr, c'est que nous nous félicitons beaucoup de pouvoir *en enrichir* cet ouvrage; et que ce n'est pas sans éprouver une douce satisfaction, que nous avons vu que nos idées s'accordaient parfaitement avec celles d'un *Frère* et d'un ami auquel nous avons voué une affection pleine de respect et de gratitude, que nous ne saurions mieux qualifier que par l'épitète de *filiale*.

Paris, 8 juin 1825.

Monsieur et cher Frère,

« Vous avez bien raison de donner une attention particulière à l'objection tirée de l'impression qu'on suppose les enfans susceptibles de recevoir de plusieurs images et de quelques récits de l'Ancien Testament. Je dis qu'*on suppose*; car j'oserais parier que la presque totalité des personnes qui expriment cette crainte, l'ont, pour ainsi dire, conçue d'emprunt et sur parole. A force d'entendre répéter aux incrédules ou aux indifférens, que cette partie de la Bible est pleine de maximes dangereuses et d'histoires scandaleuses, ils partent de cette accusation comme fondée sur des données indubitables, et ne songent pas à s'adresser à elles-mêmes quelques questions, comme, par exemple, les suivantes: « Mes préventions sont-elles fondées sur ma propre expérience, ou appuyées sur des observations certaines de gens de ma connaissance, dignes de foi? Ai-je, moi-même, lu, avec quelque attention, les Livres incul-

qu'on doit s'en rapporter? Voudrait-on juger quelqu'un sur le témoignage que rendent de lui

pés ? Puis-je citer un seul exemple de leur influence fâcheuse sur un enfant non corrompu ? » Les cœurs déjà infectés tirent le poison des alimens les plus innocens. Nous vous accorderons, si vous voulez, qu'il est absolument possible, quoiqu'aucun fait bien constaté qui le prouve ne nous soit connu, qu'un passage de l'ancien code ait exercé une influence équivoque sur un jeune homme. Nous vous citerons, en revanche, un grand nombre d'exemples de l'influence la plus salutaire : et n'avez-vous jamais réfléchi à la responsabilité dont vous vous chargez en privant votre enfant d'une lecture qui a mille preuves d'utilité pour elle, contre quelques traditions traditionnelles et mal vérifiées ?.... — Permettez, Monsieur, que je vous communique un fait remarquable, consigné dans un écrit allemand peu connu en France. Voici ce que *Tobie Mayer*, un des plus grands astronomes du dernier siècle, également recommandable par son génie, les services qu'il a rendus aux sciences, et par son caractère moral, rapporte dans un mémoire qu'il a laissé sur sa vie, et qui est inséré dans la *Correspondance astronomique* de M. de Zach, année 1804, pag. 424, 25 :

« Mes parens, dit-il, eurent souvent la satisfaction de m'entendre » raconter des histoires bibliques qu'ils ne soupçonnaient pas m'être » connues, ne m'en ayant jamais parlé. On conçoit bien que la lec- » ture des Livres Saints, quoiqu'assidue et faite avec un vif intérêt, » ne pouvait donner à un enfant de six ans une idée distincte et com- » plète de la religion. Cependant j'en retirai le fruit de saisir vivement » quelques-uns de ses principes fondamentaux, surtout l'entière diffé- » rence qu'il y a entre le bien et le mal, et de concevoir l'amour de » l'un, de l'horreur pour l'autre. Ces sentimens, je les dois surtout » aux Livres historiques de l'Ecriture, une mauvaise action n'y étant » jamais représentée comme ayant amené un heureux résultat, ni une » bonne, comme ayant eu des conséquences funestes. Sans doute » l'issue ne caractérise pas suffisamment les actions humaines : l'im- » pression qu'elle produit a néanmoins plus de prise sur l'intelligence » d'un enfant, et le prépare à reconnaître plus tard, avec une convic-

ses plus cruels ennemis ? Voudrait-on le condamner sur les intentions qu'ils lui prêtent ?.... Et

» tion profonde, les autres caractères qui séparent le bien du mal. » Mes parens n'eurent point, avec moi, recours aux punitions : je ne » leur donnais pas lieu de les employer pour me rappeler à mon devoir. » Toujours docile et respectueux, le désir de me soustraire à une obliga- » tion, ou l'attrait d'une jouissance illégitime, venaient-ils à me tenter, » aussitôt un exemple tiré de la Bible, que ma mémoire me présentait, » ou que mes parens me citaient, étouffait ce genre d'habitude vicieuse, » et me ramenait au bien sans effort. Une seule fois, mon père se » crut obligé d'user de sévérité envers moi. Je ne rapporte ces circons- » tances nullement pour donner bonne opinion de moi, (Mayer était » le plus modeste des hommes) mon seul but est de montrer que la » Bible est un sûr moyen d'inspirer à l'âge le plus tendre les sentimens » qui sont les meilleurs gardiens de l'innocence, et de mettre sur le » chemin du bonheur et de la vertu. Je m'acquitte du devoir de la » reconnaissance envers l'Auteur de ce Livre divin, et envers ceux qui » me l'ont mis de si bonne heure en mains. Sans l'étude que j'en fis » dès mon enfance, j'eusse été un homme moins honnête, ou un pé- » cheur plus dépravé que je ne le suis. » On pourrait ajouter à cet exemple, celui de beaucoup d'hommes éminens qui ont rendu un compte avantageux des effets d'une lecture précoce de l'Ecriture-Sainte produits sur leur esprit et sur leur conduite ; on en trouvera de très-remarquables indiqués par Reinhard, dans sa morale, et pris dans les *Pensées* de Lichtenberg (tom. I, p. 5, 6, 15 et suiv.); dans les *Notices biographiques* qu'ont données de leur vie, Burk (p. 9, 11), Schubarz (tom. II, p. 15, 18 et suiv.), Moser (tom. I, p. 82), etc. Qu'on nous cite, en opposition, un seul fait d'une influence contraire, bien avéré ! Car, encore un coup, les présomptions, les raisonnemens *à priori*, les opinions des gens qui ne font que répéter les jugemens d'autrui, n'ont aucun poids dans cette grave question. »

» Agréez, etc.

P.-A. STAPFER. »

c'est cependant ce que l'on fait à l'égard des Saintes-Ecritures : on les juge, on les condamne sur les accusations que portent contr'elles leurs injustes et passionnés détracteurs. On en use donc à leur égard comme on ne voudrait pas en user, comme on n'en userait *sûrement* pas à l'égard du système le plus pernicieux, de l'homme le plus coupable.

D'ailleurs, « peut-on supposer de bonne foi, » comme on l'a dit, qu'un livre offert au nom » et comme venant de la part d'un Dieu de vé- » rité et de sainteté, soit lu dans le dessein » d'apprendre à mal faire? » Celui qui le lirait dans cette funeste intention serait déjà coupable, et ce n'est point à sa lecture qu'il faudrait attribuer son inconduite et ses crimes.

Pour qui craint-on le danger de la lecture de certains endroits du Code sacré? Est-ce pour le premier âge? « Mais des Parens religieux, des » maîtres prudens sauront bien comment en agir » par rapport à ces traits fort rares, monumens » de franchise et de mœurs simples, et à côté des- » quels brillent les plus belles vertus, les plus » nobles réparations, les plus sévères châtimens. » Et certes, ceux qui seraient assez malheureux » pour être portés au mal, et se proposer de » le faire, ne choisiront pas la Bible pour entre- » tenir leurs mauvais penchans, et s'affermir » dans leur dessein funeste. Et l'on conviendra

» que les mauvais livres ne leur manqueront, » non plus que ceux qui cherchent à les faire » lire. » Je crois cependant qu'il est jusqu'à ce jour sans exemple, que les corrupteurs de la jeunesse se soient avisés de mettre la Bible entre les mains de ceux qu'ils voulaient séduire. Ils ont bien pu leur mettre entre les mains, et leur donner à lire des morceaux arrachés violemment de la place qu'ils occupent dans le Livre par excellence, traduits, expliqués, commentés avec des intentions perfides; mais non point ce Livre *en entier, sans interprétations*, et *sans commentaires*, et dans les versions faites par les hommes les plus religieux et les plus fidèles. Et s'il en était qui en eussent usé ainsi, je ne crains pas d'affirmer qu'ils ne pouvaient rien faire de plus contraire à leurs desseins coupables et au but infernal qu'ils se proposaient.

La Bible en entier, sans notes ni commentaires, a été mise entre nos mains, et la lecture nous en a été recommandée dès nos plus tendres années, par des parens pieux; et nous en devons, et en rendons ici le témoignage devant Dieu : nous n'y avons puisé que des instructions utiles et des leçons salutaires, qui ont exercé la plus puissante influence sur nos sentimens et sur notre conduite. Nous le confessons à la gloire de Dieu, à la louange des Saintes-Ecritures et de ceux qui nous en ont recommandé

la lecture, et non point à la nôtre. Ne pouvant rendre compte des impressions que cette lecture a pu et peut faire sur les autres, nous avons pensé qu'on nous permettrait et nous pardonnerait de parler de celles qu'elle a faites sur nous-mêmes.

« Le vice, il est vrai, s'y offre généralement, » comme on l'a fort bien dit, dans toute sa » nudité, mais constamment dépourvu d'attraits, » mais toujours avec les circonstances qui peu- » vent en inspirer le dégoût, mais avec une » connaissance du cœur de l'homme, qu'il est » utile, qu'il est peut-être nécessaire de chercher » à acquérir, pour apprendre à se défier de soi- » même, et à surveiller la première formation » d'habitudes vicieuses, les premiers germes de » passions destructives. Cette connaissance salu- » taire, nous ne saurions la puiser nulle part » avec si peu de dangers. » (1)

En supposant même (ce que nous sommes loin d'accorder) qu'il y ait réellement dans la Bible des choses dont la lecture est dangereuse, on a dit, et l'on a eu raison de dire « qu'il y a infini- » ment moins d'inconvéniens à mettre les chré- » tiens en possession de la collection entière des » livres que Jésus-Christ leur ordonne de médi-

(1) M. Stapfer, dans son *Discours* inséré dans le premier *Rapport de la Société Biblique* de Paris, pag. 97, 98.

» ter, que de leur fournir le prétexte de se » plaindre qu'on ne place pas sous leurs yeux, » dans son intégrité, le Code auquel les Apôtres » se réfèrent sans cesse comme à une source de » vérité, de conviction et de consolations divi- » vines. » (1)

Qu'on y prenne garde et veuille y réfléchir, et l'on se convaincra que retrancher du canon des Saintes-Ecritures les endroits ou les passages dont la lecture pourrait paraître dangereuse, ne serait pas prévenir le danger, mais l'accroître. Comme cela arrive toujours, chacun voudrait connaître ces passages et ces morceaux proscrits; et ainsi ôtés de la place qu'ils occupent dans le volume sacré, et séparés des correctifs qui les accompagnent, ils pourraient devenir réellement dangereux. Avec quel avantage l'irréligion et le vice ne s'empareraient-ils pas de ces passages et de ces morceaux, dont les amis de la religion et des mœurs auraient pu croire la lecture dangereuse? Et combien les recueils qu'on ne manquerait pas d'en faire ne le seraient-ils pas!.. Et quels reproches n'auraient pas à se faire ceux qui, tout en voulant prévenir un mal, qui peut-être n'existe pas, l'auraient produit, et qui, s'il existe, se trouveraient du moins l'avoir ainsi de beaucoup aggravé!

(1) Voyez le Discours de M. Stapfer, dans le II.e Rapport de la Société Biblique de Paris, pag. 51.

Redisons-le : « Un extrait des Saintes-Ecritures » n'est plus la Bible, pas plus qu'une collection » de curiosités, tirées des trois règnes, n'est la » nature. Un pareil musée pourra servir de ré- » pertoire, de guide, de commencement d'étude » et de moyen de classer les richesses des trois » règnes; mais il ne nous dispensera point de » les considérer sur place, si on peut le dire, » et dans leur connexité inépuisable » (1).

Répétons à ceux qui voudraient qu'on fît, ou qui pourraient être tentés de faire des extraits des Saintes-Ecritures : « Nous ne sommes pas » plus en droit de soustraire un feuillet des livres » de la révélation écrite, à l'examen de nos sem- » blables, que nous ne sommes autorisés à les » priver du livre de la nature, ou de la vue de » quelques-unes des scènes magnifiques qu'elle » déploie à nos regards, et des leçons de sagesse » qui peuvent être le fruit de leur contempla- » tion » (2).

Adressons-leur de nouveau cette grave et solennelle interpellation : « Mais vous qui faites » des extraits de l'Ecriture, connaissez-vous l'in- » finie diversité des esprits? Savez-vous quel est » le passage qui frappera au cœur tel vieillard,

(1) Deuxième Rapport de la Société Biblique de Paris, pag. 73.

(2) *Ibid*, pag. 72.

» tel jeune homme, tel pécheur endurci? Et le » choix que vous faites sous votre responsabilité, » n'exclura-t-il pas peut-être les textes qui auraient » mis un terme à la léthargie, et trouvé le che- » min du cœur de ceux que vous en privez? »

« Que prétendez-vous faire, vous qui répugnez » à laisser dans les mains du peuple les Ecritures » de l'Ancien Testament, et qui leur substituez » des extraits décharnés ou des récits tronqués? » Vous voulez donc être plus avisés que la sa- » gesse éternelle, et vous anéantissez, pour autant » qu'il est en vous, l'effet des mesures de son » gouvernement. Ne vous y trompez pas; sans » le Vieux Testament, la Bible ne saurait être et » ne serait jamais devenue un livre populaire » (1).

« L'objection la mieux fondée que nous ayons » entendu faire contre la Société Biblique, ont » dit récemment deux théologiens distingués et » célèbres professeurs de l'académie de Zurich, » est que, par ses opérations il s'élève un obs- » tacle invincible à la confection et à l'introduc- « tion dans les Eglises d'une traduction qui ré- » ponde aux progrès et à l'état actuel de la » science » (2). Il paraît que la même objection

(1) Deuxième Rapport de la Société Biblique, pag. 77, 78.

(2) MM. *J. Schulthess* et *J. Gaspard d'Orelli*, dans un écrit allemand, intitulé : *Rationalisme* et *Supranaturalisme*, page 182.— (Zurich, 1822).

a été aussi présentée dans un ouvrage anglais, publié à Londres, il y a déjà quelques années (1).

On s'accorde généralement à penser, et il n'y a qu'une voix pour dire, que, si les Sociétés Bibliques donnaient elles-mêmes de nouvelles traductions des Saintes-Ecritures, et s'attachaient à les répandre dans les pays où il en existe déjà d'approuvées, les inconvéniens qui pourraient en résulter seraient tellement graves, qu'ils suffiraient seuls pour compromettre leurs succès, et pour faire peut-être même, de ce lien, le plus parfait qui existe entre les chrétiens de tous les pays, de toutes les sectes, de toutes les dénominations et de toutes les croyances, une occasion de disputes, un objet de divisions, et un sujet de scandales. Il n'y a pas divergence d'opinion et diversité de langage sur ce sujet: tout le monde est d'accord là-dessus. Et les Sociétés Bibliques n'ont pas moins été inspirées par une profonde sagesse, lorsqu'elles se sont astreintes à ne répandre les Saintes-Écritures que *dans les versions reçues et déjà en usage dans les Eglises*, que lorsqu'elles se sont interdit *toute note et tout commentaire*. Mais pour être rendue sensible, la vérité de cette assertion exigerait des développemens

(1) Voyez les Réflexions de M. Abauzit sur ce sujet : *(Expedience of publishing improved versions, of the Bible.* London, 1817.)

dans lesquels nous ne saurions entrer, et dont ce n'est d'ailleurs peut-être pas ici la place.

Je remarquerai seulement qu'il ne me semble pas exact de dire que, « par les opérations des » Sociétés Bibliques, il s'élève un obstacle invin- » cible à la confection et à l'introduction dans » les Eglises de traductions perfectionnées des » Saintes-Ecritures. » L'expérience prouve le contraire. On sait d'abord qu'elles s'attachent surtout à répandre les versions réputées les meilleures, et celles qui sont les plus estimées. Ensuite nous venons de voir les Sociétés Bibliques de trois différens pays s'accorder pour perfectionner une traduction généralement regardée comme une des meilleures que nous ayons dans notre langue (1). Nous avons vu la grande *Société Biblique, britannique et étrangère*, qui peut être considérée à juste titre comme la mère de toutes celles qui existent, honorer ce travail de son approbation, et le favoriser avec sa munificence accoutumée (2). Nous avons vu toutes les autres Sociétés du même genre, qui plus est, tous leurs amis, s'y intéresser vivement, en attendre le résultat avec

(1) Celles de Genève, de Lausanne et de Neuchâtel.

(2) Voyez à cet égard, comme pour tout ce qui a rapport à la révision de la version d'Ostervald, à Lausanne, les *Rapports de la Société de Bible du canton de Vaud*, faits par M. le professeur Levade, et en particulier les IV.e, V.e et VI.e

une religieuse impatience, et l'accueillir avec un pieux empressement. — La Société Biblique de Berne fait imprimer en ce moment (janvier 1823) une nouvelle édition de la Bible traduite en allemand par Piscator, revue par deux de ses membres, MM. Stapfer et Hunerwadel. Les amis de la Bible et des traductions perfectionnées des Saintes-Ecritures se promettent et croient pouvoir attendre les plus heureux résultats du travail de ces savans distingués (1). Qu'il paraisse, dans quelque langue que ce soit, une nouvelle traduction estimable de nos Saints Livres, et qui soit généralement approuvée et demandée, les Sociétés Bibliques s'empresseront de l'adopter et de la répandre.

Les opérations des Sociétés Bibliques n'opposent donc pas un obstacle invincible à la confection et à l'introduction dans les Eglises de traductions perfectiounées des Livres sacrés. Quiconque pourrait douter encore de la sagesse de la disposition de leurs réglemens qui leur prescrit de ne répandre les Saintes-Ecritures, que *dans les versions approuvées* et déjà *en usage dans les Eglises*, n'aurait qu'à lire le *Discours* de M. Stapfer, vice-président de la Société Biblique protestante de Paris, prononcé dans l'assemblée géné-

(1) Voyez les *Archives du Christianisme*, livraison d'octobre 1822, page 449.

rale du 16 avril 1822, et inséré dans le III.e Rapport de cette Société, où cette question est traitée avec la supériorité de talent et de vues qui caractérisent et distinguent son auteur.

Tout récemment on a accusé les Sociétés Bibliques de *prosélytisme sectaire*, et on n'a pas craint de qualifier, à cette occasion, leurs amis de *révolutionnaires*, et de les assimiler aux propagateurs des opinions anti-chrétiennes, et aux ennemis les plus méprisables de l'ordre politique et moral (1).

A cette qualification méchamment calomnieuse, et à ce parallèle odieux, les Sociétés Bibliques et leurs nombreux amis peuvent opposer avec confiance leurs *statuts* et leurs *actes* : ils répondent seuls à ces non moins mal-adroites que coupables imputations.

Remarquons en passant, qu'il est assez extraordinaire de voir et d'entendre un simple particulier

(1) Voyez une brochure, ou plutôt un pamphlet intitulé : *Réflexions préjudicielles sur la pétition du sieur Loveday*, par M. de Bonald, député de l'Aveyron. Paris 1822. On y lit, pages 9 et 10 : « Certes, il n'y a jamais eu de prosélytisme plus ardent que celui des philosophes du dernier siècle, où l'on faisait, d'après les conseils de Voltaire, des livres impies, à six sous, pour les cuisinières. Que n'ont pas fait les *révolutionnaires* de toutes les époques ? que ne font-ils pas encore pour répandre leur doctrine ? Ils ont tout employé, depuis la guillotine jusqu'aux chansons ; et la grande *entreprise biblique* qui court le monde est du prosélytisme le plus étendu, si l'on n'aime mieux y voir une adroite spéculation de commerce. »

traiter de *révolutionnaires* la plupart, non pas des peuples, (cela se concevrait aisément de la part de l'auteur, et pourrait peut-être sembler excusable) mais des Rois et des Princes de l'Europe, qui se montrent les zélés partisans des Sociétés Bibliques! Voilà donc un nouvel exemple de ces qualifications ridicules et de ces accusations téméraires, pour ne rien dire de plus, auxquelles l'adoption d'un absurde et funeste système conduit ses imprudens défenseurs.

Observons surtout que l'expérience la plus constante, comme les faits les plus récens et les plus authentiques, repoussent hautement cette odieuse inculpation, et justifient pleinement, à cet égard, les Sociétés Bibliques et leurs nombreux amis.

« Qui n'a pas été frappé de l'esprit d'ordre, » de l'amour du travail, de la pureté de mœurs, » des sentimens de piété profonde et de fidélité » affectueuse pour leurs dynasties, qui règnent » chez les peuples de l'Europe, où l'étude des » Saintes-Ecritures est particulièrement répandue, » et qui, dans ces derniers temps, ont montré » un si touchant et loyal attachement à leurs » souverains tombés dans l'adversité? »

Qu'on veuille ouvrir les yeux, et qu'on voie: « Où ont éclaté naguère des révolutions soudaines, des explosions volcaniques? Ce n'est, comme on l'a si judicieusement observé, ni en Angleterre, ni en Suède, ni en Danemarck, ni en Rus-

sie, ni en Hollande, ni en Prusse, ni dans les Etats protestans de l'Allemagne, où les Souverains concourent avec leurs sujets à répandre les Saintes-Ecritures; mais en Espagne, en Portugal, à Naples, à Turin, et dans les Provinces catholiques de l'Amérique » (1). Voilà des faits qui se sont passés sous nos yeux, qu'il est impossible de révoquer en doute, et un parallèle qui n'est certainement pas au désavantage des Sociétés Bibliques, et de ceux qui se plaisent à les favoriser (2).

Comment donc ose-t-on, après cela, chercher à inspirer des craintes aux Gouvernemens et aux amis de la tranquillité, et à les effrayer sur les dangers de la communication de la parole de Dieu au peuple, dans des traductions en langues vulgaires. Si cela n'était incontestable, on aurait peine à se persuader qu'il fût possible. Mais que ne peuvent la prévention, l'intérêt et l'adoption

(1) Voyez le *VI.e Rapport de la Société de Bible du canton de Vaud*, page 34.

(2) « Aucune contrée protestante n'a, jusqu'à ce jour, dit M. Stapfer, offert le spectacle impie de l'expulsion, de la proscription, de la déportation en masse des Ministres de la religion.... On peut même, en toute sûreté, considérer un scandale tel que celui que la révolution de France a présenté dans la spoliation et l'exil des ecclésiastiques et dans l'indifférence religieuse des peuples qui ont souffert qu'il fût donné sous leurs yeux, comme impossible dans les états où la réformation a pris véritablement consistance. » [I.er *Rapport* de la Société Biblique de Paris, pag. 77, 78].

d'un système qu'on préconise, et que l'on cherche à faire prévaloir par tous les moyens possibles! Et de quoi l'esprit de parti n'est-il pas capable!.... Je m'arrête : ma tâche et mon but sont de réfuter les préventions dont les Sociétés Bibliques sont l'objet, et non d'attaquer leurs injustes détracteurs.

Quant au reproche de *prosélytisme*, dans l'acception honorable de ce mot, les Sociétés Bibliques et leurs amis ne chercheront sans doute pas à s'en défendre. J'aime au contraire à croire qu'ils l'accepteront volontiers, et qu'il n'est aucun d'eux qui ne convienne et qui ne dise, avec M. le Député de l'Aveyron, que *la grande entreprise Biblique, qui court le monde, est du prosélytisme*, non-seulement *le plus étendu*, mais encore le plus sage, le plus pur, le plus religieux, le plus chrétien et le plus salutaire! Loin de faire usage d'aucun moyen condamnable que la raison et que la religion reprouvent, et de produire aucun effet funeste, les Sociétés Bibliques n'en emploient que de légitimes et n'ont que de bienfaisans résultats. Les sincères amis du christianisme, des louables sentimens et des admirables vertus qu'il inspire n'ont pas de vœu plus ardent à former, que celui de leur voir étendre de plus en plus leurs conquêtes, et faire chaque jour de nouveaux progrès.

Au reproche de prosélytisme, le même écri-

vain a joint une insinuation qui serait réellement préjudiciable aux Sociétés Bibliques, et qui pourrait nuire essentiellement à la haute faveur dont elles jouissent auprès des peuples, des Princes et des particuliers, et par là-même à leurs succès, si elle n'était tout-à-fait ridicule et sans aucune espèce de fondement : « Et la *grande* » *entreprise Biblique*, qui court le monde, est du » prosélytisme le plus étendu, si l'on n'aime » mieux, ajoute-t-il, *y voir une adroite spécula-* » *tion de commerce.* »

Les Sociétés Bibliques étaient sans doute loin de s'attendre à une insinuation si odieuse. Je crois qu'il faut en effet être totalement étranger à ces Sociétés, pour avoir eu cette pensée et pour oser la manifester. Mais il sera facile de montrer qu'elle n'est nullement fondée.

Jusqu'à présent j'avais cru, comme tout le monde, qu'une *adroite spéculation de commerce* était celle dans laquelle, en donnant ou dépensant peu, on avait l'espoir, ou plutôt la certitude, à l'aide de moyens plus ou moins honorables, de retirer beaucoup. Je vois que les Sociétés Bibliques et leurs amis donnent et dépensent beaucoup, dans un noble but, avec la certitude, ou plutôt la ferme volonté de ne rien retirer, et l'on vient me dire que c'est là, ou du moins on voudrait que *j'y visse une adroite spéculation de commerce*. Pour que cela fût pos-

sible, il faudrait, je le sens, effacer de mon esprit jusqu'aux plus simples notions du sens commun, changer tout-à-fait l'acception et la signification des termes, et refondre toutes mes idées. Sans cela, je crains bien qu'il ne dépende jamais de moi de voir dans la marche et les opérations des Sociétés Bibliques ce qu'on voudrait que j'y visse; je verrai toujours, au contraire, dans la manière de procéder de ces honorables Sociétés, les actes de la bienfaisance la plus pure et de la charité la plus désintéressée, au moins dans le sens le plus ordinaire de ce mot: et quoiqu'on dise, je crois bien que l'on n'y verra jamais autre chose. Certains hommes peuvent, et pourront bien à l'avenir, selon leur intérêt et au gré de leurs caprices, *appeler*, pour me servir des expressions du Prophète, *le mal, bien*, et *le bien, mal; donner aux ténèbres le nom de lumière*, et *à la lumière le nom de ténèbres;* (Esaïe V, 20.) mais je doute beaucoup qu'ils réussissent et parviennent jamais à convaincre les esprits réfléchis et non prévenus qui les écoutent ou qui les lisent.

J'arrive à l'accusation la plus grave qui ait été dirigée contre les Sociétés Bibliques; heureusement qu'elle est aussi peu fondée que toutes les autres: on les a représentées comme propres à conduire au crime, et à le fomenter. « Voyez, » s'est écrié un de leurs plus ardens détracteurs,

» voyez l'Angleterre, où les crimes se sont mul-
» tipliés depuis la fondation des Sociétés Bibli-
» ques » (1). « Ne croirait-on pas, répond un
» de leurs plus éloquens apologistes, entendre
» Celse et Porphyre mettant les crimes commis
» à Rome, sous les règnes de Claude et de Né-
» ron, sur le compte du christianisme qui venait
» de naître?..... »

« Heureusement, ajoute-t-il, les faits qui don-
» nent le démenti à cette dénonciation s'offrent en
» foule. Je n'en citerai qu'un seul (2) authenti-

(1) « Ce rapprochement, si étrange aux yeux des hommes qui ne les ont pas fermés à ce qui se passe autour d'eux, dans l'ordre moral des Sociétés Européennes, est livré à leur étonnement, tom. III, pag. 53 du *Conservateur*. (Vingt-huitième livraison).» Ce qui étonne surtout, c'est d'entendre ensuite le même écrivain dire, dans un autre endroit : « En lisant l'Evangile, si simple, si divin, on se sent comme ravi par » quelque chose du ciel. Je ne crois pas qu'il existe un être humain » qui pût, à ce moment, commettre une mauvaise action. Il faut aupa- » ravant que l'impression qu'il a reçue s'efface; il faut que la parole » de grâce et de vérité, dont le charme indéfinissable suspendait la puis- » sance du mal, cesse de résonner dans son âme émue. » *Essai sur l'Indifférence, etc.* Tom. IV, pag. 137, 138.

(2) L'auteur (M. Stapfer) avertit dans une note « qu'il lui donne la » préférence, et à cause de sa nature qui le rend susceptible d'une » vérification facile, et parce qu'il en doit la communication, accom- » pagnée de la copie de plusieurs lettres des Fonctionnaires les plus » honorables de Colchester, à la bonté d'un homme digne de la plus » haute confiance, de M. Rœnneberg, ce zélé membre et secrétaire- » adjoint de la Société Biblique britannique et étrangère. » [Voyez le I.er Rapport de la Société Biblique de Paris, page 92].

» quement établi par les données que m'ont » transmises les personnes les plus respectables. »

« Dans le comté d'Essex, et nommément dans la juridiction de Colchester, jadis mal famée pour le nombre des criminels qui remplissaient les prisons du chef-lieu, les délits ont tellement diminué depuis l'établissement d'une Société Biblique auxiliaire à Colchester, qu'en 1817, année d'une disette et d'un manque de travail cruels pour le peuple, le Maire de cette ville de plus de treize mille âmes, annonça, dans une réunion nombreuse des Membres de cette Société, qu'il n'y avait pas eu durant toute l'année un seul individu condamné pour crime, et que les prisons étaient complètement vides. Les assises de 1818 ont offert le même résultat; et le Juge en tournée pour les présider, a reconnu, d'après les renseignemens fournis par les habitans notables, que, depuis la formation de la Société Biblique, chaque année, a vu à-la-fois diminuer le nombre des prévenus de délits et s'accroître les distributions ainsi que l'étude bien dirigée des livres sacrés au sein de la population indigente. »

« Le relevé et le classement des hommes exécutés en Angleterre, de nos jours, plaident notre cause avec autant de force que l'expérience faite à Colchester. Il résulte des recherches les plus exactes, que sur cent des malfaiteurs qui se trou-

vent dans les prisons de la Grande-Bretagne, quatre-vingt dix ne savent pas lire, que quatre-vingt-dix-neuf sur cent de ceux qui lisent n'ont jamais eu une Bible en main. Les malheureux, condamnés à Londres dans ces derniers temps, étaient en très-forte proportion Irlandais, nation qui, plus que toute autre, est restée dans l'ignorance des Saintes-Ecritures, tandis que l'Ecosse, celui des états britanniques, où la lecture de la Bible, tant de l'Ancien que du Nouveau-Testament, est le plus généralement en usage, se distingue par le très-petit nombre de criminels originaires de ce Royaume, et détenus, soit dans ses propres prisons, soit dans celles de la métropole. »

Voilà, non des allégations vagues, et de *vaines déclamations*, pour me servir d'une expression fort usitée de nos jours, mais des faits positifs, des calculs exacts, faciles à vérifier, mis en avant et publiés depuis quelques années, et qui n'ont point été, jusqu'à présent, du moins que nous sachions, contestés. Ils renversent et anéantissent seuls l'accusation capitale qu'on n'avait pas craint de diriger contre les Sociétés Bibliques, et pourraient nous dispenser, au besoin, de rien ajouter. Observons toutefois, qu'il résulterait des expressions et du système de l'auteur de l'accusation qui nous occupe, qu'à mesure que les Sociétés Bibliques se multiplient, les crimes devraient

s'accroître et se multiplier en proportion, et cependant, partout où il en existe déjà et s'en forme de nouvelles on croit reconnaître, que dis-je, on croit reconnaître? on reconnaît évidemment le contraire. — Il en résulterait encore de ce système que les criminels devraient être en grande partie des lecteurs assidus des Saintes-Ecritures. Eh bien! qu'on visite les prisons, qu'on pénètre dans les bagnes, qu'on interroge la conscience de ceux qui doivent porter leur tête sur l'échaffaud, et qu'on y cherche la preuve et la démonstration de ce qu'on ose avancer. Si l'on réussit à l'établir, on n'aura jamais rien dit de mieux et de plus concluant contre les Sociétés Bibliques et tous leurs adhérens.

Le sujet vaut certainement bien la peine d'être éclairci; et la preuve n'est pas difficile. Mais quelque intéressant et quelque désirable que cela fût, je suis cependant bien sûr qu'on ne le tentera même pas. On craindrait trop de trouver le contraire de ce qu'on chercherait à établir et tâche de persuader. Je suis convaincu que, parmi les nombreux criminels qui se trouvent en ce moment das nos prisons et dans nos bagnes, il n'en est qu'un nombre *infiniment petit* qui aient lu les Saintes-Ecritures, et *pas un seul* qui en ait fait une lecture et une étude attentives et suivies. — Je ne crains pas d'émettre cette opinion, de l'avancer comme un fait; et je défie tous nos

adversaires ensemble d'établir le contraire; tandis que je crois avoir prouvé, que les hommes les plus recommandables qui existèrent parmi nous, dont les noms vivent dans nos annales, et qui sont la gloire de notre patrie, furent des lecteurs assidus des Saintes-Ecritures (1); et que je pourrais prouver encore que les plus estimables de nos jours se distinguent par une *connaissance* plus ou moins approfondie *des Saintes-Lettres*.

Il nous resterait à repousser d'autres attaques, et à dissiper quelques autres préventions dont les Sociétés Bibliques sont encore l'objet. Mais nous pensons qu'il suffit d'avoir repoussé et dissipé les principales, les plus dangereuses, et que c'en est assez sur ce sujet. Aussi bien il est pénible et l'on se lasse de combattre des préventions injustes et de repousser d'insignes calomnies. Détournons nos regards de ce triste tableau, pour les porter sur des objets plus satisfaisans, plus propres à les récréer et à les réjouir, sur la marche triomphante et les merveilleux succès des Sociétés Bibliques.

Ignorées, méconnues ou dédaignées par tant d'indifférens et tièdes Chrétiens; attaquées, ca-

(1) « Jamais il [d'Agnesseau] ne passa un jour de sa vie sans lire l'Ecriture-Sainte. Il éprouvait ce qu'on a déjà dit de ce livre, qu'on ne pouvait le lire sans devenir plus vertueux. » Voyez dans les *Notes historiques sur l'éloge de d'Aguesseau*, par Thomas, la note avant-dernière.

lomniées par tant d'adversaires prévenus et de mauvaise foi, ces Sociétés toutes chrétiennes n'en poursuivent pas moins avec une étonnante rapidité et un succès toujours croissant, leur paisible et bienfaisante carrière. « Le récit de la » *bonne nouvelle* flotte jusqu'aux confins de la » création terrestre, et les louanges du Fils de » l'homme sont célébrées en cent trente-neuf » idiomes, dans les langues de ceux qu'il est » venu délivrer de l'esclavage du vice et de la » mort. » *L'Eternel a déployé le bras de sa sainteté aux yeux de toute les nations*, et *tous les bouts de la terre verront le salut de notre Dieu.* (Esaïe LII, 10). Grâces aux travaux des Sociétés Bibliques et à ceux de celles des Missions et de leurs envoyés, secondés du secours et de la bénédiction célestes, le monde va être étonné de se trouver chrétien.

Si malgré les nombreuses attaques dirigées contre elles, et les obstacles de toute espèce qu'elles ont eu à combattre et à surmonter, ces Sociétés n'ont point été *détruites;* si, au contraire, elles ont obtenu le plus grand succès, et prospèrent de plus en plus, c'est qu'elles *sont l'œuvre de Dieu.* Tout porte à croire que, si *elles n'avaient été qu'une entreprise* ou *une œuvre des hommes, elles seraient tombées,* et n'existeraient déjà plus. (Actes V, 38, 39). Mais cette entreprise et l'œuvre de ces Sociétés, entrent dans

les desseins du Maître de l'univers ; et c'est vainement que l'on cherche à s'y opposer : *Mon conseil tiendra, dit l'Eternel.* (Esaïe XLVI, 10). *Comme la pluie et la neige descendent des cieux et n'y retournent plus, mais arrosent la terre, la rendent féconde et la font germer, tellement qu'elle donne la semence pour semer, et le pain pour s'en nourrir ; ainsi sera ma parole : étant sortie de ma bouche, elle ne retournera point à moi sans effet, mais elle fera tout ce que j'aurai ordonné, et prospérera dans les choses pour lesquelles je l'aurai envoyée.* (Esaïe LV, 10, 11). *Qui est-ce qui s'est opposé à l'Eternel, et s'en est bien trouvé?* (Job IX, v. 4).

En considérant d'un côté la parfaite inutilité des attaques dont les Sociétés Bibliques ont été et sont encore l'objet, et de l'autre leur marche triomphante et leurs merveilleux succès, on se rappelle involontairement cette sublime comparaison d'un de nos poètes, qui, bien que souvent citée, n'a peut-être pas eu d'application plus juste :

« Le Nil a vu sur ses rivages
» Les noirs habitans des déserts
» Insulter, par leurs cris sauvages,
» L'astre éclatant de l'univers.
» Crime impuissant ! fureurs bizarres !
» Tandis que ces monstres barbares
» Poussaient d'impuissantes clameurs,
» Le Dieu, poursuivant sa carrière,
» Versait des torrens de lumière
» Sur ces obscurs blasphémateurs. »

CONCLUSION.

Si le désir que nous en aurions ne nous trompe, nous avons fait voir que l'influence des Sociétés Bibliques sur le perfectionnement intellectuel, religieux et moral, et par là même sur le bonheur des hommes, est telle, qu'elle doit engager toute personne sage et amie de ses semblables à s'associer à leurs bienfaisans travaux, et à coopérer à leur œuvre excellente. Nous croyons avoir montré de plus, que les préventions dont ces Sociétés sont l'objet, ne sont nullement fondées ; que les accusations et les attaques qu'on a dirigées, qu'on se plaît à reproduire et à multiplier contre elles, ne doivent faire aucune fâcheuse impression sur leurs amis, bien moins encore les détourner de leur sainte entreprise, et empêcher qui que ce soit d'y prendre part. Le principe et les motifs de toutes ces accusations et de ces diverses attaques sont connus, et doivent seuls les rendre vaines et sans effet. C'est ici, à notre avis, la lutte du *Père du mensonge* et *du Prince des ténèbres*, contre le *Dieu de vérité*, *de sainteté*, et *de lumière;* et la victoire et le triomphe, qui peuvent être retardés, ne nous semblent pas devoir être douteux, et demeurer un instant incertains.

Que les Sociétés Bibliques et leurs nombreux amis s'arment donc de zèle et de persévérance; qu'ils continuent et se bornent, comme ils l'ont fait jusqu'à présent, à répandre la *parole de Dieu, cette parole vivante et efficace, plus aiguë qu'aucune épée à deux tranchans, qui entre et pénètre jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, des jointures et des moelles;* (Héb. IV, 12.) qu'ils la répandent sans alliage humain, même sans trop s'occuper des traits qu'on dirige et s'efforce de lancer contr'eux, et des coups qu'on voudrait leur porter; et leur succès et leur triomphe sont assurés, indubitables. Ils sont écrits sur toutes les pages du Code des révélations divines: *Toute chair est comme l'herbe, et toute la gloire de l'homme comme la fleur de l'herbe, l'herbe sèche, et sa fleur tombe, mais la parole du Seigneur demeure éternellement.* (I Pierre I, 24, 25). *Le ciel et la terre passeront,* a dit l'*Auteur* et le *Consommateur de notre foi, mais mes paroles ne passeront point.* (Math. XXIV, 35). *Mon Evangile sera prêché sur toute la terre habitable, pour servir de témoignage à toutes les nations, avant que la fin arrive.* (Ibid. v. 14). *Vous, tous les habitans de la terre, tournez vos regards vers moi, et vous serez sauvés,* dit l'Eternel, *car je suis le Dieu fort, et il n'y en a point d'autre. Je l'ai juré par moi-même, et cette parole de justice est sortie de ma bouche,*

et elle ne sera point vaine : tout genou fléchira devant moi, et toute langue jurera par mon nom. (Esaïe XLV, 22, 23). *Toute puissance*, dit Jésus-Christ à ses disciples, peu de temps avant de se séparer d'eux, *toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre : Allez donc et enseignez toutes les nations, leur apprenant à observer tout ce que je vous ai commandé : Et voici, je suis tous les jours avec vous, jusqu'à la fin des siècles.* (Matth. XXVIII, 18, 19, 20). *Nous pouvons* donc *dire avec confiance : Le Seigneur est pour nous, il nous protège : Que les hommes fassent ce qu'ils voudront, nous ne les craindrons point.* (Héb. XIII, 6). Et nous n'aurons point en effet à les craindre.

Sans doute (et nous le reconnaissons avec une sainte joie et de vives actions de grâces envers celui qui s'est hautement déclaré leur protecteur) les Sociétés Bibliques, depuis qu'elles existent, ont déjà beaucoup fait ; mais ce serait s'abuser étrangement que de croire qu'elles sont près du but, et qu'il ne leur reste que peu de choses à faire pour l'atteindre. Elles ne font que de naître, et ne *sont* encore *que du jour d'hier.* Aussi la carrière qu'elles ont déjà parcourue (que dis-je, parcourue? elles viennent à peine d'y entrer!) n'est rien, ou presque rien, en comparaison de celle qui leur reste encore à parcourir. Et l'on ne saurait nier que tout ce qu'il leur a été donné

d'opérer, jusqu'à ce jour, ne soit que très-peu de chose, et comme rien, eu égard à ce qu'il leur reste encore à faire.

Malgré leurs dons généreux, leurs distributions abondantes et tout le zèle qui les anime, il s'en faut de beaucoup que les Sociétés Bibliques aient pu, jusqu'à présent, mettre les Saintes-Ecritures entre les mains de tous ceux qui se réclament du nom de *Christ*, et sur *lesquels ce beau nom est invoqué*. (Jacq. II, 7). S'il en est parmi eux qui refusent et repoussent leurs dons, il en est aussi qui les désirent et les appellent de tous leurs vœux, et qui n'ont pu jusqu'à présent y avoir part; et le nombre en est encore très-considérable. Il suffit, pour en être convaincu, de se souvenir que tout au plus six millions d'exemplaires des Saintes-Ecritures ont été distribués par les soins des Sociétés Bibliques, et que le nombre des Chrétiens auxquels leur lecture est recommandée, et qui croient qu'il est de leur devoir de les lire, est au moins de 80 millions. Un nombre à-peu-près égal fait profession d'y puiser sa croyance, et de les prendre pour la règle de ses sentimens et de toute sa conduite; et l'on ne peut que former le vœu de voir l'Institution Biblique répandre parmi eux ses bienfaits. Trois millions des habitans de notre globe regardent Moïse comme un envoyé céleste, et *croient à la Loi et aux Prophètes*. Cent cinquante

millions considèrent *Moïse* et *Jésus* comme de grands Prophètes, suscités de la part de Dieu pour instruire les hommes. Et 600 millions de nos semblables, *créés*, comme nous, *à l'image de Dieu*, comme nous *ses enfans*, destinés comme nous à l'immortalité, sont encore victimes de l'ignorance et de l'imposture; encore dans les ténèbres de la superstition et de l'idolâtrie; encore plongés dans une corruption morale des plus effrayantes; encore tout-à-fait *étrangers aux promesses de l'Evangile, sans Dieu et sans espérance dans le monde!* C'est dans cet état déplorable qu'ils vivent; et ce qui est plus déplorable encore, ils quittent la vie sans être soutenus par les promesses et les consolations de l'Evangile. Ils ont vécu sans espérance, et ils meurent sans consolation..... Ils meurent sans que le nom de Jésus, *ce Sauveur de tous les hommes*, ait pu être articulé par leurs lèvres mourantes....; sans qu'ils aient pu lui dire, à leur dernière heure, en tournant vers lui leurs regards près de s'éteindre : *Seigneur, aie pitié de nous!* (Matth. XX, 30). *Seigneur, sois apaisé envers nous qui sommes pécheurs!* (Luc XVIII, 13). *Seigneur, souviens-toi de nous!* (Idem XX, 42).

Demeureront-ils toujours dans cet état? Permettrons-nous qu'ils soient toujours étrangers aux bienfaits de l'alliance de grâce et aux promesses de l'Evangile? Nous, que le Père commun

a *bénis du ciel, par Jésus-Christ, de toute sorte de bénédictions spirituelles*, (Ephés. I, 3.) ne ferons-nous rien pour y faire participer ceux de nos frères qui en sont encore privés?... N'éprouverions-nous aucun désir de leur faire part de nos richesses, alors surtout que nous le pouvons sans que la portion qui nous reste en soit en rien diminuée? *Les affligés* et *les misérables cherchent des eaux et n'en trouvent point; leur langue est desséchée par l'ardeur de la soif; mais moi, l'Eternel, je les exaucerai; moi, le Dieu d'Israël, je ne les abandonnerai point.* (Esaïe XLI, 17).

C'est de nous que ce Dieu tout bon veut se servir pour étancher leur soif. C'est nous qu'il appelle à leur adresser et à leur faire entendre cette gracieuse et salutaire invitation: *O vous tous qui êtes altérés, venez aux eaux! Vous qui n'avez point d'argent, hâtez-vous; achetez et mangez; venez, achetez sans argent et sans aucun prix du vin et du lait.* (Esaïe LV, 1). *Ce Dieu qui a dit, que la lumière resplendit des ténèbres, a répandu sa clarté dans nos cœurs, afin que nous éclairions les autres par la connaisance de la gloire de Dieu, qui paraît en Jésus-Christ.* (II Cor. IV, 6). Refuserions-nous l'insigne honneur d'être les ministres de la volonté divine, et la gloire de concourir à l'accomplissement des desseins de sa miséricorde envers les enfans d'Adam? Nous bor-

nerions-nous, comme nous l'avons fait, pour la plupart, jusqu'à ce jour, à prier pour la conversion des infidèles? A demander à Dieu, « que » ceux qui sont encore privés de sa connaissance, » et plongés dans les ténèbres de l'ignorance et » de l'erreur, soient éclairés par sa lumière et » conduits au chemin du salut? » Nous contenterions-nous de lui dire tous les jours, en récitant la prière que Jésus nous a enseignée: « *Que ton règne vienne!* » Et croirions-nous, après cela, avoir rempli, envers les *étrangers à la connaissance de Dieu*, et aux promesses de l'*alliance de grâce*, tous les devoirs que notre situation et les faveurs que Dieu nous a accordées nous imposent? Nous persuaderions-nous ne devoir plus rien faire pour les amener à *la connaissance* et au culte du *seul vrai Dieu*, et *de celui qu'il a envoyé, Jésus-Christ?* (Jean XVII, 3). Ne chercherions-nous pas à les amener par la *connaissance de la vérité, à la foi et à la justice*, et, par la foi et la justice, *à la vie éternelle?* Attendrions-nous que Dieu fît tomber miraculeusement sa Loi, traduite dans une prodigieuse variété d'idiomes, sur les nations qui *sont encore dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort*, comme il fit autrefois tomber la manne pour nourrir son peuple dans le désert?... Ou bien, presqu'aussi inhumains et aussi barbares que ce *Sacrificateur* et ce *Lévite*, dont il est parlé dans

une parabole de l'Evangile, qui, en voyageant, aperçoivent un de leurs semblables, étendu par terre, perdant son sang par ses plaies, et près *d'expirer*, et dont l'un *se détourne* et *passe outre*, et que l'autre *regarde* et *continue son chemin*, sans lui donner aucun secours, (Luc X, 30, 32.) détournerions-nous nos regards des misères spirituelles et des plaies de l'âme de nos semblables, de *nos frères?* Ou, après les avoir considérées, continuerions-nous notre voyage dans ce monde, sans chercher à les secourir, à les soulager, et à leur faire part du baume qui peut seul les guérir? — Dirions-nous, comme je l'ai entendu dire quelquefois : « que notre position » ne nous permet pas de *faire grand chose* à » cet égard; que c'est les nations toutes protes- » tantes, qui ont beaucoup de ressources et peu- » vent disposer de puissans moyens, que cela re- » garde. » — Mais, parce que nous ne pouvons faire beaucoup, devons-nous nous croire autorisés à ne rien faire? Parce que nos ressources et nos moyens sont moindres que ceux des autres, devons-nous négliger de les employer et de les faire servir à la propagation du code des lumières, de la sagesse, de l'espérance, du salut et de la vie? « Il nous est défendu de rester apa- » thiques spectateurs de ce que tentent en tous » lieux les amis du bien, pour répandre les » Saintes-Ecritures, sous peine d'être exclus du

» cortège du Triomphateur, qui sera composé de » ceux qui auront opéré pendant qu'ils faisait » jour. »

Ne disons donc pas : *Un lion est dans le chemin.* (Prov. XXII, 12). Ne cherchons point de frivoles prétextes; et n'alléguons point de vaines excuses. Rien, non rien, ne doit nous dispenser de contribuer, selon nos forces et les moyens que Dieu nous a départis, à l'œuvre des Sociétés Bibliques. Alors même que nous ne pouvons y concourir que faiblement, nous ne devons pas rester dans l'inaction et nous croire dispensés de prendre part à cette sainte entreprise. Souvenons-nous, pour nous y exciter, que la *pite de la veuve* est aussi agréable et d'un aussi grand prix aux yeux de celui dont nous devons tous chercher à avancer le règne, que les dons considérables des riches et des puissans du monde. C'est de la réunion de dons et de contributions le plus souvent très-modiques, que se sont formés, en majeure partie, ces millions que la Société Biblique britannique et étrangère répand ensuite en Bibles sur toutes les parties de la terre habitable. Nous ne devons donc pas regarder les nôtres, quelque faibles qu'ils soient, comme inutiles et sans effet pour l'avancement de la sainte cause, au succès et à la prospérité de laquelle nous sommes tous intéressés, et devons tous concourir.

« Nos frères, unis à l'Eglise romaine, peuvent, » comme on l'a fort bien dit, négliger de pareils » soins, sans qu'ils encourent de blâme; nous » ne le pouvons sans mériter ce reproche d'in- » différence pour les intérêts de la religion qu'on » se plaît à nous adresser, et dont nous prou- » verons l'injustice par notre zèle, pour la dis- » tribution de la parole de Dieu, non-seulement » parmi les membres de notre communion, mais » aussi parmi ceux qui ne la connaissent point » encore. » Notre intérêt, même temporel, nous en fait un devoir. Plus ceux qui nous entourent et avec qui nous vivons seront bons et heureux, et plus nous le serons aussi avec eux, et par eux.

Et celui qui a déclaré qu'un *seul verre d'eau froide*, donné *en son nom*, ne demeurera *pas sans récompense*, (Matth. X, 42.) n'en aurait-il point « pour ceux qui ont soin de ne pas laisser » ignorer aux *hommes accablés sous le fardeau* » *de la vie*, (Matth. XI, 28.) qu'il les appelle » à lui, qu'il les conjure de venir chercher le » *remède qu'il apporte à leurs maux*, et le *repos* » *qu'il a préparé pour leurs âmes;* qu'il appelle » à lui tous les affligés, tous les fatigués, tous » ceux qui ont demandé et demandent vainement » à leur raison la solution de l'énigme du monde, » à leur volonté l'énergie de la vertu dans la » lutte avec les passions, et le courage qui n'est

» point abattu par l'infortune, à leurs sembla-
» bles la justice et la compassion, un traitement
» humain et fraternel. Soyons les organes de
» cet appel à tous les hommes de peine conviés
» du haut de la croix libératrice à recevoir les
» secours spirituels après lesquels ils soupirent.

» Vous ne résistez point à l'aspect de la souf-
» france physique ; vous vous imposez plutôt des
» privations, vous retranchez de vos jouissances
» pour venir au secours de la douleur corpo-
» relle, et vous n'auriez rien en réserve pour
» tarir la source des vices qui enveniment et
» centuplent le malheur, et pour ouvrir celle
» des eaux vives qui se répandent sur le désert
» du cœur, et qui jaillissent dans la vie éter-
» nelle. » (1).

Et les femmes, si disposées à plaindre et à secourir le malheur ; les femmes, si compatissantes, si sensibles à tous les genres de misère ; les femmes, qu'on est à-peu-près assuré de trouver partout où il y a des besoins à pourvoir, des maux à soulager, des afflictions à adoucir, des infortunes à réparer, du bien à faire ; les femmes, qui ont tant d'influence sur l'opinion ! qui ne doivent pas ignorer qu'elle est l'humiliante

(1) Expressions de M. *Ssapfer*, Discours inséré dans le II.e *Rapport* de la Société Biblique de Paris, pag. 92, 93.

dégradation de leur sexe, dans tous les pays où la loi de Christ, qui est, ainsi qu'on l'a dit, *la charte de leurs libertés*, n'est pas connue ; qui savent à quel état d'avilissement et de misère elles sont condamnées sur les trois-quarts du globe, manqueraient-elles pour cet objet seul de la sensibilité qui les caractérise? Se montreraient-elles insensibles au malheur, et refuseraient-elles d'entendre les cris, les vœux et les prières des deux-tiers de leur sexe, qui languissent dans la plus profonde ignorance, esclaves des passions des hommes, victimes de leurs caprices, de leur orgueil, de leur jalousie, de la plus insupportable tyrannie (1), et qui semblent leur dire, comme autrefois la femme du pays de Canaan à Jésus : « *Ayez pitié de nous! Secourez-nous! Nos* » *filles et nous sommes misérablement tyrannisées.* » (Matth. X, 22, 25). — Je ne sais si je me trompe, mais j'aime à croire que cet appel sera entendu et n'aura pas été adressé en vain à nos compatriotes et à toutes les femmes chrétiennes qui liront ces lignes.

Mais les hommes qui rendent malheureuses celles que Dieu *a faites semblables à eux*, qu'il leur a données pour *aides* et pour *compagnes*,

(1) Extrait en partie des V.e et VI.e *Rapports de la Société de Bible du canton de Vaud.*

(Génèse II, 18.) et non pour jouets ou pour esclaves, ne sauraient être heureux eux-mêmes (1). Cherchons donc à les instruire, à leur faire connaître des devoirs et à les engager à tenir une conduite qui peuvent contribuer si essentiellement à leur bonheur. Si l'arbitre souverain des destinées humaines « nous a fait naître dans un rang et placés dans une situation qui nous offrent tous les moyens d'instruction religieuse et d'amélioration morale, ne devons-nous pas, en reconnaissance pour ce bienfait, verser sur nos frères, moins richement partagés, une partie des trésors qui nous ont été prodigués avec tant de munificence? N'est-il pas comme indiqué par notre position, que nous leur facilitions l'acquisition de ce volume de vérité et de miséricorde, qui les réconciliera avec les amères inégalités du sort; de ce volume qui enrichit l'indigence la plus dénuée, et ennoblit les membres les plus humbles de la société, en leur montrant la couronne céleste promise à ceux qui *auront combattu le bon combat.* »

» Ne croyons donc pas, en distribuant ce volume révéré, ne faire qu'un acte d'une bienfai-

(1) « Votre âme se dégrade, et vous devenez cruel, » dit Zélis, dans les *Lettres Persannes*, à Usbek, qui avait ordonné contr'elle de mauvais traitemens, « soyez sûr que vous n'êtes point heureux. » Lettre CLVIII.

sance commune (1); mais persuadons-nous qu'avec lui nous répandrons l'ordre, l'harmonie sociale, la paix domestique, l'active industrie, la sage prévoyance, le gage de la prospérité publique et privée; que nous contribuons, en ce qui nous concerne, à produire un peuple meilleur, plus instruit dans ses devoirs, plein d'une piété plus éclairée; enfin que nous nous associons aux travaux de cette noble entreprise, qui, s'étendant sur toutes les parties de la terre, doit un jour, dans la suite des temps, en perfectionnant les esprits et les opinions des hommes, exercer une influence salutaire et si grande sur les destinées du genre humain. » (2).

PRIÈRE.

Maintenant, *ô Éternel*, notre Dieu et notre Père ! *sois béni de tout temps et à toujours*, (I Chroniques XXIX, 10.) de ce qu'après avoir inspiré à quelques-uns de ceux de tes enfans

(1) « Lorsque vous soulagez l'infortune, dit M. Stapfer, votre acte » de bienfaisance a un objet déterminé, une sphère circonscrite dans » des bornes que des chances diverses et une existence de courte du- » rée resserent incessamment. En distribuant le Code de justice et de » charité, vous déposez un germe dont la croissance n'a pas de limi- » tes, et dont l'heureuse influence n'a d'autre mesure que l'éternité. »

(2) Paroles de M. *Alexandre Vincent*, à la fin de son discours inséré dans le 1.er *Rapport* de la Société Biblique de Nimes, p. 38.

qui *ont été enseignés de toi*, et que tu éclaires de la céleste lumière de ta parole, le désir et la volonté d'instruire et d'*éclairer les autres* par la distribution de cette *parole* de *sagesse*, de *consolation*, d'espérance et de *vie*, tu leur en fournis si heureusement les moyens !

O Eternel! c'est à toi qu'appartiennent la grandeur, la puissance, la majesté et la gloire! A toi que la louange est due; car tout ce qui est dans les cieux et sur la terre est à toi. A toi appartient le règne et tu es le Prince de toutes choses. Les richesses et les honneurs viennent de toi, et tu as une souveraine puissance sur toutes les créatures. La force et l'autorité sont en ta main, et il est aussi en ton pouvoir d'agrandir et de fortifier toutes choses. Maintenant donc, ô notre Dieu! nous te célébrons, et nous donnons à ton nom les louanges qui lui sont dues! car qui sommes-nous, que nous ayons le pouvoir de t'offrir quelque chose? Toutes choses viennent de toi; et après que nous les avons reçues de ta main, tu nous permets de te les présenter, quoique nous soyons étrangers et voyageurs devant toi, comme le furent nos pères; quoique nos jours passent comme une ombre sur la terre, et que nous n'y demeurions qu'un moment. (I Chroniques XXIX, 11, 19).

Je sais, ô mon Dieu! que tu sondes les cœurs, et que tu aimes les intentions pures, et celui qui

donne gaîment; (II Corinthiens, IX, 7.) j'ai donc été ravi de joie en voyant que tes enfans ont contribué et contribuent volontairement pour répandre ta Parole. Eternel, mon Dieu, entretiens cette salutaire pensée et *conserve à toujours cette bonne inclination* que tu leur as toi-même inspirées, et *tourne* de plus en plus *leur cœur vers toi*, afin qu'ils s'attachent toujours plus à avancer *ton règne et celui de ton Christ.* (Apocalypse XI, 15). *Inspire* les mêmes dispositions et la même volonté *à nos enfans*, afin qu'*ils gardent tes commandemens, tes statuts et tes ordonnances*, et qu'ils continuent l'œuvre que nous avons commencée, jusqu'à ce que le but que nous nous proposons soit atteint, jusqu'à ce que *tous les hommes, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, te connaissent,* (Hébreux VIII, 11.) *et que la terre soit remplie de ta connaissance, comme le fond de la mer des eaux qui le couvrent.* (Esaïe XI, 9).

BÉNI SOIT DIEU DE SON DON INEFFABLE!

Et *à ce Dieu tout-puissant, seul sage et seul bon, soit gloire éternellement par Jésus-Christ!*

Amen!

APPENDICE.

Depuis la rédaction de ce *Mémoire*, que nous publions tel qu'il a été mentionné honorablement par les juges du concours, les Sociétés Bibliques, comme nous en avions exprimé le vœu, ont poursuivi leur noble tâche avec zèle et persévérance, sans s'occuper des traits qu'on a dirigés contre elles, et des coups qu'on a cherché à leur porter; et leur succès et leur triomphe, comme nous avions osé le prédire, ont été de jour en jour plus éclatans. Cependant elles n'ont pas laissé d'être exposées à diverses attaques. Depuis lors, on a articulé de nouveaux griefs et multiplié les objections contre elles. Notre unique but, dans cet Appendice, est de les examiner et de les combattre. Nous ne suivrons d'autre ordre à cet égard, que celui des temps dans lesquels ces griefs ont été articulés et ces objections présentées; et nous n'entrerons pas même dans tous les développemens dont l'examen des uns et la réponse aux autres seraient susceptibles.

Un jeune Ecrivain plein de talent et de zèle pour la cause du Protestantisme, dont il a embrassé avec chaleur la défense, est le seul protestant français, du moins à notre connaissance, qui, en professant pour elles les sentimens qu'elles doivent inspirer à tout ami sincère du christianisme, ait présenté des objections contre le système, ou plutôt contre *l'article fondamental des Statuts des Sociétés Bibliques*. Quelque

regret que nous éprouvions d'avoir à combattre un ami, dont nous honorons le talent, et dont nous aimons surtout la franchise, nous ne devons pas nous y refuser : *Amicus Plato, magis amica veritas.*

« Loin d'admirer, dit-il, cette précaution, à laquelle » elles attachent tant d'importance, de ne jamais » ajouter, aux Livres Saints, des commentaires et des » réflexions de nature quelconque, je suis persuadé » que, dans un très-grand nombre de cas, mais spé- » cialement en France, les travaux de nos Sociétés » sont frappés de stérilité par cette condition même. » (1)

Quoique peut-être partagée par un assez grand nombre de personnes, cette opinion n'en est pas moins exagérée et fausse. L'exagération se montre d'abord, en ce qu'elle reviendrait à affirmer, que la lecture des Saintes Ecritures, *sans notes ni commentaires*, est inutile et sans effet; ce que l'auteur, n'a sans doute pas voulu dire, ce qui serait absolument faux, comme chacun peut s'en convaincre par lui-même. Ce n'est sans doute pas de l'*Écriture*, accompagnée de gloses et de commentaires, que l'Apôtre a dit, et que tous les siècles ont répété après lui, en se fondant sur l'expérience, qu'*elle est utile pour instruire, pour convaincre, pour corriger, pour former à la justice, et pour disposer à toute bonne œuvre.* Et M. Coquerel lui-même ne saurait le penser.

Nous ne prétendons cependant pas (et les Sociétés

(1) *Tableaux de l'Hist. philosop. du Christianisme*, ou *Études de philosophie religieuse*, par Charles Coquerel, Chap. XII, pages 224, 225. Paris, 1823.

Bibliques ne l'ont jamais prétendu non plus), que les commentaires soient inutiles et qu'on doive les proscrire. Tant s'en faut. Ces Sociétés sont au contraire persuadées, comme nous le sommes nous-mêmes, que de courtes notes explicatives de quelques expressions particulières à la langue Sainte, de quelques usages dont il est fait mention dans la Bible, qui sont si différens des nôtres, et qui donnent à ce Livre un air d'*étrangeté;* que des réflexions pieuses et morales peuvent produire de très-bons effets, surtout en France, où, comme l'observe très-judicieusement l'auteur de l'objection qui nous occupe, tant de préventions et d'idées fausses contre le contenu de la Bible et sa lecture, ont été répandues, et ne se sont que trop accréditées. Et M. Coquerel sait aussi bien que nous, que quelques-uns des membres les plus distingués et les plus recommadables de la Société de Paris, sont à la tête d'une entreprise qui a pour but de faire passer dans notre langue le *commentaire* le plus estimé qui existe en Angleterre, où les Sociétés Bibliques ont pris naissance, et où elles fleurissent plus que partout ailleurs. Nous n'avons pas appris que cette entreprise ait été désapprouvée par aucune des nombreuses Sociétés du même genre qui existent dans notre patrie; et nous savons d'une manière bien positive que, sans être assurées qu'*il soit parfaitement en harmonie avec l'esprit et le vœu de la nation*, elles en désirent toutes la publication, et qu'elles l'attendent, en général, avec une religieuse impatience.

Mais quelque convaincues qu'elles puissent être de l'utilité et des nombreux avantages d'un bon com-

mentaire et de pieuses réflexions, ces Sociétés ne croient pas moins devoir les élaguer des éditions de la Bible qu'elles distribuent, et se les interdire absolument. Et l'on cesse d'être étonné qu'elles *attachent tant d'importance à cette précaution*, lorsqu'on ne peut douter, que ce ne soit de la scrupuleuse observation de cet article fondamental de leurs statuts, que dépend leur prospérité, je dirai même leur existence. Or, pour peu qu'on veuille y réfléchir, on ne peut s'empêcher de reconnaître que, vu la disposition naturelle des esprits, et l'état actuel des choses, l'adoption et la distribution d'un commentaire et de réflexions quelconques de la part des Sociétés Bibliques suffiraient pour faire de ce lien, le plus parfait qui ait jamais existé parmi les chrétiens, un sujet de disputes, de divisions et, peut-être, de scandales.

Il devient dès-lors inutile d'examiner si ce que M. Coquerel propose serait praticable, et surtout s'il produirait tous les bons effets qu'il croit pouvoir s'en promettre, puisqu'alors même qu'on parviendrait à *s'entendre pour rédiger un commentaire et des réflexions qui fussent en harmonie avec l'esprit et le vœu de la nation*, les Sociétés Bibliques devraient encore bien se garder de les joindre aux éditions de la Bible qu'elles distribuent, et qu'elles ne le pourraient sans se causer le préjudice le plus notable, sans ruiner la base large et solide sur laquelle elles reposent, et sont pour jamais affermies.

Ainsi, qu'on publie des réflexions et des commentaires qui répondent aux besoins et aux vœux des

nombreux lecteurs des Livres Saints, les Sociétés Bibliques doivent s'en féliciter et s'en réjouir; mais elles doivent toujours rester étrangères à leur publication, et surtout bien se garder de les joindre aux éditions de la Bible qu'elles font imprimer et s'attachent à répandre. C'est là leur grand moyen de succès et leur unique voie de salut. On a tout lieu de croire que, si elles en avaient usé autrement, elles n'eussent jamais réussi à prendre racine, ou du moins qu'elles n'eussent jamais atteint le degré de prospérité où elles sont déjà parvenues. Et nous croyons assez de bonne foi à l'auteur du reproche qui nous occupe, auquel nous ne contestons pas l'utilité des réflexions et des commentaires, pour convenir que les Sociétés Bibliques ne doivent en aucune manière les joindre aux Livres Saints qu'elles distribuent; et que c'est de leur scrupuleuse et inviolable fidélité à suivre cette sage règle de conduite, que dépend leur prospérité, j'ai même déjà dit leur existence.

Quant à quelques autres assertions plus ou moins hasardées qui nous ont frappé dans le chapitre où se trouve l'objection à laquelle nous venons de répondre, il n'appartient à notre but ni n'entre dans notre plan de les examiner. Nous pouvons d'autant plus nous en dispenser, qu'on l'a déjà fait, et qu'il suffit d'y renvoyer nos lecteurs. (1)

Le Pape Léon XII, dans la *Lettre Encyclique* qu'il

(1) Voyez l'*Essai sur l'esprit et le but de l'Institution Biblique*, par G. de Félice, *Discours préliminaire*, page 47 et suiv.

a adressée *à tous les Patriarches, Primats, Archevêques, et Evêques* de la chrétienté, à l'occasion de son avènement au Pontificat, s'est aussi fortement élevé contre les Sociétés Bibliques. Mais comme il n'a guère fait que répéter ce qui avait déjà été dit à cet égard, en l'appuyant de son autorité, qu'on n'ose presque plus qualifier d'*infaillible*, nous nous bornerons à le rappeler, en l'accompagnant de quelques brèves observations.

« L'iniquité de nos ennemis s'est tellement accrue, » dit-il, que, outre le déluge de livres pernicieux et » contraires à la foi, ils s'efforcent de faire tourner » au détriment de la religion les Saintes-Ecritures » qui nous ont été données d'en haut pour l'édifica- » tion générale. » A cette lecture on est tout étonné; l'on se demande comment cela peut se faire; et l'on est sans doute loin de s'attendre que ce soit au moyen des Sociétés Bibliques. Rien n'est cependant plus vrai. Voici comment S. S. cherche à l'établir.

« Vous n'ignorez pas, Vénérables Frères, qu'une (certaine) Société, vulgairement appelée *Biblique*, se répand audacieusement par toute la terre, et qu'au mépris des traditions des Saints Pères, et contre le célèbre Décret du Concile de Trente, elle tend de toutes ses forces et par tous les moyens à traduire, ou plutôt à corrompre les Saintes-Ecritures dans les langues vulgaires de toutes les nations, ce qui donne un juste sujet de crainte, qu'il n'en arrive dans les autres traductions, comme dans quelques-unes de celles qui sont déjà connues, qu'on n'y trouve, par une mauvaise interprétation, au lieu de l'Evangile du

Christ, l'Evangile de l'homme, ou, ce qui est pire, *l'Evangile du démon.* » (1)

Voilà qui est évidemment trop fort pour être vrai. Si les Sociétés Bibliques *corrompent*, comme on les en accuse, les Saintes-Ecritures, rien n'est plus aisé que de les en convaincre, en comparant avec les originaux les traductions qu'elles distribuent. Mais se borner, comme le fait Léon XII, à porter contre elles cette grave accusation, sans l'accompagner de la moindre preuve, n'est, on doit en convenir, ni bien loyal ni surtout bien concluant. Aussi, après avoir transcrit de telles choses, et y avoir remarqué les merveilleux progrès des Sociétés Bibliques, avoués même par leurs plus ardens détracteurs, on croit pouvoir se dispenser de rien ajouter, et laisser au bon sens du lecteur à faire justice de pareilles diatribes.

« Plusieurs de nos prédécesseurs ont fait des lois pour détourner ce fléau (il y a dans l'original *cette peste*); et, dans ces derniers temps, Pie VII, de sainte mémoire, a envoyé deux brefs, l'un à Ignace, Archevêque de Gnesne; l'autre à Stanislas, Archevêque de

(1) Quoique nous nous servions de la traduction imprimée, et qui se vend publiquement à Paris, chez *Adrien Le Clère, imprimeur de N. S. P. le Pape*, afin qu'on ne puisse nous reprocher d'avoir affaibli, altéré ou *corrompu* en rien, *par une mauvaise interprétation*, ses expressions, et par conséquent ses idées, nous les donnons ici en original : » *Non vos latet, VV. FF., Societatem quamdam, dictam vulgò* Biblicam, *per totum orbem audacter vagari, quæ spretis SS. Patrum traditionibus, et contra notissimum Tridentini Concilii Decretum (Sess IV, de edit. et usu Sacrorum Librorum.), in id collatis viribus ac modis omnibus intendit, ut in vulgares linguas nationum omnium Sacra*

Mohilow. Dans ces brefs on trouve des témoignages tirés tant des divines Ecritures que de la tradition, et rédigés avec soin et sagesse, pour montrer combien cette invention subtile est nuisible à la foi et à la morale. »

Nous espérons que nos lecteurs, auxquels nous devons exprimer le regret que nous éprouvons de n'avoir pu nous procurer, même à Paris, ces deux brefs, pour les examiner, auront pu se convaincre en lisant notre ouvrage, jusqu'à quel point cette assertion est fondée, et combien elle doit par là même faire impression sur eux. Nous pouvons au reste opposer ici à Pie VII et à Léon XII, Pie VI, leur prédécesseur, qui croyait « que la Bible est le meilleur moyen pour maintenir, dans la foi, les chrétiens qui sont dispersés dans l'étranger, pour fortifier ceux chez qui elle est chancelante, ou près de s'éteindre, pour hâter la propagation de la Religion chrétienne, et ouvrir aux hommes les voies du salut; » et qui a dit « que les Saintes-Ecritures sont des *sources très-abondantes, auxquelles chacun doit avoir accès, pour*

vertantur, vel potiùs pervertantur Biblia. Ex quo valdè pertimescendum est, ne, sicut in aliquibus jam notis, ita et in cæteris interpretatione perversâ de Evangelio Christi hominis fiat Evangelium, aut, quod pejus est, diaboli. » (S.t Hier. in cap. 1 Epist. ad Galat.)

« *Ad quam pestem avertendam prædecessores nostri plures ediderunt constitutiones, et extremis diebus sanctæ recordationis Pius VII duo dedit brevia, alterum Ignatio, Archiepiscopo Gnesnensi, alterum Stanislao, Archiepiscopo Mahiloviensi, in quibus multa ex Divinis Litteris et ex traditione accuratè ac sapienter excerpta inveniuntur, ut ostendatur quantoperè fidei et moribus vaferrimum hoc inventum noxium sit.* »

y puiser une saine doctrine et une morale pure. » (1) Mais alors les Sociétés Bibliques ne se *répandaient pas audacieusement par toute la terre*, puisqu'elles n'étaient pas même connues.

« Et nous aussi, Vénérables Frères, pour nous acquitter de notre devoir apostolique, nous vous exhortons à éloigner avec soin et avec empressement vos troupeaux de *ces paturages mortels.* (2) (Peut-on qualifier ainsi les Saintes-Ecritures, *qui ont été données d'en haut pour l'édification générale ?..*

« Hé quoi! Mathan! d'un prêtre est-ce là le langage? »)

» Reprenez, priez, insistez à propos, hors de propos, en toute doctrine et patience, afin que vos fidèles, s'attachant exactement aux règles de notre congrégation de l'*Index*, se persuadent que, « si l'on laisse » sans distinction traduire les Saintes-Ecritures dans » les langues vulgaires, il en résultera, à cause de » la témérité des hommes, plus de mal que de bien. »

(1) Ses expressions sont très-remarquables et méritent d'être citées en original : « *Illi enim sunt fontes uberrimi, qui* CUIQUE PATERE DEBENT, *ad hauriendam et* MORUM *et* DOCTRINÆ SANCTITATEM. » *(Bref à Martini, Archevêque de Florence.)* Le Concile de Trente appelle aussi les Saintes-Ecritures, *fontem omnis, et salutaris veritatis, et morum disciplinæ ;* c'est-à-dire, la source de toute vérité salutaire et de toute règle des mœurs. (Sess. IV, *De Cannonicis Scripturis.*)

(2) Lorsque le Chef de l'Eglise qualifie ainsi les Saintes-Ecritures, on conçoit et cesse d'être étonné qu'un curé de village, dans son aversion pour elles, aille jusqu'à lacérer le Nouveau-Testament, dans une version *approuvée par un grand nombre d'Evêques*, et qui est sans contredit une des meilleures qui existent dans notre langue, et le foule en quelque sorte aux pieds, comme cela est arrivé naguère,

Dans un coin reculé de la Septimanie.

« C'est une vérité démontrée par l'expérience, et que, plus que tous les autres Pères, Saint Augustin a fait connaître par ces paroles : « Il ne s'est formé » d'hérésies et de dogmes pervers qui enveloppent les » âmes dans leurs filets, et les entraînent dans l'abî- » me, que par ce qu'on n'as pas bien compris les divi- » nes Ecritures, et qu'après les avoir mal comprises, » on soutient avec témérité de fausses interprétations. »

« Voilà, Vénérables Frères, où tend cette société, qui de plus n'omet rien pour l'accomplissement de ses vœux impies; (Remarquez bien, lecteur, que ses vœux sont que tous les *enfans de Dieu* aient et puissent lire dans leur propre langue le *Testament de leur Père céleste.*) car elle s'applaudit, non-seulement d'imprimer ses traductions, mais encore de les

« *Nos quoque pro apostolico nostro munere hortamur vos, VV. FF., ut gregem vestrum a lethiferis hisce pascuis amovere omnimodè satagatis. Arguite, obsecrate, instate opportunè, importunè in omni patientiâ et doctrinâ, ut fideles vestri regulis nostræ Indicis congregationis adamussim inhærentes sibi persuadeant, « si Sacra Biblia vulgari lingua passim » sine discrimine permittantur, plus indè ob hominum temeritatem « detrimenti quam utilitatis oriri. »*

« *Quam veritatem et experientia commonstrat, et præter cæteros Patres declaravit S. Augustinus his verbis : « Non enim natæ sunt hæreses, et quædam dogmata perversitatis illaqueantia animas, et in profundum præcipitantia, nisi dùm Scripturæ Bonæ intelliguntur non benè, et quòd in eis non benè intelligitur etiam temerè et audacter asseritur. »* (Tract. 18 in Joannis cap. 5.)

« *En, VV. FF., quò hæc spectat Societas, quæ insuper ut impii voti fiat compos nil intentatum relinquit. Non enim tantummodò versiones suas typis edere, verùm etiam per omnes urbes cursitando in vulgus per se spargere sibi plaudit; quin imò ut alliciat simplium animos, quà venditare curat, quà dono dare insidiosâ liberalitate gestit. »*

répandre parmi les peuples en parcourant les villes; et même, pour séduire les simples, tantôt elle a soin de les vendre, et tantôt elle se plaît, par une libéralité perfide, à les distribuer gratuitement !.. » Quel crime abominable! Et qui est-ce qui pourrait s'empêcher de ne pas condamner une telle conduite ?..

Décidément les adversaires des Sociétés Bibliques paraissent vouloir absolument se refuser à croire que ce soit la piété qui les inspire, et *une charité sans hypocrisie* qui les anime. Ils veulent à toutes forces que ce soient des motifs étrangers à la Religion qui les meuvent et les dirigent. Je ne sais si ces soupçons ne sont pas plus défavorables à ceux qui les conçoivent et se plaisent à les nourrir, qu'à ceux qui en sont l'objet. Faire profession de ne pas croire aux bonnes intentions d'autrui, lorsque rien ne nous autorise à les révoquer en doute, s'il n'emporte une insigne mauvaise foi, suppose une grande perversité. — Quant à ce que l'expérience nous apprend sur le résultat de la *traduction* et de la lecture des Saintes-Ecritures, *en langue vulgaire*, nous croyons nous y être suffisamment arrêtés, pour n'avoir pas besoin d'y revenir, et pour laisser à toute personne impartiale le soin de les juger.

Les auteurs d'un ouvrage périodique, qui a commencé à paraître l'année dernière, (1) se signalent par un système d'opposition et de dénigrement contre les Sociétés Bibliques. Ils avaient paru d'abord ne pas s'apercevoir de leur existence; mais, depuis quelque

(1) Le *Mémorial Catholique*.

temps, ils redoublent d'aigreur et de violence contre ces Sociétés toutes pacifiques. Nous allons examiner rapidement les griefs qu'ils ont articulés contre elles et les reproches qu'ils viennent de leur faire.

Le premier de ces reproches qui se trouve dans un article extrêmement violent, (1) sur lequel nous nous proposons de revenir dans d'autres vues, est ainsi conçu : « De nos jours, des Sociétés dites *Bibliques* tra- » vaillent à rendre le ministère protestant inutile. » (2)

J'avoue que je n'aurais jamais imaginé que ce fût là leur but; et s'il est vrai qu'elles se le soient proposé, on doit convenir qu'elles se sont étrangement trompées. Ce qu'il y a de bien avéré jusqu'à ce jour, c'est que, loin d'avoir *rendu le ministère protestant inutile*, et d'avoir affaibli l'intérêt qu'il inspire, elles n'ont fait qu'en faire mieux sentir l'importance, et le rendre plus nécessaire. En répandant les Saintes-Ecritures, *sans notes ni commentaires*, en rendant par là même leur lecture plus fréquente et plus générale, elles en ont fait désirer davantage, comme on devait s'y attendre, l'explication, et rendu par conséquent le ministère protestant plus intéressant et plus indispensable. — Ceci peut être confirmé par des faits : telle contrée de la France, où un seul Pasteur avait paru jusqu'à présent suffire pour desservir plusieurs Eglises, on le trouve aujourd'hui tout-à-fait insuffisant, et l'on est convaincu qu'il serait nécessaire qu'il y en eût

(1) Il a pour intitulé : *De l'Etat des Protestans en France, comparé à celui des Catholiques en Angleterre*; voy. t. II, p. 120 et suiv.

(2) *Ibidem*, page 123.

plusieurs. Aussi, à aucune époque, les demandes de Pasteurs n'avaient été aussi multipliées et les suffragans en aussi grand nombre dans nos Eglises. MM. les Rédacteurs du *Mémorial catholique* peuvent aisément s'en convaincre, en s'adressant au Ministère de l'Intérieur. Et ce fait seul, qu'on ne saurait contester, suffit pour prouver, du moins pour ce qui concerne notre patrie, le peu de fondement de l'allégation qui nous occupe.

S'il était vrai d'ailleurs, que les *Sociétés Bibliques travaillassent*, comme on le prétend, à *rendre le ministère protestant inutile*, il faudrait convenir que ceux qui l'exercent seraient, si l'on peut se servir de cette expression, singulièrement *dupes*, et qu'ils agiraient bien contre leurs intérêts, eux qui leur sont si favorables; qui ont tant fait pour leur établissement, et qui contribuent de tout leur pouvoir à la prospérité de ces Sociétés qu'ils aiment, et dont ils ne cessent de faire l'éloge. Mais s'ils avaient pu concevoir les moindres craintes à cet égard, l'expérience n'a pas dû tarder à les rassurer. Elle doit leur avoir appris que, plus ils se sont montrés zélés pour l'œuvre de ces Sociétés, et plus ils ont vu leur influence et l'intérêt qu'on leur porte se propager et s'accroître. Ils n'ont cependant pas dû se dissimuler que ces Sociétés tendent évidemment à rendre leur tâche plus grande et plus difficile; mais ils n'ont point été arrêtés par cette considération. On peut dire d'eux avec confiance que ce n'est pas le travail et la peine qu'ils redoutent. Et cette dernière observation pourrait peut-être servir à expliquer pourquoi un bien petit nombre d'entr'eux

se sont montrés moins zélés pour cette œuvre à laquelle ils ne sauraient d'ailleurs refuser leur approbation et leurs éloges.

Et quand il serait vrai que les Sociétés Bibliques (ce qu'elles ont été toutefois jusqu'à présent, on doit en convenir, loin de faire,) contribuassent à la longue à *rendre le ministère*, non pas *protestant*, mais le ministère ecclésiastique en général, je ne dirai pas *inutile*, parce que cela ne saurait jamais avoir lieu, mais *moins nécessaire* pour l'instruction religieuse des fidèles, serait-ce là un reproche bien grave à leur faire? et ce résultat serait-il bien à redouter? Ces Sociétés ne se trouveraient-elles pas être entrées par là même dans les vues de la Providence, et avoir concouru à l'accomplissement de ses desseins? J'engagerai l'auteur de l'allégation qui nous occupe, et ceux à qui elle pourrait paraître fondée, à porter leurs regards et à fixer leur attention sur ce passage de Jérémie (XXXI, v. 31, 34.) cité par St. Paul dans son épitre aux Hébreux (VIII, v. 8, 13): *Voici, les jours viennent, dit le Seigneur, que je traiterai avec la maison d'Israël et la maison de Jacob une nouvelle alliance.... Et c'est ici l'alliance que je traiterai avec la maison d'Israël, lorsque ce temps sera venu, dit le Seigneur: Je mettrai mes lois dans leur esprit, et je les écrirai dans leur cœur; et je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple: et chacun n'enseignera plus son prochain, ni chacun son frère, en disant: Connaissez le Seigneur; parce qu'ils me connaîtront tous depuis le plus petit jusqu'au plus grand.* Et je leur demanderai ensuite, si, en *rendant le ministère* en général *moins nécessaire*

pour l'instruction religieuse des fidèles, les Sociétés Bibliques auraient fait quelque chose de bien contraire au bien de l'humanité, et surtout aux vues toujours infiniment sages et souverainement miséricordieuses de la providence?....

Plus récemment, les auteurs du *Mémorial* ont reproduit, contre les Sociétés de la Bible, l'accusation d'attaque contre la religion catholique. Un orateur irlandais, dans un discours rapporté dans ce journal, n'a pas craint de dire en propres termes, des membres de ces Sociétés: *Nous les regardons comme les ennemis de notre foi* (1); et d'appeler ces Sociétés elles-mêmes, *une croisade dirigée contre la religion* qu'il professe (2).

Je dois confesser encore ici, que je n'ai jamais pu bien comprendre qu'en répandant les Saintes-Ecritures, les Sociétés Bibliques attaquent la religion catholique, à moins toutefois qu'elle n'y soit pas conforme (3).

(1) Tom. II, page 116. — (2) *Ibid.*, page 114.

(3) Je savais bien que les Protestans ont toujours regardé la religion catholique comme peu conforme à l'Evangile; je sais bien, par exemple, que le célèbre duc de *Sully*, qui ne voulut jamais changer de religion, quoiqu'il y fût sollicité par son Roi, qui était à-la-fois son *Maître* et son *ami*, fit un jour cette réponse au cardinal Duperron, qui l'exhortait à quitter le calvinisme: « *Je me ferai catholique quand vous aurez supprimé l'Evangile, car il est si contraire à l'Eglise romaine, que je ne puis pas croire que l'un et l'autre aient été inspirés par le même Esprit.* » Mais je n'avais jamais pu me persuader que les catholiques eux-mêmes partageassent cette croyance. Il paraît que je me trompais, et il ne m'est plus permis d'en douter depuis que j'ai appris qu'entre les *avis* qu'un Pape donna à *des Evêques assemblés*, se trouve surtout

Mais dans ce cas, est-ce les Ecritures qu'on doit chercher à faire cadrer avec la religion? ou la religion qu'il faut ramener aux Ecritures? Et si ceux qui les répandent sont *les ennemis* de la religion, il faut convenir du moins, que ce sont des ennemis d'une espèce toute nouvelle, et que les armes dont *cette croisade* se sert sont bien différentes de celles qu'avaient employées jusqu'à présent ceux qui avaient combattu la religion et cherché à détruire la foi des peuples. Mais examinons de plus près comment l'orateur s'efforce de prouver l'accusation qu'il intente à cet égard aux Sociétés Bibliques.

celui-ci : *De ne rien oublier pour faire ensorte qu'on ne lût au peuple que le moins qu'il se pourrait de l'Evangile. Le peu qu'il y en a dans la* Messe *doit suffire*, dit-il, *et l'on ne doit permettre à aucun mortel d'en lire davantage. Car tant que les hommes se sont contentés de ce peu*, TOUT ALLAIT BIEN ; *mais il en est tout autrement depuis que l'on en lit communément davantage.... En un mot*, ajoute-t-il, *c'est un livre qui, plus que tous les autres, a excité les orages et les tempêtes qui nous ont presqu'emportés. Et en effet, si on la considère avec soin (l'Ecriture-Sainte) et qu'on la compare avec ce qui se fait dans notre Eglise, on trouvera ces deux choses fort opposées l'une à l'autre, et que notre doctrine est* NON-SEULEMENT DIFFÉRENTE, MAIS ENCORE CONTRAIRE A CELLE DE L'ECRITURE. (Jules III, *aux Evêques assemblés à Boulogne pour délibérer sur les moyens d'affermir le siège de l'Evêque de Rome*). D'après cela on cesse d'être surpris que quelques-uns de ces mêmes Evêques auxquels s'adressait Jules III, aient décidé, un peu plus tard, « que si on permettait la lecture des Saintes-Ecri» tures en langue vulgaire, il en résulterait, à cause ds la témérité » des hommes, plus de mal que de bien ; » qu'on rappelle de nos jours cette décision, en recommandant de *s'y attacher avec soin, adamussim inhærentes.*

Il commence par poser en fait « qu'on ne doit ins-» truire le peuple que dans les principes vénérables de la foi de ses ancêtres. (1) » Ce qui pourrait peut-être servir à prouver, au besoin, que J. C. et ses Apôtres ont eu tort autrefois de prêcher l'Evangile aux juifs et aux gentils, et que les protestans comme les catholiques, de nos jours, ont tort de le faire annoncer et de chercher à le répandre parmi les infidèles. — Mais poursuivons: « L'Irlande, ajoute-t-il, est un » pays catholique: or, la lecture de la Bible sans » notes et sans commentaires peut convenir, peut-» être, au génie capricieux et inconstant de la reli-» gion protestante; mais l'Irlande a une foi tout-à-fait » incompatible avec une liberté d'opinion effrénée; (Qu'il me soit permis d'observer en passant qu'il en est de même de la religion protestante; mais peut-être le mot *effrénée* est-il ici de trop.) et ses croyan-» ces sont déterminées de manière à ne laisser aucun » champ à l'exercice du jugement individuel, dans » l'intelligence de la parole de Dieu. » Voilà, pour le coup, qui est parfaitement clair: ainsi le catholique doit croire tout ce qu'on lui enseigne, alors même qu'il le trouve *contraire à la parole de Dieu*, comme aux plus simples notions du sens commun, ce qui n'est pas tout-à-fait conforme à l'Evangile (Voyez 1 Cor. XI, 15; 1 Thes. V, 21.); mais qu'importe? « Sa religion, continue l'orateur, repose » sur la Bible. » Pourquoi donc lui défendre de la

(1) *Mémorial catholique*, tom. II, pag. 113.

lire (1)? Il est vrai qu'il ajoute immédiatement après « interprétée par l'Eglise; » mais qu'est-ce qui lui empêche de profiter de ces interprétations ? « Et ce serait » aller contre ses principes que de faire de la Bible » le texte d'éternelles disputes, et le jouet des inter- » prétations les plus monstrueuses. » — Je demanderai, qui est-ce qui en use ainsi ? De ce que, par respect pour la croyance de chacun, les Sociétés Bibliques se bornent à répandre le texte pur de la parole de Dieu, *base* de la religion catholique comme de la religion protestante, d'après l'orateur lui-même, s'ensuit-il qu'elles en fassent le *texte d'éternelles disputes et le jouet des interprétations les plus monstrueuses ?* Voit-on que depuis que ces Sociétés existent on se soit plus disputé qu'auparavant? Tout au contraire : elles ont singulièrement rapproché tous leurs amis, en les engageant à fixer davantage leur attention sur ce que leur croyance a de commun, que sur les points qui les divisent. — Voit-on que ces Sociétés aient donné lieu à *des interprétations monstrueuses?* Rien de pareil n'a eu lieu : elles ont au contraire fait justice de plusieurs interprétations de ce genre. Un ou deux exemples de fanatisme ridicule ou odieux, qu'on ne saurait plus raisonnablement attribuer à la lecture de la Bible, que les folies de ceux qu'on renferme à Bedlam ou à Charenton, ne sauraient suffire pour établir ce qu'on ose avancer à cet égard. — Mais

(1) N'est-ce pas là ce que J.-C. appelle *fermer aux hommes le royaume des Cieux? ne pas y entrer soi-même, et ne pas permettre que les autres y entrent?* (Math. XXIII, 13).

poursuivons; ce qui suit est pour le moins aussi curieux, et encore plus extraordinaire.

« D'où vient aujourd'hui cette espèce de démence » Biblique si fréquente dans la basse classe de la » secte protestante ? D'où vient que, dans le nombre » des malheureux attaqués de cette espèce de folie » religieuse, il ne se trouve pas un seul catholique ? » N'est-ce pas au fanatisme créé par la lecture de » la Bible sans notes et sans commentaires qu'il faut » attribuer ces funestes résultats ? »

Après avoir remarqué la dignité d'un pareil style, et la noblesse de telles expressions, admirez, lecteur, la justice et la bonne foi des adversaires des Sociétés Bibliques! — Lorsque tout occupés à réparer en silence les ruines de notre chère Sion, et les maux que causèrent à nos Églises des ennemis bien plus dangereux que ne le sont de nos jours les Sociétés Bibliques, et qui faisaient usage d'armes tout autrement redoutables que celles qu'elles emploient, nous y bornions nos efforts, et presque nos vœux, nous n'étions plus qu'*une secte mourante* (1). Aujourd'hui que des temps meilleurs et des circonstances plus favorables nous permettent de chercher à propager les principes de notre évangélique croyance, en employant pour cela le moyen le plus simple et le plus légitime, en répandant le livre qui les renferme, nous sommes *des malheureux en démence!* Je demanderai à l'orateur lui-même et à ses *nobles* amis, ce qu'il faut que

(1) Voyez *le Conservateur*, tom. III, pag. 49.

nous fassions, et quelle conduite nous devons tenir, pour nous garantir de leurs insultes et nous mettre à l'abri de leurs outrages?... Y aurait-il en effet rien de plus outrageant, s'il n'était tout-à-fait ridicule, que cette ignoble expression de *basse classe de la secte protestante*, appliquée aux Princes d'Angleterre, aux familles royales de Hollande, de Prusse, de Wurtemberg, de Dannemark, de Suède, et aux Protestans les plus distingués des deux mondes!....

En affirmant que, *dans le nombre des malheureux attaqués de cette espèce de folie religieuse, il ne se trouve pas un seul catholique*, l'orateur, entraîné par la passion, ne s'est pas souvenu des *Van Es*, celui de tous les hommes existans qui a le plus fait pour la propagation des Saintes-Ecritures, des *Weisemberg*, des *Wittman*, des *Gosner*, et de tant d'autres qui, nonobstant le *célèbre décret du Concile de Trente*, qui n'est au reste pas très-positif à cet égard, ne croient pas qu'on doive, pour me servir d'une expression de Montesquieu, « défendre de lire un livre que tous les » Chrétiens disent être venu du ciel. » (1).

Je ne comprends pas trop, je l'avoue, le *fanatisme créé par la lecture de la Bible*, et bien moins encore *ses funestes résultats*, à moins qu'on n'entende par là le désir de la répandre, qu'on ose qualifier de *démence* et de *folie*, et l'influence de cette propagation qu'on ne craint pas de déclarer *dangereuse*. « En effet, dit » l'orateur, un homme ignorant, doué d'une imagina-

(1) *Lettres Persannes*, Lettre XXIV.

» tion ardente, médite la Bible. » Et pourquoi ne la méditerait-il pas? Ne vaut-il pas mieux qu'il la médite que tout autre livre, puisqu'elle est *la source de toute vérité salutaire et de toute règle des mœurs?* « On » lui a dit, ajoute l'orateur, qu'il peut interpréter à » son gré la parole divine, que l'Esprit saint le con- » duit et l'éclaire dans ses recherches. » Et qui est-ce qui lui a dit toutes ces choses? car ce ne sont pas, à coup-sûr, les Sociétés Bibliques : M. *Sheil* lui-même ne saurait le prouver. Et si « son cerveau s'échauffe, » comme il le prétend, s'il prend ses rêves pour des » inspirations divines, et les tableaux que lui trace une » âme en délire pour des visions célestes, » ce n'est nullement la faute des Sociétés Bibliques, qui ne cessent de l'avertir de se défier, en lisant la Bible, des illusions de son esprit et des rêves de son imagination. « Et tandis que le catholique romain (auquel on interdit cependant la lecture de la Bible et la liberté d'examen) voyage dans un chemin *large* et *connu*, le protestant (qui la médite et auquel il est recommandé d'*examiner toutes choses*) s'égare dans un labyrinthe *obscur* et sans fin; l'un s'engage dans un voyage de découvertes, sans carte et sans boussole, l'autre navigue vers un port assuré, par une voie tracée depuis long-temps, et à la clarté d'un astre qui ne peut jamais l'égarer dans sa course. » — Voilà bien, sans contredit, de brillantes antithèses; le mal est qu'un peu de recherche ne soit pas leur seul défaut, qu'elles aient encore celui, bien plus grave, d'être tout-à-fait fausses. Je voudrais bien que le brillant orateur eût daigné nous apprendre quel est *cet astre*

qui ne peut jamais égarer le catholique romain dans sa course, car malgré tous mes efforts, je n'ai pu parvenir à l'apercevoir nulle part, si ce n'est toutefois dans la parole de Dieu. Mais n'est-il pas évident que ce n'est pas d'elle que M. *Sheil* a voulu parler ?

Dans une de ses dernières livraisons (1), le *Mémorial catholique* parle « du charlatanisme des Sociétés » Bibliques qui, chaque année, dit un de ses corres- » pondans du nord, perçoivent des sommes considé- » rables sur notre simplicité, et nous annoncent pom- » peusement le départ pour l'Inde de milliers d'exem- » plaires de la Bible, dont au reste nous ignorons » toujours le sort ultérieur; car nous sommes trop » bonnes gens pour nous en informer, et pour ne » pas croire aux philanthropes sur parole. »

Rien n'est sans doute plus aisé que de mettre en avant de pareilles allégations, alors surtout qu'on se dispense, comme le correspondant du Mémorial catholique, de les accompagner du moindre fait qui les appuie. Et peut-être suffirait-il, en pareil cas, d'en faire la remarque. Tâchons cependant de dissiper ce qu'une telle allégation pourrait laisser de fâcheux dans l'esprit de ceux qui sont encore étrangers aux Sociétés Bibliques, car, quant à leurs amis, ils savent parfaitement à quoi s'en tenir à cet égard. Ils savent que les *sommes considérables* (bien considérables en effet, puisqu'elles s'élèvent toutes les années à plusieurs millions) que ces Sociétés perçoivent, sont remises

(1) Celle de mai 1825. Voyez *Correspondance étrangère*, page 311.

entre les mains les plus pures, entre celles des personnes, par leur position, le plus à l'abri de la tentation de s'en approprier et d'en retenir la moindre chose. Ils savent que l'emploi en est surveillé par les hommes les plus recommandables et les plus propres, par l'indépendance de leur état et de leur fortune, à éloigner même jusqu'au soupçon de toute espèce de fraude. Ils savent que ces Sociétés publient toutes les années le compte rendu de leurs travaux, à la suite duquel se trouvent ordinairement la liste de leurs bienfaiteurs et le montant de leurs volontaires contributions, comme aussi l'objet détaillé de leurs dépenses. Si elles *annoncent le départ pour l'Inde de milliers d'exemplaires de la Bible*, ils ne doutent pas que ces exemplaires n'aient été expédiés; et il n'est pas vrai de dire que *nous en ignorons toujours le sort ultérieur :* ces Sociétés ont soin de nous en instruire autant que cela leur est possible; mais il ne serait pas raisonnable d'exiger qu'elles le fissent sur-le-champ, puisqu'on est forcé de reconnaître que cela n'est pas en leur pouvoir. Et quoiqu'on dise, il n'est de nos jours personne *d'assez bon pour croire aux philanthropes sur parole*, pas plus qu'à ceux qui trouvent plus facile et moins coûteux de les dénigrer que de suivre leur exemple.

Si les Sociétés Bibliques se bornaient, comme leurs adversaires, à de simples allégations, sans les appuyer de faits positifs et de calculs exacts, il est bien certain qu'elles ne tarderaient pas à perdre de la haute confiance qu'elles ont su inspirer et dont elles jouissent partout. Mais ceux qui les dirigent peuvent fort-bien dire à tous ceux qui ont des préventions contre

elles, de quelque nature qu'elles soient : « *Venez et* » *voyez*. Nos opérations n'ont rien d'*occulte*, ni même » de mystérieux ; elles sont de la plus grande simpli- » cité. Nos projets, tous nos actes sont connus ; nous » en publions, toutes les années, jusqu'aux moindres » détails ; et loin de *redouter* l'examen et *la lumière*, » *comme ceux dont les œuvres sont mauvaises*, nous les » appelons au contraire de tous nos vœux, sur tout ce » qui a rapport aux principes, au but, aux opérations » et aux résultats lointains comme immédiats de notre » *sainte* entreprise. » Et voilà tout le secret de leur popularité. C'est cette conduite franche et loyale, qui, en dépit de tous leurs censeurs et de leurs *calomnies*, leur assure la haute confiance dont elles jouissent, et qu'elles méritent sous tous les rapports.

Nous avons déjà vu précédemment ce que nous devions penser de *l'adroite spéculation de commerce des Sociétés Bibliques*. L'écrivain qui avait mis en avant, il y a quelques années, cette perfide insinuation, n'a pas craint de la renouveler tout-à-l'heure, en l'associant à l'idée d'un commerce infâme, que ces Sociétés abhorrent, et dont elles cherchent, ne pouvant l'empêcher, à diminuer du moins les dangers de toutes leurs forces. En s'élevant, avec juste raison, contre les nombreuses réimpressions et l'étonnante propagation des livres impies, séditieux et obscènes, il a ajouté : « Au reste, comme le public ne deman- » dait assurément pas cette étrange multiplicité d'œu- » vres compactes ou complètes, on peut croire qu'elle » est commandée et sans doute payée aux frais avancés » des Sociétés secrètes, et il ne serait pas impossible

» qu'elle eût quelque point de contact avec les spécu-
» lations des Sociétés Bibliques. » (1).

Lorsque l'on est parfaitement instruit de la pureté des vues et des moyens des Sociétés Bibliques, on se sent révolté en transcrivant de pareilles insinuations; on a peine à se défendre d'une aversion mêlée de mépris; et l'on hésite avant de se décider à les défendre contre elles. Mais comme ce n'est pas à nous à choisir nos adversaires, mais à les combattre, on finit par reconnaître qu'on ne doit en dédaigner aucun, fût-il encore plus injuste.

Nous laissons aux *Sociétés secrètes*, dont avant d'avoir lu le *Mémorial catholique* nous ignorions jusqu'à l'existence, le soin de répondre, pour ce qui les concerne, à la grave accusation dirigée contre elles. Quant aux *Sociétés Bibliques* qui nous sont particulièrement chères et dont nous avons embrassé la défense, nous déclarons hautement qu'il n'exista jamais aucune espèce de *contact* entre elles et la réimpression des livres impies, séditieux et obscènes; et nous défions M. le *Vicomte de Bonald*, auquel sa position donne toute sorte de facilités à cet égard, d'en découvrir *la plus légère trace* et d'en administrer *la moindre preuve*. Ces Sociétés se sont exprimées avec non moins de force, et pour le moins autant de sincérité qu'il ait jamais pu le faire lui-même, contre cet abominable commerce. M. le Vicomte de Bonald ne doit pas l'ignorer : tous leurs *Rapports* sont là pour en fournir

(1) *Mémorial catholique*, tom. III, pag. 326.

la preuve : c'est à eux que nous en appelons, sans en excepter un seul. Après les avoir lus, on ne peut guère s'empêcher de croire que l'auteur de cette perfide insinuation ne se soit dit à lui-même, comme le personnage d'une pièce connue : « Calomnions, il en » restera toujours quelque chose. » Ce qui n'est, pour le dire en passant, qu'une traduction de cette fameuse maxime des Jésuites : *Calumniare audaciter, aliquid semper hæret.*

Quant à la *dangereuse influence des Sociétés Bibliques*, dont parlait le *Mémorial catholique* dans une de ses dernières livraisons (1), mon livre tout entier doit avoir mis les lecteurs à même de prononcer à cet égard. Si, après l'avoir lu, ils persistent à croire que *l'influence de ces associations* est telle, j'aurai manqué mon but, et mal plaidé la cause que j'avais à exposer et à défendre. Si, au contraire, comme j'aime à le croire, j'ai réussi à démontrer que cette influence est constamment et sous tous les rapports bienfaisante, salutaire, je leur laisse à juger du cas qu'on doit faire de cette assertion, et de la qualification que méritent ceux qui ne craignent pas de se la permettre.

Ma tâche est remplie. — Je ne m'arrêterai sur aucune des nombreuses réflexions auxquelles pourraient donner lieu les reproches, les objections et aussi (car pourquoi craindre de le dire) *les calomnies* que je viens d'examiner, d'autant que j'en ai déjà dit quelque chose ailleurs : la sagacité du lecteur y suppléera.

(1) Celle de *juin* 1825, tom. III, pag. 337.

« Je tiens, » avec un de nos plus ingénieux écrivains et de nos meilleurs auteurs, « qu'il faut laisser,

» Dans les plus beaux sujets, quelque chose à penser. »

« C'est avec grand plaisir que je quitte la plume, » dirai-je en terminant, avec Montesquieu : On eût » continué à garder le silence, si de ce qu'on le » gardait, plusieurs personnes ne pouvaient conclure » qu'on y est réduit. » (1).

(1) Dernière phrase de la *Défense de l'Esprit des Lois.*

FIN DE L'APPENDICE.

VALENCE, IMPRIMERIE DE MARC AUREL.

Cet Ouvrage se trouve,

A Valence, chez Marc Aurel, Imp.r-Lib.re

A Nismes, chez Pouchon, Libraire.

A Montauban, chez Laforgue, Libraire.

A Marseille, chez Camoin frères, Libraires.

A Bolbec, chez Torquet, Libraire.

A Marennes, chez Baudrit, Libraire.

A Bordeaux, chez Lawalle neveu, Libraire.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE DE MONTAUBAN

TABLE.

PRÉFACE.

INTRODUCTION. pag. 1

PREMIÈRE PARTIE.

INFLUENCE DES SOCIÉTÉS BIBLIQUES. 7

PREMIÈRE SECTION. — Sur l'Instruction des hommes. 9

SECONDE SECTION. — Sur leur Réformation. 32

TROISIÈME SECTION. — Sur leur Moralité. 43

QUATRIÈME SECTION. — Sur leur Bonheur. 70

SECONDE PARTIE.

EXAMEN ET RÉFUTATION DES PRÉVENTIONS DONT LES SOCIÉTÉS BIBLIQUES SONT ENCORE L'OBJET. 84

I.ere Prévention. *On ne se forme pas une idée assez grande de ces Sociétés.* 85

II.e Prévention. *Elles sont funestes à la Religion.* 86

III.e Prévention. *Elles sont propres à diviser les Chrétiens, et à multiplier parmi eux les croyances et les sectes.* 89

IV.e Prévention. *Il est dans les Saintes-Ecritures des choses obscures et difficiles à entendre, que les ignorans et les personnes mal affermies et mal intentionnées tordent à leur perte.* 103

V.e Prévention. *Il s'y en trouve dont la lecture est dangereuse.* 107

VI.e Prévention. *Par les opérations des Sociétés Bibliques il s'élève un obstacle invincible à la confection et à l'introduction dans les Eglises de traductions perfectionnées des Saintes-Ecritures.* 118

VII.e Prévention. *Ces Sociétés sont animées d'un esprit de prosélytisme sectaire.* 120

VIII.e Prévention. *Leurs opérations sont une adroite spéculation de commerce.* 124

IX.e Prévention. *Elles sont propres à conduire au crime et à le fomenter.* 125

Conclusion. 133

Prière. 146

Appendice. 149